
UC-NRLF
$B 183 569

J Knight

5-64
4
25

[illegible]

ŒUVRES

DIVERSES

DE J. P. G. VIENNET.

—

TOME III.

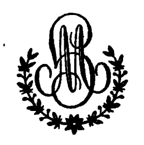
ŒUVRES

DIVERSES

DE J. P. G. VIENNET.

Première Édition.

TOME III.



Bruxelles,

DE L'IMPRIMERIE DE M. HAYEZ,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 1023.

M DCCC XXVI.



PRÉFACE.

Le succès de ce poème a passé mes espérances, puisqu'aux suffrages honorables de mes concitoyens, est venue se joindre la reconnaissance du peuple malheureux dont j'avais célébré le dévouement héroïque. Les marques d'estime et d'affection que j'ai reçues des Parganiotes sont si grandes, que je ne puis m'empêcher de rendre un nouvel hommage à leur caractère; et lorsque je compare les sentimens qu'ils ont manifestés à mon égard avec l'idée qu'on a voulu nous donner de cette population déshéritée, j'ai peine à me rendre compte des motifs qui ont poussé des journalistes français à déverser sur elle l'outrage et la calomnie.

Des enfans de Parga, qui achevaient à Paris les études qu'ils avaient commencées dans leur patrie, se sont empressés de venir m'apporter

leurs remercîmens. Des Grecs voyageurs, dans l'âme desquels la servitude n'a pas étouffé le patriotisme, ont cru devoir se présenter avec eux chez un poète qui venait de leur consacrer quelques veilles, et de reprocher aux maîtres du monde l'état d'avilissement où la Grèce est abandonnée. Les députés que les Parganiotes avaient chargés de leurs intérêts auprès du ministère anglais, n'ont point traversé la capitale de la France sans me témoigner toute la reconnaissance dont ils étaient pénétrés. Un habitant de Janina, qui venait de visiter l'Allemagne, s'est empressé de s'informer de moi dans la première ville française où il est entré, et de demander si le *Clovis* de l'ami des Parganiotes avait été applaudi. Des champs de Corfou même, du fond de la terre d'exil où ils attendent que la justice des hommes se manifeste, ces infortunés, qu'on a voulu nous dépeindre comme des barbares sans instruction, m'ont écrit en français et en grec pour me dire que leurs concitoyens ne cesseraient jamais de bénir mon nom.

« J'ose vous offrir, m'écrivait le jeune Spiri-

dion Caphérée, j'ose vous offrir, avec le tribut de ma reconnaissance, un petit essai de mes études. Ce n'est pas, ajoutait-il modestement, qu'il soit digne de vous être offert ni pour le style ni pour les idées, mais seulement comme étant le fruit des faibles efforts d'un citoyen de Parga, qui souhaite bien ardemment de contribuer à donner quelque lustre à sa malheureuse et adorée patrie. »

Que le ministère anglais et ses panégyristes quotidiens aient cherché leur justification dans la calomnie; qu'ils se soient efforcés d'attirer le mépris de l'Europe sur les déplorables victimes de leur machiavélisme, pour détourner la juste indignation qu'il devait inspirer à toutes les âmes généreuses, je n'y vois que la défense naturelle d'un gouvernement, qui, ne pouvant décliner la juridiction de l'opinion publique, tâche d'en égarer le jugement et d'en atténuer la sentence. Mais comment des Français ont-ils pu prêter leur plume à cette justification si difficile ? Comment des écrivains de la nation la plus philanthrope et la plus sociale, comme nous appellent les

Parganiotes, ont-ils adopté, soutenu les opinions injurieuses que le ministère anglais était seul intéressé à établir?

Que n'a-t-on pas inventé pour flétrir les habitans de Parga après les avoir dépossédés? Si les sujets du féroce pacha de Janina leur demandaient un refuge contre la tyrannie capricieuse de ce monstre, on leur faisait un crime de cette hospitalité généreuse en les accusant de recéler tous les bandits des États voisins. On est allé jusqu'à les traiter d'assassins et de pirates, jusqu'à présenter leur ville comme un repaire de brigands, lorsqu'ils ne couvraient la mer de leurs barques modestes que pour exercer leur paisible industrie. Je n'affirmerai point qu'il n'ait été commis des crimes sur le territoire de Parga. Ce sont de ces misères communes à toutes les nations, même les plus policées; mais ces attentats individuels ne forment nulle part le caractère de tout un peuple; et les Parganiotes osent défier leurs ennemis de justifier les préventions défavorables qu'on a voulu élever contre leur caractère.

Après avoir établi qu'ils avaient mérité leur sort, on s'est efforcé de prouver que leur sort n'avait rien de bien pénible. On a insulté au malheur en publiant qu'ils n'avaient perdu qu'une terre ingrate, et qu'avant de quitter leurs tristes murailles, ils avaient reçu le prix de l'héritage de leurs ancêtres. Je plains les hommes qui ne voient ainsi qu'une infortune ordinaire dans la perte d'une patrie, dans l'interruption des habitudes nationales, dans le terme d'une existence de quatorze siècles. Je n'ai rien à leur dire; ils ne m'entendraient peut-être pas. Mais je leur certifierai que ces malheureux bannis, ces hôtes incertains d'une terre étrangère n'ont pas reçu le dixième de la valeur de ce qu'ils ont abandonné; et comme leur industrie a été détruite, comme la classe ouvrière de cette population a été réduite à vivre des bienfaits du reste, il est probable que ce qu'ils ont emporté dans les îles Ioniennes ne tardera point a être dévoré par les nécessités de la vie; et que d'une peuplade tranquille et heureuse, il ne restera bientôt plus qu'une horde de mendians.

On leur offre, dit-on, de rentrer dans leur patrie ; on leur présente comme un appât la destruction du tyran de l'Épire. Mais cette destruction n'est point consommée ; la fortune peut replacer Ali dans la plénitude de sa puissance ; tant que la tête de cet odieux vieillard n'aura point décoré le portique du palais de son maître, une révolution ordinaire peut lui rendre l'exercice de ses rébellions et de ses brigandages. Que prometon d'ailleurs aux Parganiotes? l'honneur d'être les sujets de l'empire Ottoman? Qui leur répondra que le successeur d'Ali sera moins injuste et moins barbare? Mais quand cette assurance leur serait donnée, ce n'est point là ce qui leur importe. C'est leur indépendance, c'est leur existence politique, c'est leur liberté qu'ils demandent, et qu'aucune nation du monde n'était en droit de les forcer à sacrifier.

Il y a deux ou trois mille ans qu'on nous enseigne à admirer les Phocéens ; et l'on veut bouleverser tous les principes de gloire, d'honneur et de patriotisme dont notre enfance a été imbue pour nous forcer à mépriser, à condamner les

Parganiotes ! Que l'esprit de parti est injuste et maladroit ! Qu'il est vacillant dans ses opinions ! Il est malheureux que les enfans de Parga soient tombés de nos jours ; car si l'antiquité les eût couverts de ses prestiges, on les offrirait aussi comme des modèles. Mais c'est au nom de la liberté qu'on plaide leur cause ; et parce que la liberté a été profanée sous nos yeux, tout ce qu'on sollicite en son nom doit être frappé de la réprobation des gouvernemens, comme si la liberté était partout la licence, comme si la monarchie était solidaire du despotisme. Étrange effet de nos divisions ! Nous avons tout dénaturé, parce que nous avons abusé de tout. Parlez à ceux-ci de l'intérêt des rois, vous serez reçu comme le partisan de la tyrannie. Parlez à ceux-là des intérêts de la liberté, vous serez signalé comme le fauteur de l'anarchie. Une défiance réciproque s'empare de toutes les sectes politiques. Tout est poussé à l'extrême, parce que le milieu n'a été ni bien compris ni bien défendu. On s'efforce à l'envi de rendre inconciliable ce qui doit être concilié pour le bonheur des peu-

ples; et telle est la dégradation de principes où nous sommes descendus, qu'il n'est plus possible de blâmer le despotisme du grand Turc et de ses pachas sans être accusé de jacobinisme.

PARGA,

POÈME.

1821.

PARGA,

POÈME.

Maître de la terre et des cieux,
Dernier recours du faible qu'on opprime,
Arbitre des humains, toi qu'on peint à mes yeux
Comme l'espoir du juste et le vengeur du crime,
Des imposteurs et des ambitieux
Le genre humain toujours sera-t-il la victime?
Verrai-je encor long-temps les peuples insultés,
Comme de vils troupeaux et vendus et comptés,
Passer de sceptre en sceptre au gré de la victoire;
Et leurs conquérans effrontés
Lever impunément leurs bras ensanglantés
Vers le ciel qu'outrage leur gloire?
Est-ce donc pour jamais que tes puissantes mains
Aux caprices du glaive abandonnent la terre?
L'effroyable droit de la guerre
Est-il le code affreux qui régit les humains?
Et d'où vient qu'à tes pieds repose le tonnerre,

Quand le fort et l'injuste, armés du cimeterre,
D'un peuple désarmé renversent les destins ?

De leurs fureurs monument déplorable,
Parga t'adresse en vain ses pleurs et son encens,
Parga, veuve de ses enfans,
Gémit en vain du sort qui les accable.

A l'aspect de Leucade, et non loin de ces mers
Où de Rome et de l'univers,
Auguste et son rival disputèrent l'empire,
Naguère florissait, aux rives de l'Épire,
La modeste cité dont je plains les revers.
Sous le joug qu'à la Grèce impose le Tartare,
Son front ne s'était pas courbé.
Autour de ses rochers tout avait succombé ;
Et seul, parmi les Grecs, à la loi du barbare
Son peuple s'était dérobé.

Autour d'elle régnaient le meurtre et le pillage,
Le désespoir et la terreur ;
Aux pieds d'un stupide vainqueur
Rampaient des peuples sans courage ;
Les champs, flétris par l'esclavage,
N'y répondaient qu'à peine aux soins du laboureur

Les fleuves teints de sang roulaient avec horreur
Les effrayans débris d'un éternel ravage,
De l'incendie et du carnage
Les hameaux dépeuplés accusaient la fureur;
Le soleil à regret éclairait cette plage!
Tels sont les fruits d'un pouvoir oppresseur:
Amans du despotisme, admirez son ouvrage!

Dans les champs de Parga régnait la liberté.
Son souffle créateur animait l'industrie,
De l'opulence oisive et de la pauvreté
Le travail préservait cette terre chérie:
Parga s'applaudissait de sa félicité;
Les enfans de Parga bénissaient leur patrie.
Cérès, dans leurs étroits vallons,
Ne faisait point flotter des moissons abondantes,
Mais la nature est riche, et ses mains bienfaisantes
Leur prodiguaient ses autres dons.
L'olivier, dont Pallas avait doté la Grèce,
Pour eux surchargeait ses rameaux;
Bacchus, sur leurs rians coteaux,
De ses pampres joyeux étalait la richesse.
Sur des prés émaillés bondissaient leurs troupeaux.
Les échos redisaient les chansons des bergères;
Et la mer, où voguaient leurs cent barques légères,

Livrant à leurs filets l'habitant de ses eaux,
Leur portait les trésors des plages étrangères.
Vingt ruisseaux limpides et frais
Baignaient en murmurant leur rive parfumée,
Et dans leurs adorans bosquets,
Au feuillage immortel du chêne et du cyprès,
L'oranger mariait sa verdure embaumée.

C'est là qu'aux jours de fête, au retour du printemps,
A l'heure où du soleil, dans les ondes amères,
Plongeaient les coursiers haletans,
Les filles de Parga, sous les yeux de leurs mères,
Se livraient sans contrainte à leurs jeux innocens.
La Grèce, où Vénus reçut l'être,
Des filles de Parga célébrait la beauté.
Leurs yeux brillaient de volupté;
Les plaisirs et l'amour sous leurs pas semblaient naître;
Mais dans ces jeux qu'animait leur gaîté,
L'amour sans la pudeur n'eût point osé paraître:
L'innocence des mœurs naît de la liberté.

Ainsi brillait Parga sur les mers d'Ionie,
Tandis que la Grèce avilie
S'abandonnait au glaive et dormait dans les fers.
Ainsi dans les tristes déserts,

Dans cette aride et vaste plaine,
Où des vents nubiens la dévorante haleine
Embrase la terre et les airs,
Au voyageur charmé se montre en souveraine
La fertile Oasis et ses bocages verts.

Mais du croissant jaloux le formidable empire
Roule autour de Parga ses foudres menaçans.
L'aspect d'un peuple heureux blesse l'œil des tyrans.
Aly, le fier Aly, l'oppresseur de l'Épire,
Le plus féroce des brigands
Qu'ait inscrits la fortune aux fastes de l'Hégire,
Poursuit de ses ressentimens
Un peuple généreux qu'il brûle de détruire.
Toujours ivre de sang et de sang altéré,
Il compte ses jours par ses crimes;
Et, dans l'horrible soif dont il est dévoré,
S'irrite que Parga recueille les victimes,
Que dérobe la fuite à son glaive abhorré.
De cette ville hospitalière
Ses cris depuis vingt ans insultent les remparts.
Comme un lion à l'ardente crinière,
Sur cette peuplade guerrière,
Il jette en rugissant de farouches regards.
« Renoncez, disait-il, au Dieu de vos ancêtres.

» Au dieu de Mahomet élevez des autels.
» Foulez aux pieds la croix, exterminez vos prêtres.
» Dans la race d'Othman reconnaissez vos maîtres;
» Ou le fer tombera sur vos fronts criminels. »

Parga ne répondait que par le bruit des armes.
Ses enfans belliqueux méprisaient les alarmes;
Ils combattaient pour leur pays,
Et, quand le fier visir descendait des montagnes,
Loin de compter leurs ennemis,
Du sang de ses guerriers rougissaient leurs campagnes.
Tant d'efforts cependant épuisaient leur vigueur.
Le nombre tôt ou tard triomphe du courage;
Et Parga dès long-temps eût subi l'esclavage,
Si d'un bouclier protecteur
La France n'eût couvert ce fortuné rivage.

Elle était dans sa gloire; et ses brillans exploits
Remplissaient la terre étonnée.
De Tilsitt à Corcyre elle dictait des lois.
Des lauriers d'Iéna la tête couronnée,
Elle marchait environnée
D'un cortége de rois.
Mais la France elle-même a connu l'infortune.
Du trône de l'Europe un soldat fut jaloux;

Un soldat lassa la fortune ;
Et le crime d'un homme est retombé sur nous.

Garde-toi d'en rougir, ô France, ô ma patrie !
Montre dans tes revers une noble fierté.
Ton antique valeur ne s'est pas démentie.
Tu fonderas ta liberté ;
Et ta gloire n'est pas flétrie.
Eh ! quel peuple jamais contre tant d'ennemis
Défendit son honneur et son indépendance ?
Vingt potentats se sont unis.
Vingt rois se sont levés dans toute leur puissance.
L'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance
Armaient les bataillons que l'Europe a vomis,
Et tu n'avais que ta vaillance.

Pressé par tes rivaux, trahi par tes voisins,
Ton empire s'écroule, et ta chute est l'ouvrage
Des rois qui t'enivraient de leur perfide hommage ;
Et les États liés à tes destins
S'engloutissent dans ton naufrage.
Aly reprend le glaive ; et ses discours hautains
Annoncent à Parga la mort et le ravage.
A ses légions d'assassins
De Parga qu'il entoure il promet le pillage.

Ainsi, dans un troupeau dispersé par l'orage,
Quand la foudre a fait fuir le berger effrayé
Un loup cruel s'élance, avide de carnage,
Sur le timide agneau par sa mère oublié.
Parga tremble ; et dans sa détresse
Cherche qui la dérobe à la main vengeresse
Du tyran dont l'Épire accuse les fureurs.
Tel est le sort du faible, où la force est maîtresse ;
Et Parga livre sa faiblesse
Au plus puissant de nos vainqueurs.
Sous son égide tutélaire
Albion la reçoit, Albion la défend.
Le drapeau d'Albion s'élève triomphant
Sur les murs où flottait naguère
Le drapeau que suivaient les héros de Fridland,
De Fleurus, d'Arcole et du Caire.
Le musulman farouche a suspendu ses coups.
Il dévore le frein qu'à sa rage on impose.
Parga, l'objet de son courroux,
Sur la foi d'Albion se calme et se repose.

« L'Anglais, disait Parga, n'aime point les tyrans.
» A ses destins la liberté préside.
» L'Anglais préservera d'un despote homicide
» Nos lois, notre culte et nos champs. »

Espoir fallacieux ! sécurité perfide !
Ainsi se confiait à ses heureux destins
La cité qu'arrose le Tage,
Dans ce jour désastreux, où des feux souterrains
Troublèrent tout à coup son opulent rivage,
Du fleuve et de la mer soulevèrent les eaux,
Et, dans Lisbonne aux sept collines,
Confondant les palais, les temples, les vaisseaux,
N'offrirent au soleil que d'horribles monceaux
De morts, de cendre et de ruines.

Ce jour fut moins affreux pour les murs lusitains
Que le moment terrible où Parga consternée
Apprit que d'Albion les décrets inhumains
Au joug des Musulmans l'avaient abandonnée;
Et que dans ses tristes remparts,
Au mépris de la foi donnée,
Aly venait planter ses sanglans étendards.
De ce peuple trahi qui peindra la tristesse !
Quel désespoir, quelle horreur le saisit !
De quels gémissemens la cité retentit !
Au pied des saints autels quelle foule se presse !
Femmes, enfans, vieillards, tout pleure, tout frémit.
Le guerrier dont les yeux méconnaissent les larmes,
A l'aspect de ses fils, soupire, s'attendrit,

Agite en frissonnant ses impuissantes armes.
Les magistrats, les chefs de la tribu,
Pour calmer un peuple éperdu,
Semblent douter encor de cet arrêt sinistre ;
Et d'Albion qui l'a rendu
Courent interroger l'inflexible ministre.

« Est-il vrai, disent-ils, que Parga doit périr ;
» Que, rompant les saints nœuds qui nous devaient unir
» De nous et de nos biens ton souverain dispose ?
» Que nous reproche-t-il ? quelle serait la cause
» Du cruel châtiment que nous allons subir ?
» Ignores-tu quel joug il nous impose ?
» Ah ! contemple la Grèce, et vois notre avenir.
» Ne rougirez-vous point de votre ingratitude,
» Peuples et rois qui nous abandonnez ?
» Et les Grecs pour jamais seront-ils condamnés
» A la plus triste servitude ?
» Reine antique des nations,
» La Grèce, où des humains éclata le génie,
» Par vingt siècles d'ignominie,
» N'est-elle point assez punie
» De ses vieilles dissensions ?
» Peuples, restez unis ; craignez les factions.
» Du jour où par Philippe elle fut asservie,

» La Grèce n'a compté que des afflictions.
» De ses avides mains Rome l'a dépouillée.
» Rome qu'elle instruisait la jeta dans les fers ;
» Et, comme Rome et l'univers,
» Par les brigands du nord la Grèce fut souillée.
» Voyez ce qu'en ont fait leurs communs attentats !
» Les discords des Césars, les schismes de l'église,
» Le fanatisme des prélats,
» Et l'ambition de Venise,
» Les révoltes des grands et leurs sanglans débats,
» Les désordres du Bas-Empire,
» Ces torrens impurs de soldats
» Qu'entraînait vers Solime un aveugle délire,
» Tous les maux ont enfin désolé nos climats ;
» Et dans la nuit obscure où l'Europe affligée
» Vit périr ses lois et ses mœurs,
» Dans ce gouffre de maux, de crimes et d'erreurs,
» Que rouvrit l'ignorance en idole érigée,
» Par ces fléaux dévastateurs,
» Comme le monde entier la Grèce fut plongée.
» Mais de ces esprits ténébreux
» L'Europe a renversé la honteuse puissance ;
» Ses peuples ont brisé le joug de l'ignorance,
» Et le flambeau des arts s'est rallumé pour eux.
» Que dis-je ? ce flambeau, dont la vive lumière

» Resplendit sur votre horizon,
» Vous l'avez rallumé sur la tombe d'Homère
» Et d'Euripide et de Platon.
» Vous chantez nos aïeux, vous admirez leur gloire.
» De leurs vertus, de leurs exploits,
» Sur le marbre et l'airain vous gravez la mémoire.
» Vous devez à la Grèce et vos arts et vos lois.
» D'un pied religieux vos parcourez ses villes;
» Vous faites retentir l'écho des Thermopyles
» Du grand nom de Léonidas.
» Sur les murs dégradés de la superbe Athènes,
» Vous cherchez les palais ornés par Phidias,
» Et la tribune où tonna Demosthènes.
» Les débris de la Grèce en deuil
» Décorent vos cités, embellissent vos temples.
» Vous imitez avec orgueil
» Ses monumens et ses exemples.
» Et des Grecs opprimés vous détournez les yeux!
» Et vous souffrez, ingrats, qu'ignorant leurs aïeux,
» Ils rampent dans les fers d'un vainqueur plus barbare
» Que le Vandale et le Bulgare
» Dont vous avez flétri les noms injurieux!
» Une ville restait: vos sermens tutélaires,
» Soutenaient de Parga les destins chancelans.
» Aux pieds du même Dieu nous portons nos prières.

» Parga vous a commis les jours de ses enfans.
» Ils sont vos alliés, vos pupilles, vos frères,
» Et vous les rendez aux tyrans
» Dont ils ont bravé si long-temps
» Le culte sacrilége et les mains sanguinaires!
» Dans nos remparts à la flamme livrés,
» Vous verrez d'un œil sec nos femmes expirantes,
» Leurs pères, leurs époux, leurs enfans massacrés,
» Et du féroce Aly les hordes insolentes
» Parer de nos têtes sanglantes,
» Nos temples, nos autels à leur dieu consacrés!
» Ose nous affranchir de cette loi cruelle,
» Ministre d'Albion, porte-lui nos douleurs.
» Ton roi ne peut vouer à d'aussi grands malheurs
» Ceux qu'il a pris sous sa tutelle.
» D'un peuple gémissant il entendra la voix.
» Il ne permettra point que l'arrêt s'accomplisse,
» Ou l'humanité, la justice,
» Ne sont plus les vertus des rois. »

A ce discours l'Anglais reste immobile.
Il dérobe ses pleurs; et d'une main servile
Présente en rougissant à ce peuple effrayé
L'irrévocable arrêt qui lui fut confié...
De la triste Parga la plainte est inutile.

« Cessons de supplier et de nous avilir, »
S'écrie un guerrier téméraire,
En jetant sur l'Anglais un regard de colère;
« Qui peut combattre et sait mourir
» Ne descend point à la prière.
» Qu'il soit maudit par nos neveux
» Le jour où des Anglais nous manque la tutelle.
» Quel que soit notre sort, qu'il retombe sur eux.
» Il est quelques vertus dans cette île infidèle,
» Il est des Anglais généreux
» Qui, plaignant nos revers, embrassant la querelle
» D'un peuple libre et malheureux,
» Blâmeront l'Angleterre et rougiront pour elle.
» Mais la raison d'État y proscrit la pitié.
» Des murs de Copenhague aux plaines de Mysore,
» Tout la condamne, tout déplore
» Sa politique avide ou sa fausse amitié.
» D'une gloire jalouse elle accuse la France;
» Et pour quelques lauriers qu'a glanés sa vaillance,
» Elle a cru des Français effacer les exploits!
» Du genre humain, dit-elle, elle soutient les droits;
» Des peuples, à l'entendre, elle a pris la défense,
» Et d'un usurpateur elle a vengé les rois!
» Mais d'où vient qu'elle seule a gardé ses conquêtes?
» Que par ses léopards sont encore occupés

» Et le rocher de Malte et le Cap des tempêtes,
» Et tant d'autres pays par son sceptre usurpés ?
» Le jour même, où, prônant ses desseins magnanimes,
» Elle rendait la France à ses vieux potentats,
» L'Angleterre, en d'autres climats,
» Enchaînait de Candy les princes légitimes,
» Et leur dérobait leurs États.
» C'est à nous maintenant d'en être les victimes ;
» Vos pleurs ne l'attendriront pas
» Du roi qui fait votre espérance
» Vous iriez vainement embrasser les genoux.
» Nous ne pouvons servir ni payer sa puissance ;
» N'attendons rien de lui, s'il n'attend rien de nous.
» Eh! qu'importe après tout sa funeste alliance ?
» On se passe aisément de perfides amis ;
» Et la valeur s'accroît en des périls extrêmes.
» Qu'Albion nous livre à nous-mêmes,
» Nous attendrons nos ennemis.
» Parga n'est point encor la proie et la conquête
» Du visir altier qui s'apprête
» A noyer dans le sang nos autels profanés.
» Par l'âge aux doigts de fer ses traits sont sillonnés ;
» Le glaive du sultan est levé sur sa tête,
» Et des jours immortels ne lui sont pas donnés.
» La paix a réparé nos pertes :

» D'un peuple belliqueux, instruit à le braver,
» Aly retrouvera nos campagnes couvertes.
» Confions-nous au temps; le temps peut nous sauver.
» Que nos enfans et que nos femmes
» Combattent avec nous un tyran détesté.
» L'amour de la patrie et de la liberté
» Peut donner à leurs bras ce qu'il donne à leurs âmes,
» La force et l'intrépidité.
» Armons-nous, armons-nous! courons à nos frontières!
» Cent guerriers de Parga valent mille Ottomans.
» A leurs phalanges meurtrières
» Disputons pas à pas nos rochers et nos champs.
» Ne les cédons à leurs bannières
» Qu'ils ne soient tout couverts de cadavres fumans;
» Et s'il faut dans nos murs nous chercher un asile,
» Si, pour les fermer au visir,
» Notre vaillance est inutile,
» De l'antique Sagonte apprenons à mourir.
» Que dans notre ville embrasée
» La flamme par nos mains soit partout attisée;
» Qu'il ne reste de nous qu'un brillant souvenir;
» Et, faisant à Parga de nobles funérailles,
» Sous les débris de nos murailles,
» Jurons de nous ensevelir. »
Ainsi parle un héros; et l'ardeur qui l'enflamme

Dans tous les cœurs passe à la fois.
Tous jurent de mourir ; tous s'arment à sa voix.
Les enfans de Parga n'ont qu'un bras et qu'une âme.
Les travaux de la paix partout abandonnés
Cèdent aux travaux de la guerre.
Le soc quitte les champs à demi sillonnés,
Et se transforme en cimeterre
Avec la faux qui les a moissonnés.
On s'anime, on s'irrite ; on rappelle la gloire
Des héros du vieux temps frappés dans les combats,
Tandis que du visir et de ses attentats
Les vieillards racontent l'histoire.

« On l'a vu, disait l'un, gorgé de sang humain ;
» Le fer et la flamme à la main,
» De murs de Prévésa commander l'incendie ;
» Mutiler des chrétiens les corps inanimés,
» Et livrer à ses Turcs la dépouille et la vie
» De trois cents captifs désarmés.
» Des meurtriers lui-même il excitait la rage ;
» Des chrétiens égorgés contemplait les douleurs ;
» Et du haut d'un palais insultant à leurs pleurs,
» Aly souriait au carnage. »

« Le destin, disait l'autre, en ses fers m'a jeté.

» J'ai connu la férocité
» Des instrumens de sa puissance.
» Le compagnon, l'ami de mon enfance
» Partageait ma captivité.
» Aux murs de Janina conduits en esclavage,
» Nous suivions du tyran les barbares soldats.
» De mon ami fatigué du voyage
» Je calmais les douleurs et soutenais les pas.
» Un farouche Albanais se plaint qu'il nous arrête.
» Il le prend aux cheveux, il lui tranche la tête;
» Et ce fardeau sanglant est remis à mon bras!
» Le visir pour les siens n'est pas moins redoutable.
» C'est par ses coups que son frère a péri;
» Et sur le sein qui l'a nourri
» Il a porté sa main coupable.
» Un fils, dont il aimait à vanter les hauts faits,
» De la belle Frosine adorait les attraits.
» Ce despote jaloux, ce père impitoyable,
» Fit jeter dans les flots l'objet de son amour;
» Et quarante beautés, dont les charmes funestes
» Pouvaient l'enflammer à leur tour,
» Allèrent de Frosine accompagner les restes.
» Voilà quel infâme tyran
» Albion nous donne pour maître,
» Aux fureurs de quel musulman

» Des Anglais, des Chrétiens nous ont vendus peut-être!
» Ah! plutôt s'engloutir au fond de l'Océan,
» Plutôt mourir cent fois que de le reconnoître! »
« Oui, s'écrie une peuple indigné,
» Nous fuirons dans la mer profonde;
» Nous mourrons tous avant qu'on dise au monde
» Que sur nous le monstre a régné. »

Au milieu de ce peuple, une femme s'élance.
Un glaive pend à ses côtés;
Et son bras agite une lance.
« Écoutez, dit-elle, écoutez :
» Dans les murs de Souly j'ai reçu la naissance;
» Et l'un de vos guerriers, devenu mon époux,
» M'associe à l'honneur de combattre pour vous.
» Connaissez le visir, redoutez ses promesses.
» Craignez moins sa valeur, craignez moins ses soldats
» Que ses brigues et ses richesses.
» Restez unis, vous ne périrez pas.
» Souly dans ses rochers le braverait encore;
» Les enfans de Souly ne seraient pas détruits,
» Si du despote que j'abhorre
» Les trésors corrupteurs ne les avaient séduits.
» Trois fois il nous porta la guerre,
» Trois fois il implora la paix.

2...

» Aly rentrait dans son palais ;
» Mais de ses bataillons nous engraissions la terre.
» Ces brigands, si hardis contre leurs prisonniers,
» Offraient dans les combats une palme facile.
» Quand Souly pleurait dix guerriers,
» Les Musulmans en pleuraient mille.
» Croyez-en mes discours ; je les ai combattus :
» Croyez-en ces anneaux que ma main vous présente:
» Je les ai détachés de la main expirante
» De trois chefs albanais par mon glaive abattus.
» L'or seul de l'Albanais a miné nos murailles.
» Plus puissant que le fer, l'or a vaincu Souly ;
» Et ses guerriers, si grands dans les batailles,
» N'ont pas su repousser les richesses d'Aly.
» Une part de nos chefs déserta la patrie,
» Une autre livra ses drapeaux,
» Pour les grandeurs et le repos
» Qu'un tyran promettait à leur ignominie.
» Mais l'infidélité ne fut pas impunie :
» En les livrant à ses bourreaux,
» Le perfide visir paya leur perfidie.
» Ils connurent alors qui les avait déçus.
» Ils invoquaient la foi promise.
» Le visir se riait de leurs cris superflus ;
» Ils parlaient de traités, le visir les méprise,

» Ils invoquaient Souly, Souly n'existait plus.
» De nos guerriers un faible reste
» N'avait pu contre Aly défendre nos remparts.
» Ils n'avaient obtenu que la gloire funeste
» De mourir sous leurs étendards.
» Mais que Souly fut grande au jour de son naufrage!
» Elle trouva dans ses malheurs
» Un héros digne d'elle, un chef dont le courage
» Sut préférer la mort à de viles grandeurs.
» Réduit par la famine et non par ses vainqueurs,
» Il feint de céder à l'orage;
» Il promet au visir nos murs et notre hommage,
» Et reçoit ses ambassadeurs.
» Samuel leur sourit en les voyant paraître,
» S'incline;... et tout à coup un amas de salpêtre,
» Que la terre enfermait dans ses flancs caverneux,
» Sous nos murs ébranlés, s'allume, éclate, tonne,
» Engloutit Samuel dans un gouffre de feux,
» Et le peuple qui l'environne,
» Et les ambassadeurs d'un despote orgueilleux.
» Ceux qu'épargne la mort s'indignent de survivre.
» J'ai vu nos citoyens s'empresser de les suivre,
» Les vieillards à leurs fils demander le trépas:
» J'ai vu mes illustres compagnes
» Saisir leurs enfans dans leurs bras,

» Et se précipiter du haut de nos montagnes.
» Un Turc audacieux a retenu mes pas.
» L'infâme, séduit par mon âge,
» Au fils de son visir destinait mes appas.
» Mais je n'ai pas long-temps gémi dans l'esclavage.
» En flattant ce monstre odieux,
» J'ai dérobé son cimeterre.
» Le sang de l'infidèle a coulé sur la terre;
» Et son coursier m'a conduite en ces lieux.
» J'y respirais pour la vengeance:
» Le jour en est venu; j'en rends grâces aux cieux.
» Écoutez mon expérience:
» Repoussez du visir les dons fallacieux;
» Imitez Samuel: que ce nom glorieux.
» Des enfans de Parga soutienne la vaillance.
» Jusqu'à la fin des temps ce nom doit parvenir;
» Au bout de l'univers sa gloire doit s'étendre.
» Que la patrie en vous ainsi se fasse entendre.
» Voilà comme il faut la chérir,
» Voilà comme il faut la défendre;
» C'est ainsi qu'avec elle un héros doit mourir. »

La foule à ces discours prête une oreille avide;
Sa valeur s'en accroît, sa haine a redoublé;
Ce peuple, en tumulte assemblé,

devant du visir demande qu'on le guide.
L'enfant même le plus timide
Au nom d'Aly n'a plus tremblé.
i les plus hardis ont quitté leurs murailles,
Et vers les monts précipitant leurs pas,
Impatiens de signaler leurs bras,
Entonnent l'hymne des batailles.
si sur un brasier attisé par les vents,
ns un vase d'airain que la flàmme environne,
au s'agite et bondit, et murmure et bouillonne,
Et s'élance à flots écumans
Hors du vase qui l'emprisonne.

i donc arrêterait cet élan belliqueux?
i pourrait condamner ce peuple valeureux,
Et n'applaudir à sa victoire?
i? grand Dieu! le dirai-je, et le ferai-je croire?
st l'Anglais; c'est un peuple orgueilleux de ses droits,
i pour sa liberté, pour son culte et ses lois,
Combattit avec tant de gloire.
sarme les bras qu'il devrait appuyer;
yeux de ces héros il ose déployer
pareil de la force et de la tyrannie;
Et sur la mer, à son sceptre asservie,
ntre ses vaisseaux prêts à les foudroyer.

Au nom du sultan de Byzance,
Il commande la paix et la soumission;
Il menace la résistance.
Il traite de rébellion
Le devoir le plus saint, la plus juste défense,
L'amour du sol natal, de la religion,
La fidélité, le courage,
Le mépris de la mort, l'horreur de l'esclavage,
Ce qui fait les héros, ce qui faisait les dieux,
Ce que la race humaine admira d'âge en âge,
Ce que le monde entier paîra de son hommage
Tant que l'astre du jour brillera dans les cieux.

Parga voudrait en vain conserver l'espérance.
Par la voix d'Albion les destins ont parlé;
Du poids de son malheur ce peuple est accablé.
Sa haine est réduite au silence.
Le jour fatal approche; il vient, il est venu.
Déja du despotisme, avant-coureur sinistre,
Des sultans et d'Aly se présente un ministre.
Dans leurs rangs protecteurs les Anglais l'ont reçu;
Il harangue le peuple, il cherche à le séduire:
Il promet un règne de paix;
Sa bouche laisse voir un perfide sourire,
Et ses mains pleines d'or annoncent des bienfaits.

Mais, comme ses discours, son or est sans attraits;
Le peuple avec horreur devant lui se retire.

» Va, lui dit un vieillard, tes efforts seront vains;
» Ne juge point de nous par l'avide insulaire
» Qui trafique des rois et du sang des humains.
» Des tyrans de la Grèce esclave mercenaire,
» Apprends à nous connaître, et referme tes mains.
» Va tenter des peuples serviles,
» Dont l'or est la divinité;
» Qu'ils te vendent leur sang, leurs enfans et leurs villes;
» Qu'ils te vendent leur liberté.
» C'est un bien qu'à nos yeux nul autre ne balance,
» Et vous épuiseriez sans l'avoir racheté,
» Tout l'or de l'Angleterre et tout l'or de Byzance.
» S'il est vrai qu'au sultan nos remparts soient vendus,
» Plantez-y ses drapeaux, régnez sur ce rivage,
» Ses habitans n'y seront plus.
» L'exil nous sauvera d'un honteux esclavage.
» A l'exemple des Phocéens,
» Nous irons confier nos mœurs et nos destins
» A des régions étrangères.
» Nul enfant de Parga n'acceptera vos fers.
» Nous emporterons sur les mers
» Jusqu'aux ossemens de nos pères. »

Le vieillard s'éloigne à ces mots,
Entraîne sur ses pas une foule éplorée,
Et marche vers l'enceinte à la mort consacrée,
Où des fils de Parga sont creusés les tombeaux.
L'Anglais s'étonne, admire, et garde le silence.
Tant de grandeur l'a confondu.
Il n'ose réprimer un transport qui l'offense;
Dans son âme s'élève un remords inconnu;
Et le ministre de Byzance,
Dans sa stupide iudifférence,
Ne conçoit pas tant de vertu.

Mais quel autre, grand Dieu! qu'un farouche Tartare
Soutiendrait sans gémir ce tableau déchirant,
Ce peuple infortuné sur des tombeaux errant,
Que des plus chers objets la fortune sépare!
Qu'est devenu ce peuple de héros?
La douleur a glacé leur belliqueuse audace.
La voix lugubre des échos
Par des sons gémissans répond à leurs sanglots.
Au sombre désespoir la valeur a fait place.
« Pardonnez, disaient-ils, ô mânes révérés!
» Pardonnez, si nos mains impies,
» Des tombeaux que ces mains vous avaient préparés,
» Viennent déshériter vos dépouilles chéries.

» Nos dépouilles, hélas! n'y seraient point unies.
» Nous partons; nous quittons les foyers paternels.
» Votre Dieu dans Parga va perdre ses autels,
» Et vos tombes seraient flétries. »

De la terre à ces mots le sein est déchiré.
Le sépulcre en s'ouvrant pousse un cri lamentable,
Et rend ce qu'il a dévoré.
Cent générations, ô spectacle effroyable!
Remontent au jour étonné;
Et la trompette redoutable
Du haut du firmament n'a point encor sonné!
L'un retrouve une fille, une amante, une mère.
Par un autre sont embrassés
Les restes d'un ami, d'une sœur ou d'un père.
Sur un vaste bûcher ces restes entassés
Ne sont en un moment qu'une cendre légère,
Ou des nuages vains par les vents dispersés;
Et de mille bras empressés
Le zèle a recueilli cette noble poussière.
Quelques-uns, rassemblant avec un soin pieux
Les ossemens de leurs ancêtres,
Dans un vase béni par la main de leurs prêtres,
Emportent dans l'exil ces restes précieux.
Que de nouveaux chagrins, de nouvelles alarmes

A ces soins viennent se mêler !
Tout pour leur infortune est un sujet de larmes ;
Rien ne s'offre à les consoler.
Ici, dans un riant bocage,
Un vieillard promenait ses regards attristés ;
Il croyait mourir sous l'ombrage
Des arbres qu'il avait plantés.
Là c'est un laboureur dans la force de l'âge :
Couché près des sillons qu'il venait de tracer,
A ses fils en pleurant il montrait l'héritage
Qu'il reçut de son père, et ne peut leur laisser.
Plus loin sont deux amans qu'attendait l'hyménée :
Ils déplorent leur destinée,
Sous le berceau de fleurs qui vit naître leurs feux,
L'amour qu'ils se jurent encore,
L'amour, par qui tout se décore,
Ne l'embellit point à leurs yeux.
Les femmes, déchirant leurs vêtemens de fête,
Meurtrissent leurs seins palpitans,
Leurs cheveux épars et flottans
Sont le seul ornement dont se pare leur tête.
Les nochers, vers le port à pas lents descendus,
Détournent tristement vers les humides plaines
Les vaisseaux qu'à ce port ils n'attacheront plus.
Leur travail est muet ; et leurs bras abattus

Redressent lentement les mâts et les antennes.
Au funeste signal sur la poupe élevé,
Plus lentement encor le peuple est arrivé.
Quels sanglots, quels adieux, quels cris se font entendre!
Vers leurs tristes vaisseaux qu'ils ont peine à marcher!
On les voit chanceler, revenir, redescendre.
A la terre natale on les voit s'attacher,
La presser de leurs bras, l'arroser de leurs larmes.
La voix des nautonniers ne les peut arracher
A ce sol qui pour eux n'eut jamais tant de charmes.
C'était la saison des amours,
Et le réveil de la nature.
La terre déployait sa plus riche parure
Et le printemps ses plus beaux jours.
Les ruisseaux, par leur doux murmure,
Les oiseaux, par leurs tristes chants,
Tout semblait de Parga rappeler les enfans;
Mais ce n'est plus pour eux que renaît la verdure,
Pour eux qu'ils ont semé leurs champs;
Ils n'ont plus pour foyers, pour bien et pour asiles
Que leur nom glorieux et des vaisseaux fragiles
Qu'emportent les flots et les vents.
L'ancre a quitté le sein des ondes;
Le sein des voiles s'est enflé;
Le gouvernail mugit, et les vagues profondes

Entr'eux et la plage ont roulé.
« Adieu, s'écriaient-ils, adieu, rive fleurie ;
» Adieu, terre antique et chérie,
» Où nos cœurs ont battu pour la première fois !
» Adieu, malheureuse patrie,
» Tes destins vont changer ; et de la tyrannie
» Tu vas subir les dures lois. »
Prédiction funeste, et trop tôt accomplie !

Dans les murs dépeuplés Aly s'est élancé,
Comme le tigre sur sa proie.
Sur les tours de Parga le croissant se déploie.
Aly de tous côtés porte un œil courroucé.
O fureur ! tout est vide, et sur son cœur blessé
Retombe sa féroce joie.
Dans le sang des chrétiens il venait se plonger.
D'un peuple belliqueux dont la gloire l'offense,
Après vingt ans d'impatience,
Sur ce peuple soumis il croyait se venger ;
Et le sang manque à sa vengeance.
Sur des foyers déserts, des remparts désarmés,
Sur mille objets inanimés,
Il exerce sa barbarie ;
Comme on voit un fougueux taureau,
Que pour ses jeux sanglans éleva l'Ibérie,

Quand le bras qui l'irrite a trompé sa furie,
De l'athète échappé déchirer le manteau.
Privé de meurtre et de pillage,
Il n'a, pour consoler sa rage,
Que l'incendie et la destruction;
Et bientôt, dans Parga, la dévastation
Étale son affreuse image.
Des ordres du barbare instrumens forcenés,
Ses soldats, comme lui trompés dans leur attente,
Portent de toutes parts la flamme dévorante,
Brisent les autels profanés,
Égorgent les troupeaux; et de leur proie absente
Parcourent en hurlant les toits abandonnés.
Les échos sont importunés
Des cris que pousse au loin leur fureur menaçante.

Jusque sur les vaisseaux ces cris ont retenti.
Le peuple qu'à leurs traits a dérobé la fuite,
Apprend de leurs clameurs quel supplice il évite,
Quel sort lui préparait la vengeance d'Aly.
« O mer, disait ce peuple, ô mer, sois-nous propice.
» Sujette des Anglais, ne sois pas leur complice;
» Protége nos destins errans:
» Et, s'il faut qu'aujourd'hui ton onde nous dévore,
» Ne roule point nos corps flottans

» Aux lieux où l'Anglais règne encore :
» Il les vendrait à nos tyrans. »
Dissipe ton effroi, peuplade fugitive;
Tu vivras, et la mer ne veut point t'engloutir.
Mais où fuiront tes pas? quelle sera la rive
Où le ciel permettra que ta gloire revive,
Que ton nom puisse refleurir ?
Ah! s'il entend les vœux de ma muse plaintive,
Le peuple hospitalier qu'a fondé Washington,
Ce peuple, qu'au joug d'Albion
Arracha des Français la fidèle alliance,
A travers l'Océan, dont il est l'espérance,
Viendrait sur ses vaisseaux recueillir tes débris,
Et la terre, où tant de proscrits
Ont retrouvé la paix et l'opulence,
Recevrait de Parga les illustres bannis.
Là ne commandent point des tyrans sanguinaires,
Ni le fanatisme odieux;
Là, suivant à leur gré la foi de leurs aïeux,
Et de leurs lois esclaves volontaires,
Tous les hommes vivent en frères,
Et de leurs saints discords s'en remettent aux Cieux.
Là, sous d'heureux climats, en de fertiles plaines,
S'élèveraient bientôt, sous vos yeux enchantés,
Une Parga nouvelle, une nouvelle Athènes;

Et tous les Grecs déshérités
raient peut-être un jour sur ces plages lointaines,
Chercher leurs arts et leurs cités.
)ue dis-je! et quels souhaits à mon âme attendrie
Inspirent vos adversités!
'e vous offre des champs, des murs, une industrie,
Je vous offre vos libertés;
Mais qui vous rendra la patrie?

FIN DU POÈME DE PARGA.

LE

SIÉGE DE DAMAS,

Poème en cinq Chants.

1825.

PRÉFACE

SUR LES

Classiques et les Romantiques.

Un épisode de l'histoire des Arabes et du Bas-Empire m'a fourni le sujet de ce poème, et je ne suis pas le premier dont la muse ait célébré les malheurs des deux amans qui jettent un si puissant intérêt sur cette anecdote historique. Vers le commencement du dernier siècle, le poète John Hughes y puisa la matière d'une tragédie, qu'en dépit des critiques acerbes de Swift, le savant Gibbon considérait, avec juste raison, comme l'une des plus intéressantes de la scène anglaise, et dont une épreuve de cent ans n'a fait qu'augmenter la popularité. J'avoue même qu'un Français, nourri des préceptes et

des exemples de nos maîtres, peut lire cet ouvrage sans craindre ces mouvemens de dégoût et d'impatience, qu'au milieu des situations les plus pathétiques nous causent trop souvent les trivialités et les indécences des coryphées du théâtre britannique.

Hughes, mort le 17 février 1719, le soir même de la représentation de sa tragédie, un instant après en avoir appris le succès, appartenait à cette école d'Addisson, qui, abandonnant la route des Shakespear et des Dryden, essayait de se rapprocher des Corneille et des Racine, sans s'effrayer de l'opiniâtreté nationale avec laquelle nos voisins défendent leur système dramatique. On ne trouve point dans la tragédie du *Siége de Damas* cette bizarrerie d'événemens, ces inégalités choquantes, cette exagération de sentimens qui tiennent à l'enfance de l'art, ces saillies de gaîté populacière que les niais de nos mélodrames ont naturalisées sur nos boulevards, ces saletés enfin que le même Addisson avait condamnées dans son *Spectateur*, en déclarant franchement que les

poètes anglais ne les écrivaient que lorqu'ils étaient au bout de leur invention. Le style d'Hughes est franc et naturel, son dialogue est animé, exempt d'enflure et de recherche ; et si parfois on y rencontre quelques comparaisons qui appartiennent plus à l'épopée qu'à la tragédie, il est possible de justifier un pareil défaut dans un ouvrage qui retrace des mœurs orientales.

Ces mœurs, dit Gibbon, y sont parfaitement bien présentées, ainsi que les sentimens de la nature, les mouvemens du cœur humain et les faits historiques. Cet éloge est juste, à l'exception du dernier trait ; car le poète anglais fait mourir Khaled et Dérar au dénouement, sans que l'intérêt de sa pièce y gagne, et Gibbon n'ignorait pas, puisqu'il le raconte, que ces capitaines arabes avaient figuré d'une manière éclatante dans les événemens postérieurs à la prise de Damas. L'histoire est également dénaturée dans les dernières actions des deux amans ; mais Gibbon le remarque, et il attribue cette faute à la sotte délicatesse

des acteurs, qui forcèrent le poète d'adoucir le calme du héros et le désespoir de l'héroïne; ce qui, soit dit en passant, justifie pleinement les comédiens de nos jours d'avoir inventé la manie de substituer leurs idées à celles de l'auteur.

Au reste, cet épisode est si diversement raconté par les historiens des deux religions, qu'il est permis au poète de choisir entre tant de versions opposées, de les altérer même à son tour au gré de son génie. Son seul scrupule doit être de respecter les mœurs du temps, le caractère de ses personnages et tout ce qu'on appelle aujourd'hui la couleur locale. Son unique soin doit être d'intéresser et de plaire; et quand on a le public pour soi, on a facilement raison des érudits, qui, les lunettes sur le nez et les doigts tachés d'encre, viennent nous dire, après, qu'on a eu tort de pleurer au détriment de la vérité historique.

C'est dans l'Abrégé de Lebeau que je lus, pour la première fois, ce siége et cette anecdote; et mon premier dessein fut de les trans-

porter sur la scène avant de savoir qu'il existât une tragédie de ce nom sur le théâtre de nos voisins. Mais en faisant un plus mûr examen de mon sujet, je m'aperçus qu'il était indispensable de varier à chaque acte le lieu de l'action, et je reculai devant cette violation de nos règles. L'exemple du poète anglais qui se permet dix changemens de décoration dans ce même ouvrage, ce qui est un prodige de discrétion sur son théâtre, ne dompta point mon opiniâtreté classique. Nous n'étions point arrivés à ce degré de perfection ou de dépravation, car le procès est encore à juger, où le mépris des vieilles règles devait être le premier caractère d'un grand génie; et dans mon respect pour Aristote et les autres régulateurs du Parnasse, je déniai ce sujet à Melpomène pour le transporter dans le domaine de Calliope.

Nos romantiques vont froncer le sourcil à cette déclaration hétérodoxe. Ces messieurs sont susceptibles comme des parvenus : ils ont tout le fanatisme d'une secte nouvelle ; et d'au-

tant plus vulnérables que leurs dogmes sont moins déterminés, ces férailleurs littéraires ont toujours la plume au poing pour défendre ce qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Il est vraiment fâcheux, pour les gens qui aiment encore à rire, que la politique soit venue se mettre en première ligne dans les produits de la civilisation. Si la littérature avait conservé le rang qu'elle avait pris sous le règne de Voltaire et des successeurs de cet Alexandre littéraire, nous verrions renaître une guerre aussi plaisante que celle des gluckistes et des piccinistes qui divisa jadis notre capitale. Mais l'émancipation de la Grèce et des Amériques, les convulsions de l'Espagne, la résurrection des jésuites, la réaction des ultramontains sur les jansénistes, la lutte des trois et des cinq, la grande et la petite église, les libéraux et les ultras, la traite des nègres, les empiétemens de la Sainte-Alliance, les variations de l'Angleterre, les craintes et les espérances des indemnisés, l'incertitude des colons, l'enregistrement des naissances et des enterremens,

les conversions d'âmes et de rentes, les plaintes des ministres passés, les répliques des ministres présens, l'ambition des ministres à venir, l'enseignement mutuel, les ignorantins, les voyages des frères Rotschild, les canaux et les bateaux à vapeur, tout cela fait un tel vacarme dans les salons et les journaux, que la pauvre littérature ne sait plus où trouver des oisifs qu'elle puisse occuper de ses discordes. Les déclamations des classiques et des romantiques se perdent comme un vain son dans ce conflit des passions humaines, dans ce tumulte de mille ambitions rivales; et je suis vraiment honteux de l'encre et du temps que je vais perdre à traiter une question qui n'intéresse tout au plus qu'une centaine de désœuvrés et de songe-creux.

Je ne me vante point d'être un de ces niais dont M. Picard vient de nous raconter si plaisamment les aventures; mais j'ai mon genre de niaiserie, comme les bonnes gens de tous les partis qui prennent à la lettre ce que leur débitent les chefs de meute. La première fois que

j'entendis parler de cette polémique nouvelle, je crus qu'on avait des raisons secrètes pour ne pas s'entendre, et le caractère de mon siècle, essentiellement calculateur et positif, me fit supposer qu'il y avait, sous les mots sacramentels dont se servaient les adeptes, quelque question d'argent qui faussait le jugement et troublait l'intelligence des disputeurs. Je ne pouvais concevoir qu'on n'eût point recours à l'arbitre naturel de ces sortes de querelles, qui *était le* Dictionnaire de l'Académie. L'adjectif *classique*, me disais-je, appliqué à un livre, signifie, d'après la décision des quarante, que ce livre fait autorité dans la matière dont il traite; et le mot *romantique* y est défini comme un adjectif qui rappelle à l'imagination des descriptions de roman ou de poème. Je croyais, d'après cela, qu'en appliquant ce dernier mot à un ouvrage, on en faisait le synonyme de romanesque, et que par conséquent le romantique était absolument l'opposé de l'historique, ce qui ne l'empêchait nullement de devenir classique en réunissant les qualités exigées par l'Académie.

J'étais dans l'erreur. On a fait, depuis trente ans, un si grand abus des mots les plus clairs de notre langue, que, si l'Académie n'obtient pas une ordonnance royale pour faire respecter ses décisions, il ne sera bientôt plus possible de nous entendre. Ainsi le mot romantique, détourné de son acception naturelle, est devenu l'épithète d'une secte d'hommes d'esprit qui, pour attirer sur eux l'attention du monde littéraire, ont voulu faire une révolution de bonne compagnie, qui fût la petite pièce de l'autre. Ces hommes appartenaient d'abord au parti politique qui n'avait pas été le plus heureux dans la grande pièce. Il s'en trouvait dans le nombre un ou deux que la nature avait doués d'un véritable génie, et ceux-là firent école. Mais bientôt il en surgit de toutes parts. Les écrivains de toutes les opinions se jetèrent en foule dans la nouvelle route ; et la première, la seule condition de leur admission dans la secte, fut de s'affranchir de toutes les vieilles autorités et d'affecter un souverain mépris pour toutes les règles. Racine, Corneille, Molière,

Boileau, Fénélon, Bossuet, Massillon, Jean-Jacques et Buffon ne furent plus que des écrivains timides, qui avaient à peine effleuré leurs sujets et décoloré leur style, pour plaire aux prétendus hommes de goût de leur siècle. On nous les représenta comme enveloppés de maillots, ou gênés par des lisières. On se moqua de la simplicité de leurs expressions, de la sagesse de leurs idées, de la régularité de leurs conceptions, et ce ne fut que par un reste d'égard pour ces objets d'une admiration séculaire, qu'on voulut bien ne pas refaire leurs ouvrages.

On se contenta de faire autrement. Les barrières une fois franchies, les novateurs se précipitèrent dans les retranchemens du Parnasse comme dans une ville prise d'assaut. Chacun ne consulta plus que son audace, ou son caprice. Les conceptions les plus bizarres, les plus monstrueuses, les plus extravagantes, furent enfantées, prônées, achetées, et dévorées par un public avide d'émotions nouvelles. Tous les genres, tous les styles furent confondus. La poé-

sie ne fut plus pour les uns qu'un assemblage fortuit de couleurs disparates, une profusion d'images incohérentes, un dévergondage de métaphores. Rien n'y supportait l'examen, mais on éblouissait le lecteur; et quand le vieux connaisseur s'écriait : Sonate, que me veux-tu? la galerie répondait : C'est charmant, c'est ravissant, c'est admirable... D'autres se jetaient dans une mélancolie factice, se tourmentaient d'une passion imaginaire, ou se perdaient dans une métaphysique sentimentale. Le vague de leurs expressions répondait au vague de leurs pensées. Ils ne se montraient qu'à demi-voilés par un nuage. On s'imagina qu'ils faisaient penser, parce qu'on se recueillait pour les comprendre; et quand deux ou trois compères avaient crié *bravo*, les bonnes gens, pareils aux moutons de Panurge, s'empressaient de faire chorus de peur d'être pris pour des imbéciles.

La prose ne demeura point en arrière, et notre langue fut menacée d'une révolution plus dangereuse que celle dont la latinité fut victime cent ans après les Cicéron et les Virgile.

Ce n'était ni le jargon des Précieuses ridicules, ni l'afféterie des romans de Crébillon. C'était un autre genre de prétentieux et de maniéré, une sorte de clinquant, de phrases à effets. La prose eut enfin horreur de la clarté comme la poésie, et ne s'en distingua que par l'absence de la rime. Son ambition s'en accrut. Enchantée d'avoir su parler comme sa sœur, elle lui jeta bientôt un regard dédaigneux, et lui déclara qu'on pouvait se passer d'elle. Un homme d'esprit qui pousse la manie du romantique jusqu'à se donner un nom bizarre, et qui m'a fait l'honneur d'imprimer qu'en ma qualité de poète, je n'entendais rien à ces choses-là, prit la parole dans ce forum littéraire pour demander des tragédies en prose. L'idée n'était pas nouvelle; elle avait poussé cent ans auparavant dans le cerveau de La Motte; et l'on avait pris la liberté de se moquer de lui. Mais les temps étaient changés; sous un climat aussi variable que le nôtre, il n'est pas de sottise qu'on ne puisse trouver l'occasion et le moyen de faire réussir, il ne faut que de la patience et de l'á-

propos. La brochure de M. de Stendhall eut ses prôneurs et ses partisans ; et nous n'attendons plus qu'un homme de génie, qui, mettant à exécution ce projet régénérateur, nous donne enfin quelque chose de pis que le mélodrame.

Menacés toutefois par la fatigue et la satiété qui arrivent toujours plus vite dans les choses extraordinaires, les romantiques voulurent donner à leur révolution une couleur respectable : ils inscrivirent sur leur bannière la devise : *Celebrare domestica fata ;* et ceux qui avaient répudié la gloire nationale de nos grands écrivains, ne s'en targuèrent pas moins d'un grand esprit de nationalité. L'histoire ancienne fut déclarée indigne, et flétrie tout entière du nom de classique. On leur opposa vainement leurs principes. On demanda grâce pour les sujets en promettant de les traiter à la nouvelle mode. Les casuistes de la secte furent inexorables. « Jetez-vous, criaient-ils, dans l'histoire moderne. Plus de tragédies hors de l'ère chrétienne ; rompez, rompez tout pacte avec les Agamemnons, les Achilles, et les OEdipes.

Laissez là ces vieilleries de l'école ; ces familles sont usées ; nous n'avons plus de larmes pour elles.... » et il ne fut plus permis à nos belles dames de pleurer aux accens de Racine et de Voltaire, sous peine d'être montrées au doigt et vouées au ridicule.

Cependant, par une sorte de bizarrerie assez commune aux parvenus, les romantiques rougirent de leur nouveauté. Ils aspirèrent aux honneurs d'une généalogie : c'était la mode ; et manifestèrent la prétention d'être aussi vieux que le monde littéraire. Les voilà remontant l'échelle de la civilisation, et pour afficher de l'impartialité, ils publient que Racine lui-même a presque senti le romantisme dans quelques scènes d'Athalie ; ils s'emparent de Milton, du Dante, de quatre chants de l'Arioste, des historiens du moyen âge, et méprisant la bonne latinité comme trop simple et trop régulière, choisissant dans les tragiques grecs quelques scènes d'action, ils vont droit au vieil Homère et le proclament le premier des romantiques. Les classiques se révoltent ; il est à nous, non,

si, non; et cet illustre mendiant, dont sept villes s'étaient disputé la naissance, après l'avoir laissé mourir de faim, voit les descendans des Visigoths, des Bourguignons, des Sicambres et des Arabes se disputer sa gloire, dans un jargon à demi-barbare. On combat de part et d'autre pour revendiquer le premier aïeul des poètes, comme les Grecs et les Troyens pour le corps de Patrocle; et cet épisode n'est pas le moins burlesque de cette grande querelle.

Les classiques demandent enfin à traiter. « Tâchez de vous entendre, disent-ils à leurs adversaires; vos contradictions nous repoussent, que voulez-vous? quelles sont vos règles? Nous croyez-vous pareils à ces députés du temps de Walpole qui, prenant tout sans compter et sans examiner, votaient sans cesse *in verba ministri!* Déterminez vos principes; soyez ce que vous voudrez, mais soyez quelque chose; et parlez français si cela vous est possible. » Deux hommes sortent alors des rangs ennemis. L'un s'élance de la tribune de la Chambre des pairs, tenant dans ses mains les tragédies de Schiller;

l'autre descend de la chaire qu'il avait assez honorée pour qu'on dût l'y maintenir. Ses épaules fléchissent sous le poids du volumineux Shakespear. Ils expliquent leur système, on ne les entend point ; ils nous lancent alors les volumes dont ils sont chargés; et s'écrient : Voilà vos modèles!

Doué, cependant, d'un esprit plus juste, d'un goût plus pur, d'un langage plus lucide, le premier ne se laisse point aveugler par son admiration pour le poète de son choix. Il en remarque les défauts avec une franchise peu commune. Il fait ressortir les incohérences de Schiller, ce qu'il a de faux et d'affecté, d'exagéré et d'emphatique, de lourd et de maniéré. Aucune composition du poète allemand n'est épargnée par sa critique. Aucune n'est parfaite à ses yeux. Les principes qu'il pose, les règles qu'il établit semblent le rapprocher des classiques. Mais emporté tout à coup par un esprit de système que lui impose sa coterie, il saisit le *Guillaume Tell* de son auteur, et proclame comme un chef-d'œuvre cette servile imitation

de Shakespear, que les Allemands eux-mêmes n'applaudissent qu'après en avoir retranché le cinquième acte.

Le second des hérauts du romantisme va plus franchement à son but. Son enthousiasme pour l'Eschyle anglais le domine à tel point qu'il ne trouve partout que des sujets d'admiration. C'est trop peu de le justifier! il l'exalte, il le divinise. Il a des principes d'une souplesse admirable, qu'il modifie suivant le besoin. Il se joue des règles qu'il pose lui-même. Les inégalités, les disparates de son idole le jettent dans une foule de contradictions qu'il n'aperçoit pas. Que Shakespear soit vrai, qu'il soit fantastique; qu'il soit plaisant ou terrible; qu'il mêle le langage des halles à celui des palais, la plus haute politique aux bouffonneries des tavernes; qu'il prête au peuple de Rome l'argot des savetiers de Londres; qu'il peigne une situation vive et rapide, ou la vie entière d'un héros; qu'il renferme son auditoire dans l'enceinte d'une ville ou qu'il le transporte d'un pôle à l'autre; qu'importe à son panégyriste! et les

moutons de sauter après lui en bêlant de toutes leurs forces.

Voyez, disent-ils, ces pages divines, ces élans d'un génie vigoureux et libre. Frémissez avec Hamlet; pleurez avec Imogène; admirez dans Macbeth la gradation du crime et son ascendant irrésistible; pâlissez devant le spectre de Banco; suivez en tressaillant le développement du caractère de Richard III; contemplez dans le Walstein de Schiller le tableau le plus vrai de la vie des camps, *et* Jeanne-d'Arc, et Fiesque, et la Fiancée de Messine, et la scène de Jean-le-Parricide.

Oui, Messieurs, répondent les classiques, nous admirons, nous tressaillons, nous sommes ravis; mais ces beautés sont à nous. Leurs défauts seuls vous appartiennent; leurs bizarreries, leurs invraisemblances, leurs grossièretés, voilà votre partage. C'est l'ensemble de ces compositions qui nous choque; et si le plus grand admirateur de Shakespear faisait représenter le chef-d'œuvre de ce génie sur le théâtre de l'Opéra, nous défierions les plus

enragés de la secte de ne pas siffler avec nous.

Au milieu de ces discussions, assaisonnées de toutes les aménités de la polémique, arrive des brouillards de la Tamise un colosse informe et bizarre. Son buste est celui d'un de ces anges rebelles que Milton nous a dépeints. Des ailes d'aigle soutiennent son vol audacieux; mais ses pieds de cygne lui donnent en marchant une allure gauche et ridicule. Brillant et superbe quand il s'élève, il ne sait point descendre des hauteurs de l'empirée. Il faut qu'il tombe et rampe sur la terre, ou qu'il plane en roi des airs dans les régions éthérées. Il jette un regard dédaigneux sur l'humanité qu'il méprise, et ne daigne pas même sourire aux hommages qu'on lui prodigue. Son génie ne se plaît qu'aux actions de ces grands et sinistres caractères qui, à force de vices et de crimes, ont atteint le sublime de la dépravation. Ses trois premiers chants retentissent aux extrémités de la terre. L'Europe entière les répète et les admire; les romantiques se groupent autour de ce nouveau géant littéraire; le désordre de ses

idées répond au vague de leur système. Une foule de pygmées s'efforce d'imiter sa voix sonore ; mais elle n'imite que l'irrégularité de ses chants. L'auteur du *Corsaire* et de *Lara* s'indigne des flétrissans respects qu'on veut lui rendre. Il se réfugie aux pieds de la statue de Pope, et le bras appuyé sur le piédestal, il foudroie de ses regards la foule glapissante qui l'ose saluer du nom de son chef. « Moi! dit-il, moi! bar» bares! vous donner l'exemple du sacrilége » et de la révolte! votre système n'est que la » confusion des langues; votre édifice n'est » qu'une tour de Babel. » Il dit, et traversant fièrement les rangs tumultueux de nos romantiques, l'Ossian moderne va combattre et mourir pour la liberté, sur les plages où retentirent les chants d'Homère et d'Euripide.

Les novateurs déconcertés songent alors au grand génie qui fait la gloire de l'Écosse. Walter Scott a conçu le roman comme Shakespear avait senti la tragédie. C'en est assez pour eux ; mais l'esprit de système qui les aveugle ne leur a point permis d'apercevoir la différence des deux

genres. Ce que notre goût éclairé repousse de la scène, peut être admirable dans une sorte de composition où les trois unités seraient des entraves ridicules. Le romancier dispose du temps et de l'espace ; il peut distribuer l'intérêt sur vingt personnages divers, multiplier les digressions et les épisodes, distraire l'attention du lecteur sans nuire à l'effet de l'ensemble. Cette confusion de couleurs et de styles, qui forme l'un des caractères du romantisme, est ici rigoureusement exigée. Elle ajoute un charme de plus à la narration ; elle est classique dans le roman, et les deux genres n'ont pour point de contact que la peinture des caractères, et cette vérité locale que nos anciens appelaient les mœurs, et à qui nos adversaires ont donné un nom nouveau pour s'en attribuer la découverte. Walter Scott a répudié comme Byron l'école qui voulait s'emparer de sa gloire. Il laisse à ses imitateurs le titre de romantiques dont ils sont si fiers ; il aspire lui-même à devenir classique ; et quatre ou cinq chefs-d'œuvre peuvent justifier ses prétentions.

Rebutés par les illustres de tous les temps, foudroyés dans une solennité littéraire par le président de l'Académie Française, les hérétiques sentirent le besoin de se créer une tribune pour propager leurs doctrines et se former un public. Dix élèves de cette école normale, dont la destitution fut une calamité pour l'enseignement, forcés de suppléer par leurs travaux à l'existence dont on les avait dépouillés, voulaient mettre en commun leurs talens et leurs connaissances, et grossir le nombre des arbitres quotidiens d'une littérature qu'ils ne pouvaient plus enseigner. Le genre de leurs études, leurs antécédens, leurs goûts peut-être, les attachaient à la doctrine des classiques. Une coterie s'en empare et les pousse dans une direction contraire. L'esprit d'analyse qui les distingue donne quelque vogue au journal où leurs plumes s'exercent; et sans la gravité de leur langage, ils pouvaient espérer un succès digne de leur mérite, mais ils n'ont ri que deux fois; et c'est à mes dépens. Mon épître sur les romantiques les a enflammés d'une colère qui tient

presque du fanatisme ; ils m'ont poursuivi jusque sur le théâtre avec une acrimonie dont leur conscience a dû rougir, et sont allés me chercher à la Sorbonne où, grâce au ciel, je n'aurai jamais le droit de siéger. Ils ont accusé l'orateur latin, qui a argumenté avant la distribution des prix, d'avoir traduit dans la langue de saint Jérôme mes étourderies poétiques ; et ce pauvre abbé a dû être bien surpris de voir accoler son nom à celui d'un écrivain, que trois ou quatre gazettes d'une autre couleur traitaient de philosophe et déchiraient en conséquence. Il est extrêmement agréable de faire la chouette à deux opinions aussi chatouilleuses, et qui jugent leurs adversaires avec autant de conscience que d'aménité. Chantons vive la gloire et revenons à nos moutons.

Habitués aux idées positives, exercés à la dialectique, et logiciens par éducation, les auteurs du *Globe* ne tardent pas à sentir le tort immense que fait l'indécision des principes à la cause qu'il viennent d'embrasser. Le salon de leur directeur devient le quartier-général de leur armée, la Genève de leur secte. Ils se hâ-

tent d'organiser le désordre : ils rejettent comme bâtards tous ces romantiques prétendus dont l'audace et l'extravagance font calomnier leur révolution littéraire, espèce de Cosaques irréguliers qui entravent leur marche et nuisent à leur triomphe. Ils chassent de leurs rangs ces auteurs moitié voluptueux et moitié ascétiques, dont les compositions leur offrent le mélange bizarre du scepticisme du siècle et de la crédulité du moyen âge. « Depuis deux ans, ajoutent-ils, on rit assez haut de toutes ces tristesses des poètes des bonnes-lettres; et cependant la réforme, loin de se croire battue, y profite au contraire. Elle avance, et se dégageant du rêve, elle demande la réalité, la vérité, l'observation et le naturel. »

Voilà donc ce qu'ils veulent? et voulons-nous autre chose! Le traducteur de Schiller n'a-t-il pas déclaré lui-même dans sa préface que la littérature classique était vraie, d'une vérité générale, à la portée de tous, qu'elle tirait son pouvoir d'un caractère social et communicable (je n'entends pas; je copie), et que c'était là ce

i la distinguait de la littérature romantique, quelle ne pourrait servir de type, et dont les ryphées étaient admirables sans pouvoir être ités? N'ajoute-t-il pas que les chefs-d'œuvre de ntiquité n'avaient excité un si grand enthouısme chez les peuples modernes, que parce ı'ils étaient en harmonie avec les sentimens ıturels et universels? Certes, il ne tient qu'à ıoi d'étaler ici une longue suite de dilemmes, our conclure au renvoi de Shakespear comme 'un modèle dont nous n'avons que faire, et des onceptions duquel on ne peut extraire ni règles ıi système. Ce n'est pas moi qui l'ai dit; j'ai ranassé cette vérité à la page 104 de la *Vie de Schiller*; et si la réforme avance dans ce sens, elle tend nécessairement à se rapprocher des classiques.

Raisonnons avec ceux qui raisonnent; et ramenons à un seul principe les quatre que ces messieurs ont posés. La réalité et la vérité sont des synonymes. Elles sont toutes deux le résultat de l'observation qui n'est autre que l'étude de la nature physique et morale : c'est donc tout

bonnement l'imitation parfaite de la nature ou le naturel que ces messieurs nous demandent. Or quel est le poète qui a été plus naturel que Racine ? S'il est vrai, comme le dit encore le traducteur de Schiller, que le mérite et l'esprit du théâtre anglo-tudesque soient dans la peinture des caractères, peut-on refuser ce même mérite à Racine qui nous a retracé vingt-cinq caractères divers dans ses huit chefs-d'œuvre ? Ces personnages, agités par tant de passions contraires, *se démentent*-ils dans une seule de leurs actions, dans une seule de leurs paroles ! Ils agissent *moins* que dans Shakespear, cela est vrai ; mais cette agitation perpétuelle des tragédies anglaises n'a lieu qu'au détriment de cette même vérité qu'on réclame ; et je le prouverai tout à l'heure.

On reproche à Racine d'avoir tracé tous ses amoureux sur le même type. Je m'inscris en faux contre cette accusation gratuite. Néron n'aime point comme Achille, ni Roxane comme Monime, ni Oreste comme Hippolyte, ni Hermione comme Iphigénie. Leurs discours ont sans doute quelque ressemblance entre eux ;

mais je soupçonne qu'il est en amour des choses qu'on a toujours dites et faites de la même manière ; et ce serait un beau sujet de prix à donner par l'Académie des inscriptions et des belles-lettres. Admettons toutefois que les mœurs du dix-septième siècle aient influé sur le langage des héros de Racine. Shakespear et Schiller ont-ils résisté eux-mêmes à cette influence ? Ne reconnaît-on pas les courtisans d'Élisabeth, et les crocheteurs des places de Londres dans les Grecs, les Romains, les Danois et les Vénitiens de l'Éschyle anglais ? Le biographe de Schiller n'a-t-il pas aussi remarqué cette action des mœurs vivantes sur le génie et le langage de son auteur? et si c'est un défaut commun aux deux écoles, j'aime encore mieux les imperfections d'un homme de goût, que les bizarreries d'un demi-barbare qui ne sait être que sublime ou ridicule. Ne vaut-il pas mieux entendre les déclarations de Titus, de Pyrrhus et d'Achille, fussent-elles calquées sur celles de Louis XIV à la Vallière, que les sottises débitées par Antoine à Cléopâtre dans Dryden, ou les cours d'astrolo-

gie que Schiller fait faire à Piccolomini et à sa maîtresse, ou les indécences de Mortimer, ou les facéties d'un Édouard, d'un Cloten, d'un Yago, et de trente amoureux que Shakespear a mis en scène ?

Le panégyriste de ce grand génie a une manière admirable d'en justifier les imperfections. « C'est le monde entier, dit-il, c'est l'ensemble des réalités humaines que Shakespear reproduit dans la tragédie, théâtre universel à ses yeux de la vie et de la vérité. » Avec de tels principes on peut tout se permettre, même le galimatias. L'espace est vaste ; et je conçois que les romantiques se trouvent gênés dans les trois unités que les classiques s'imposent. Mais je demande humblement la permission de citer ici deux poètes qui ont défendu les trois unités du mieux qu'il leur a été possible ; et comme je n'ai pas la prétention de faire aussi bien, je renvoie mes lecteurs et mes adversaires aux dissertations de Corneille et de Voltaire.

Je me permettrai cependant d'opposer Calvin à Luther, et de combattre le héraut de

Shakespear par le traducteur de son disciple allemand; nous venons de voir que le premier voulait le monde entier dans une tragédie; le second désire qu'elle pénètre plus profondément dans la nature individuelle, et qu'elle y soit plus entièrement représentée. Oui, sans doute, s'écrie l'anglomane; et il n'y a point pour cela de contradiction entre nous. Chaque individu, pris à part, doit être approfondi à la manière de mon confrère. C'est l'ensemble qu'on doit traiter à la mienne. — Mais l'intérêt? — Il résulte du personnage autour duquel et pour lequel agissent tous les autres. — Non, Monsieur, réplique le germanophile, ce principal personnage peut agir isolément, comme dans Guillaume Tell; il n'a pas besoin de prendre part au mouvement de ses compatriotes; il est inutile même que le dénouement soit amené par l'un ou par les autres. C'est par un dénouement accidentel que Schiller termine sa tragédie; et ces sortes de conclusions sont dans la nature. La fortune se joue partout des combinaisons humaines. — C'est vrai, dis-je à mon

tour ; mais le parterre siffle impitoyablement tous ces dénouemens de hasard ; et entre le désagrément d'être sifflé par le public et le chagrin d'être censuré par *le Globe*, il n'est pas permis à un poète de balancer une minute. Le public veut une action suivie.... — Non, Monsieur, interrompt l'anglomane, il se contente d'une unité d'impression, et c'est la seule raisonnable. —Mille pardons, j'ai lu votre définition de cette unité nouvelle, et votre dénomination n'en est point la conséquence. C'est continuité d'impressions que vous voulez dire : et puisque cette continuité est rigoureusement exigée par le législateur des classiques, je ne vois pas ce que nous gagnerions en substituant à nos tragédies régulières vos fantasmagories historiques, où, suivant vos propres expressions, on songe moins à faire marcher l'action qu'à la remplir. Quelle est, au fond, cette tragédie de Guillaume Tell, que votre ami nous présente comme un chef-d'œuvre ! C'est l'histoire de Jean de Muller découpée en scènes, dont quelques-unes sont dramatiques, mais dont la plupart sont des épisodes

inutiles, qui ralentissent l'action et refroidissent l'intérêt. J'en dirai autant de tout Shakespear. Mais ici il y a un mérite de plus : car ce grand homme n'a pas toujours trouvé l'histoire toute faite, et il l'a souvent tirée de son génie. Cette unité ou continuité d'impression que vous faites ressortir de sa manière, n'est autre chose que l'unité d'action qu'il a cherchée par une voie différente.

Dites l'unité d'intérêt, répliquent les deux adversaires, et il l'a trouvée bien mieux que les classiques en s'affranchissant de cette règle absurde qui resserre autour d'eux le temps et l'espace. N'est-il pas ridicule que Cinna vienne conspirer dans la chambre d'Auguste ; que le tombeau de Ninus soit élevé en face d'un temple, dans le vestibule du palais de Sémiramis ? —Doucement, Messieurs, procédons par ordre. Je ne prétends point justifier Corneille ; il s'est, je crois, expédié lui-même. Mais je ne crois pas impossible que deux factieux puissent causer de leurs projets, dans la salle des maréchaux, par exemple, sans que la sentinelle même les en-

tende. Je sais une absurdité plus révoltante. Il y a une tragédie qui passe pour un chef-d'œuvre dans un certain pays, et dans laquelle deux généraux ennemis font dresser leurs tentes et se couchent à quinze pas l'un de l'autre, pour qu'une douzaine d'ombres viennent successivement reprocher leur mort à l'un des deux et promettre la couronne à son rival. Vous avouerez qu'il faut être bien complaisant pour admirer le *naturel* de cette scène, et les niais de la secte demanderont quel est le coupable. Hélas! c'est Shakespear lui-même; c'est dans Richard III que cette scène est placée; et l'on prétend faire jaillir un système dramatique des conceptions de ce bizarre génie! Et des hommes d'esprit ont conçu le projet de le faire adopter à une nation qui a flétri depuis deux siècles les conceptions analogues des Boyer, des Hardis et des Jodelles!

Je leur ferai cependant bon marché de l'unité de lieu. Aristote et Horace n'y ont jamais songé. Corneille n'y tient pas, et je ne serai pas plus difficile. Prenez l'enceinte d'un palais, d'une

ville même; mais ne promenez-pas votre auditoire immobile du Danemarck à l'Angleterre, et de l'Écosse à l'Italie. Vous avez beau m'attacher aux pas d'un même personnage : si vous le forcez de me dire vingt cinq fois dans une pièce le pays où il est, vous me faites perdre de vue le sentiment qui l'anime et le dessein qu'il a formé. Je ne puis faire neuf lieues avec Guillaume Tell autour du lac de Schwitz dans neuf minutes, et neuf mille lieues dans deux heures avec Antoine et Cléopâtre. Il m'est impossible de conserver cette illusion, dont l'intérêt dépend, quand je vois partir Hamlet pour l'Angleterre, dans une scène, et que deux scènes après il en est revenu. Il faut être dix fois romantique pour faire ainsi abnégation de sens commun, et pour trouver une continuité d'intérêt, d'action et d'intrigue dans des événemens qui se passent à quatre cents lieues de distance et à quatre ou cinq ans d'intervalle. Si cette faculté prodigieuse est un des principes constitutifs d'un bon système dramatique, le théâtre chinois est incontestablement au-dessus du théâtre anglais. Vous

me citerez nos-opéras, comme La Motte : je vous répondrai par les réfutations de Voltaire, et si vous criez plus fort, car il vous est impossible de crier plus juste, je vous renverrai à la postérité, qui fera justice de vous et de moi. Je vous donne cent ans pour former un public français qui supporte vos tragédies ; et comme pas un des quarante-deux tragiques vivans n'a le temps de l'attendre, vous nous permettrez de faire ce qu'on a fait jusqu'à nous, dussiez-vuos nous accabler de vos critiques. Notre système n'est point parfait, je le sais ; mais quand nous aurons débarrassé le théâtre de confidens, donné plus de mouvement à nos personnages, mis en action tout ce qu'il est possible d'y mettre à l'aide d'un ou deux changemens de scène, nous aurons satisfait à toutes les exigences de la raison et du goût.

Mais à propos, ce n'était point là l'objet de ma préface. C'est d'un poème que je voulais parler, et d'un poème intitulé *le Siége de Damas.* Voltaire a été frappé de la ressemblance poétique de ce siége avec celui de Troye. Mais il

i'y a point ici de héros assez illustre, d'événement assez important pour soutenir l'intérêt l'une grande épopée. Je n'y ai vu qu'un tableau le demi-genre, une épopée de chevalet, et je l'offre telle qu'elle est au public et aux journalistes. Il en est qui ne m'ont pas habitué à leur indulgence. Serait-ce trop que de leur demander de la justice ? Je sens que c'est difficile dans un siècle travaillé par l'esprit de parti et par les honteuses passions qu'il soulève. Mais je n'ai pas été libre de naître dans un autre temps : *Habent sua fata libelli.*

LE
SIÉGE DE DAMAS.

Chant Premier.

Quand, livrant ses destins aux promesses des cieux,
Des champs de la Chaldée où dormaient ses aïeux,
Abraham du Jourdain vint chercher le rivage,
Au pied du mont Liban, un riche paysage,
Un fertile vallon de bocages couvert,
Reposa ses regards fatigués du désert.
Là, sur des prés fleuris roulant une onde pure,
Cent ruisseaux vagabonds confondaient leur murmure;
Là, d'une arène d'or le Barrady chargé,
Le limpide Pharphar de palmiers ombragé,
A travers les bosquets de leurs rives fécondes,
Promenaient lentement le cristal de leurs ondes.
La nature, à ces lieux prodiguant ses faveurs,

Se plut à varier leurs sites enchanteurs.
Ici, des peupliers, aux tiges des platanes
Pendaient en verts festons la vigne et les lianes;
Là, de nombreux pêchers, d'élégans arbrisseaux,
Sous le poids de leurs fruits s'affaissaient les rameaux
Plus loin, le cèdre altier, l'yeuse au vaste ombrage,
Au tilleul odorant mariant leur feuillage,
Balançaient dans les airs leurs panaches flottans.
L'été n'avait jamais, de ses feux dévorans,
Ni percé ni flétri leurs dômes de verdure;
Jamais le triste hiver, de son haleine impure,
N'avait sur leurs rameaux épanché les frimats.
La rose et le jasmin, le parfum des cédrats,
Les fleurs de l'oranger embaumaient ces vallées;
Et, d'un peuple d'oiseaux les familles ailées,
Célébraient à l'envi par leurs joyeux accords,
Le printemps éternel qui régnait sur ces bords.

Abraham tressaillit d'une sainte surprise:
Il crut voir la contrée à sa race promise;
Et, dans ce frais bocage arrêtant ses chameaux,
Laissa dans la prairie égarer ses troupeaux.
Dans les flots du Pharphar ses pasteurs se plongèrent;
A l'ombre de ces bois leurs tentes s'élevèrent,
Et l'heureux Patriarche, y dressant un autel,

'un pieux sacrifice honora l'Éternel.

Au repos d'Abraham Damas dut sa naissance,
amas, qui, par ses arts et par son opulence,
'ut l'orgueil de l'Asie et l'égale de Tyr;
ù devaient commander, dans un long avenir,
es enfans d'Ismaël, race cruelle, impie,
t des fils d'Isaac implacable ennemie.

Les temps étaient venus. L'empire des Romains
vait comme sa gloire épuisé ses destins.
Cent peuples, refoulés par ses aigles altières,
Débordaient à la fois de ses vastes frontières;
Et, sur leurs oppresseurs tombant de toutes parts,
Dévoraient à l'envi la terre des Césars.
De Mahomet alors la grossière éloquence,
Des enfans d'Ismaël réveilla l'indolence.
De Rome et de la Croix prédisant les revers,
A son culte naissant il promit l'univers:
Et le sépulcre à peine enfermait le Prophète,
Que de l'immense Asie embrassant la conquête,
De ses destins futurs ce peuple tourmenté,
Du fond de l'Yémen s'était précipité.

Le farouche Khaled le guidait aux batailles;

Khaled, guerrier terrible, et de qui les entrailles
N'avaient jamais frémi de pitié ni de peur.
Des lois de l'Alcoran barbare exécuteur,
Digne appui d'une foi que le glaive propage,
Un fanastisme aveugle anime son courage.
Enfant de Koreischite, il quitta sa tribu
Pour servir Mahomet après l'avoir vaincu,
Et terrassant partout les rivaux de son maître,
Dans la Mecque soumise il le fit reconnaître.
C'est lui qui, ralliant ses tremblans compagnons,
Des Romains, dans Muta, rompit les bataillons;
Qui, sauvant du Croissant la bannière et la gloire,
Aux mains d'Héraclius arracha la victoire.
Mahomet le nomma, dans son dernier adieu,
Le fléau des Chrétiens et le glaive de Dieu.
De l'Euphrate au Liban, la flamme et le pillage,
Ont partout signalé son funeste passage;
Et son glaive aujourd'hui menace les climats
Qu'a du Dieu des Chrétiens consacrés le trépas.

Sous les murs de Damas, qu'environnent ses tentes.
Khaled a réuni ses bandes triomphantes.
Il sait tous les trésors qu'à son avidité
Doit livrer en tombant l'opulente cité;
Il sait que de ces murs l'éclatante ruine,

Doit à ses Musulmans ouvrir la Palestine ;
Et ses cruels assauts, chaque jour redoublés ;
Fatiguent de la Croix les soldats accablés.
A peine avec la nuit se repose sa rage :
Dans la nuit à regret il suspend le carnage ;
La paix a déserté ces bocages charmans,
Du vallon de Damas antiques ornemens.
Ces jardins ont perdu leurs fleurs et leur verdure ;
Le fer a de ces bois dévasté la parure.
Ce n'est plus maintenant qu'un théâtre d'horreur,
Où rugit des combats l'implacable fureur.
Le soleil, gémissant d'éclairer ces ravages,
De ses feux à regret fertilise ces plages ;
Et des fleuves souillés les flots ensanglantés,
Sous des débris humains roulent épouvantés.

Des guerriers de Damas a fléchi la constance :
Leur valeur dès long-temps lutte sans espérance ;
Et leurs cœurs sans frémir n'osent envisager
Le sort, qu'à leur malheur réserve l'étranger.
L'élite de leurs chefs, par Rhamnès appelée,
S'est dans l'ombre des nuits au palais assemblée.
Là, tandis qu'au sommeil le peuple s'est livré,
Des plus mortels ennuis Rhamnès est dévoré.
Cet altier lieutenant du César de Byzance,

Voit que l'Asie entière échappe à leur puissance.
Déja dans la Syrie, il n'a plus à régir
Qu'une ville sanglante et prête à l'engloutir.
Désespérant de vaincre, incertain que résoudre,
Il interroge, il cherche à conjurer la foudre;
Et sa frayeur implore, au comble des revers,
Des conseils que jamais sa fierté n'a soufferts.
Mais tels sont d'un tyran l'orgueil et la bassesse:
Heureux, de nos conseils sa vanité se blesse;
Il croirait, en cédant, avilir son pouvoir;
Il suffit à l'État; il a su tout prévoir.
Qui prétend l'éclairer n'est qu'un sujet rebelle;
Et quand vient le malheur, quand son pouvoir chancelle
Il gémit, il hésite; et son cœur abattu
Ne trouve plus en lui ni force ni vertu.

Dans ce triste conseil partout se manifeste
Un morne abattement, un désespoir funeste.
Herbis se lève enfin. Ce chef des magistrats
Ne voit plus d'autre espoir qu'un glorieux trépas.
« Compagnons, leur dit-il, notre perte est certaine:
» Le ciel s'est déclaré contre l'aigle romaine.
» Nul effort ne saurait préserver ces remparts;
» Et le monde périt dans la main des Césars.
» L'indigne Héraclius, enfermé dans la Grèce,

» Des discords de l'église occupe sa vieillesse.
» Il méconnaît sa gloire ; et ses débiles mains
» Abandonnent l'Asie au fer des Sarrasins.
» Tu frissonnes, Rhamnès, et souffres de m'entendre:
» Je parle de ton prince, et je parle à son gendre ;
» Mais ces murs m'ont vu naître; et ces murs aujourd'hui
» Tout près de succomber, me sont plus chers que lui.
» Des périls de Damas sa mollesse informée,
» Avait pour nous défendre assemblé son armée ;
» Mais à ses lieutenans ses bataillons remis,
» Sont venus expirer sous les traits ennemis.
» Khaled, que sous nos murs ils espéraient surprendre,
» Aux vallons d'Aïnadin a couru les attendre ;
» Les a surpris lui-même, et du haut de nos tours,
» Nos yeux ont vu périr ces frivoles secours.
» Verdan, le fier Verdan, qui marchait à leur tête,
» De l'Arabe aux Chrétiens promettait la défaite ;
» Il pensait, à Damas par ses mains dégagé,
» Pénétrer en vainqueur de dépouilles chargé ;
» Et Verdan n'a conduit dans ces tristes murailles,
» Qu'un reste de fuyards échappés aux batailles,
» Qu'a suivis de Khaled l'inflexible courroux.
» Khaled sur nos remparts a reporté ses coups :
» Furieux, enivré de sa gloire nouvelle,
» Plus altéré du sang que déteste son zèle,

» Il ne lui manque plus, pour nous exterminer,
» Que le dernier assaut qu'il s'apprête à donner.
» Trop faibles contre lui, gardons-nous de l'attendre:
» Nos soldats désormais ne peuvent nous défendre;
» Leur courage est à bout; leurs cœurs sont abattus.
» Traitons avec l'Arabe avant d'être vaincus;
» Sauvons par un tribut cette ville alarmée;
» Conservons, s'il se peut, les débris de l'armée;
» Et dans ce grand péril, s'il faut nous immoler,
» Si l'on veut notre sang, qu'il soit prêt à couler. »

Rhamnès, dont chaque mot croissait l'impatience,
Allait d'Héraclius embrasser la défense.
Mais le fougueux Verdan, par sa rage emporté,
D'un reproche honteux justement irrité,
Attachant sur Herbis des yeux pleins de colère,
A prévenu Rhamnès; et d'une voix altière:
« Je suis vaincu, dit-il, je ne puis le nier,
» Et ne cherche pas même à me justifier.
» Du destin des combats le brave n'est pas maître;
» Et qui songe à se rendre aurait moins fait peut-être.
» A quel espoir d'ailleurs va-t-on s'abandonner?
» Le féroce Khaled ne sait point pardonner:
» Songez que pour nous vaincre il n'est ruses ni crimes,
» Que ses dogmes affreux ne rendent légitimes;

Que des martyrs sans nombre, égorgés par son bras,
Veulent être vengés de ses assassinats,
Imitons le barbare ; et qu'une paix factice,
Abusant son orgueil, flattant son avarice,
L'attire dans un piége où l'attendra la mort.
Le succès d'un tel coup peut changer notre sort ;
Et qu'il soit à vos yeux justice ou perfidie,
J'en prends pour moi la gloire ou bien l'ignominie :
Par Judith et Joad m'est ouvert le chemin ;
J'y marche sans scrupule, et vous prête ma main. »

Il dit ; et les guerriers ont gardé le silence.
Soit crainte, soit vertu, leur volonté balance ;
Et Rhamnès est le seul qui semble l'approuver.
Rhamnès pour lui répondre est prêt à se lever ;
Quand à ses yeux surpris tout-à-coup se présente
Un guerrier revêtu d'une armure éclatante.
C'est le brave Jornand, dont le glaive indompté,
Soutient seul des Chrétiens la gloire et la fierté.
Des plus nobles vertus doté par la nature,
Jornand est dans cet âge où, libre d'imposture,
L'amour fait à nos cœurs sentir ses premiers feux.
Eudoxie est l'objet où prétendent ses vœux ;
Eudoxie en beauté n'avait point de rivale :
Telle on peignait jadis l'amante de Céphale,

Quand de ses doigts de rose entr'ouvrant l'Orient,
Elle offrait aux bergers son visage riant.
Les exploits de Jornand, ses vertus l'ont charmée :
Elle aime avec transport ainsi qu'elle est aimée ;
L'un pour l'autre l'amour se plut à les former ;
L'amour d'un même trait voulut les enflammer.

Mais la fortune entre eux a mis quelque distance :
Jornand, loin des grandeurs, est né dans l'indigence ;
Et d'un soldat obscur illustre rejeton,
Il ne doit qu'à son bras la gloire de son nom,
Quand la pompe des cours vit naître sa maîtresse.
Elle est sœur de Rhamnès, qui, fier de sa noblesse,
Orgueilleux des honneurs dont il est revêtu,
Méprise dans Jornand un soldat parvenu ;
Et craignant pour ses feux les mépris de son frère,
Eudoxie en son cœur renferme ce mystère.
C'est pour la mériter qu'au milieu des combats,
Jornand cherche la gloire et brave le trépas.
Il n'est point d'ennemi que son glaive ne dompte,
D'obstacle, de péril que sa valeur n'affronte ;
Et les murs de Damas auraient, sans ses exploits,
Vu tomber dès long-temps l'étendard de la Croix.

Au conseil des guerriers il s'est fait introduire ;

Mais l'aspect de Rhamnès a semblé l'interdire.
L'audacieux projet qu'il vient lui déclarer,
L'aveu que son amour ne peut plus différer,
La crainte d'un refus, insupportable injure,
D'une rougeur subite ont couvert sa figure.
Il a craint de paraître; et sans être aperçu,
Caché derrière un voile, il a tout entendu.
Jornand, dont la candeur égale le courage,
N'a pu des deux guerriers concevoir le langage:
Il les blâme tous deux; et sa jeune raison
N'y voit qu'une faiblesse et qu'une trahison.

« Chef des Chrétiens, dit-il, pardonne à mon audace:
» Ton ordre en ce conseil n'a point marqué ma place;
» Mais Jornand s'est flatté qu'il lui serait permis
» De faire en ce péril écouter ses avis.
» Du farouche Khaled je connais l'arrogance;
» Et dans l'affreux désordre où nous met sa vaillance,
» Les malheureux Chrétiens n'ont pas même aujourd'hui
» L'espoir avilissant de traiter avec lui.
» Qui ne reconnaît point la loi de son prophète,
» N'est pour lui qu'un rebelle et doit perdre la tête:
» Le parjure ou la mort, voilà le seul traité
» Qu'à nos soumissions dictera sa fierté.
» Mais il est dans son camp des cœurs moins sanguinaires,

» Qui, se laissant toucher aux larmes de nos frères
» Et toujours de leur chef condamnant la fureur,
» Des peuples subjugués protégent le malheur.
» Du sage Obeïdah telle est la renommée :
» Il est après Khaled le premier de l'armée ;
» Et son cœur à nos vœux daignerait accorder
» Ce qu'en vain à Khaled nous irions demander.
» C'est donc lui qu'il faut perdre; et peut-être à sa vie,
» Les cieux ont attaché le salut de l'Asie.
» Perdons-le toutefois, sans perdre notre honneur,
» Sans outrager le Dieu que sert notre valeur :
» Attaquons noblement cette grande victime,
» Et quel que soit Khaled, méritons son estime.
» Qu'un héraut, dans son camp, aille le défier ;
» Qu'il vienne, et contre lui je combats le premier.
» Trois fois il accepta les défis de nos braves ;
» Trois fois nos champions sont restés ses esclaves;
» Et leurs fronts désarmés, par son glaive abattus,
» Au bout d'un fer sanglant nous ont été rendus.
» Le sort de ces martyrs n'a rien qui m'épouvante;
» Et ma gloire peut-être est assez éclatante
» Pour aigrir de Khaled le superbe courroux.
» Vingt fois ses lieutenans ont fui devant mes coups:
» Lui seul n'a pu me joindre, et son impatience
» Prendra l'occasion que j'offre à sa vengeance.

Mais si dans les périls qu'il est fier de braver,
Jornand doit à son bras l'honnour de vous sauver,
Si je rentre vainqueur, oserai-je vous dire
Quel est le prix, Rhamnès, où ma valeur aspire?
J'aime; et le digne objet de mes vœux les plus doux,
Permet à mon amour d'éclater devant vous;
A ma victoire enfin promettez Eudoxie,
Et Khaled va périr ou m'arracher la vie. »

Il dit; et de Rhamnès s'indigne la fierté;
Verdan même, Verdan montre un œil irrité.
Il aimait Eudoxie; et rebuté par elle,
Il se flattait encor de fléchir la cruelle.
Vain espoir! il apprend qu'un autre est plus heureux;
Il apprend d'un rival qu'on outrage ses feux;
Il le voit; il l'entend, cet objet de sa haine;
Son cœur bondit de rage, et se contraint à peine.
Mais son dépit jaloux, par l'orgueil combattu,
Attend qu'à ce rival Rhamnès ait répondu.

Rhamnès, avec plus d'art, contient sa violence.
Il avait de sa sœur deviné l'espérance;
Il savait cet amour, et feignait d'en douter;
Contre elle et son amant il n'osait éclater,
De peur que le héros, aux Chrétiens nécessaire,

N'allât porter ailleurs son glaive tutélaire.
Mais pour mieux déjouer leurs sentimens secrets,
Il servait de Verdan les amoureux projets.
Le fourbe, cependant, ménage avec adresse
Le héros qu'il dédaigne et dont l'amour le blesse;
Il l'excite à presser ce combat dangereux;
Et sans rien refuser ni promettre à ses feux,
L'astucieux Rhamnès promet à sa victoire,
Les bienfaits de César et des titres de gloire.

Mais Jornand le pénètre; et, rompant ce discours,
A sa juste colère il donne un libre cours.
L'œil ardent, et le bras appuyé sur son glaive,
Voyant qu'on le méprise, il se vante, il s'élève.
Tel s'irrite un serpent qu'un chasseur a foulé;
Sa tête est menaçante et son cou s'est gonflé;
Tout son corps redressé touche à peine à la terre.
« Ma gloire, dit Jornand, vient de mon cimeterre:
» Des titres, des honneurs n'y sauraient ajouter;
» Tu ne peux l'agrandir, tu ne peux me l'ôter.
» Je ne l'ai point acquise en rampant à Byzance:
» Tu dédaignes pour frère un guerrier sans naissance;
» Apprends, guerrier des cours, qu'un soldat illustré,
» Honore mieux l'État qu'un courtisan titré,
» Dont l'orgueil.... » A ces mots, un horrible tumulte,

Arrête dans sa bouche et la plainte et l'insulte.
Mille cris effrayans, dans les airs prolongés,
Appellent au combat les chefs des assiégés :
Sur les pas de Rhamnès chacun s'y précipite.

L'Arabe avait causé cette alarme subite.
L'impatient Khaled, ennemi du repos,
Avait avant l'aurore assemblé ses drapeaux ;
Par le voile des nuits ses phalanges cachées,
S'étaient au pied des murs en silence approchées ;
Et, dès les premiers feux précurseurs du soleil,
Par un assaut terrible annonçaient leur réveil ;
Déja, par le bélier une porte abattue,
Au farouche Khaled vient d'ouvrir une issue.
Il entre ; et des torrens d'homicides soldats,
Dans les murs en hurlant s'élancent sur ses pas.
Tel, aux champs du Batave, alors que la tempête
A rompu sous ses coups la digue qui l'arrête,
L'Océan courroucé, précipitant ses eaux,
Inonde les moissons, engloutit les troupeaux ;
Tels s'élancent Khaled et sa phalange impie.
Mais le ciel juste encore a trompé leur furie :
Les béliers n'ont ouvert à ce fier Sarrasin,
Qu'une gorge escarpée, un tortueux chemin,
Où les Chrétiens sur lui, conservant l'avantage,

Lui peuvent aisément disputer le passage.

Rhamnès y court, Rhamnès réchauffe la valeur
Des Chrétiens que déja dispersait la terreur;
Et, s'offrant le premier aux coups de l'infidèle,
Oppose à ce torrent une digue nouvelle.
« Amis, disait Rhamnès, sauvons de ces brigands
» Nos foyers, nos autels, nos femmes, nos enfans;
» Repoussons, écrasons cette race homicide. »
Il dit; et de son arc une flèche rapide
Part, siffle, et de Khaled effleurant le turban,
Va frapper loin de lui la poitrine d'Aban.
Aban, qu'un doux hymen attachait à la vie,
Rappelle vainement sa force anéantie.
Salomé, qui toujours le suivait aux combats,
Voit tomber son époux, le reçoit dans ses bras;
Lui prodigue ses soins, ses baisers, ses caresses,
Et cherche à ranimer l'objet de ses tendresses.
Aban ne l'entend plus; la triste Salomé
Ne tient plus sur son sein qu'un corps inanimé.
Mais son cœur rougirait de lui donner des larmes;
De l'époux qu'elle perd elle saisit les armes,
Et court aux premiers rangs demander le vainqueur.
La rage dans son âme étouffe la douleur.
Telle aux bords africains une lionne errante,

De ses fils égorgés fuit la couche sanglante;
Et de ses cris affreux épouvantant les airs,
Demande une victime aux échos des déserts.

Du sang de son époux l'amazone couverte,
De Rhamnès qu'on lui montre a résolu la perte.
L'arc vengeur est tendu ; le trait s'est élancé,
Et Rhamnès l'a reçu sur son front fracassé :
Sanglant, et pour jamais privé de la lumière,
L'un de ses yeux jaillit de l'ardente paupière.
Mais la flèche à Rhamnès n'a point donné la mort :
On vole à son secours, on déplore son sort;
Et de ses pas tremblans soutenant la faiblesse,
On le dérobe aux coups d'un vainqueur qui le presse.

Khaled, à cet aspect ranimant ses soldats,
Promet à leur valeur la chute de Damas.
« Dieu nous voit, criait-il, le Prophète nous guide :
» Le ciel ne s'ouvre point pour le guerrier timide;
» Pour qui meurt en fuyant il n'a point de faveur,
» Et le front des Houris ne sourit qu'au vainqueur. »
Des Musulmans alors redouble la furie;
Leur fanatique espoir accroit leur frénésie.
Comme aux jeux d'une fête ils courent au danger;
Dans le sang ennemi brûlant de se plonger,

Impatiens d'offrir à leur dieu sanguinaire
Les meurtres, dont le ciel doit être le salaire,
Ils frappent sans pitié ces Chrétiens abhorrés,
Qu'à leurs glaives vengeurs Mahomet a livrés;
S'enivrent de carnage, et savourent d'avance
Les célestes plaisirs promis à leur vaillance.
Tout dans ces jeux sanglans plaît à leur cruauté:
La mort même pour eux est une volupté;
Et quand leur sang impur sous le glaive ruisselle,
Heureux de succomber pour leur sainte querelle,
Souriant à la mort qui leur ouvre les cieux,
La joie en expirant éclate dans leurs yeux.

Chant Deuxième.

Quel est des préjugés la magique puissance!
Des peuples de la terre ils gouvernent l'enfance;
Et, sous le joug sacré des superstitions,
L'imposture a partout courbé les nations.
C'est en les aveuglant qu'on les mène à la gloire :
L'homme est né pour l'erreur; le vulgaire aime à croire;
Et qui veut dominer sur un peuple nouveau,
Sur les yeux des humains doit étendre un bandeau.
La sévère raison et ses froides maximes,
N'excitent point en eux ces élans magnanimes,
Qui, doublant le courage à l'aspect du trépas,
Transforment en héros les derniers des soldats.
De qui sait les tromper ils se font une idole;
En dogme irrévocable érigent sa parole;
L'honorent par le meurtre; et, saintement cruels,
Sur des monceaux de morts lui dressent des autels.

Tel est ce peuple ardent, crédule, fanatique,

Que du grand Mahomet forma la politique;
Qui, du Gange au Danube, a de cet imposteur
Étendu la doctrine et le sceptre oppresseur.
Son nom seul, prononcé par ses bandes stupides,
Donne au fougueux Khaled des guerriers intrépides;
C'est en vain que d'Herbis l'héroïque vertu,
Réchauffe des Chrétiens le courage abattu;
Leurs prêtres vainement quittent le sanctuaire,
Et portant de leur Dieu l'image tutélaire,
Viennent, par leur présence et leurs pieux accords,
Soutenir des vaincus les belliqueux efforts:
Dieu semble rejeter leur prière et leur zèle.
Au farouche Khaled la victoire est fidèle;
Et les rangs des Chrétiens, foudroyés par son bras,
Ralentissent sa marche et ne l'arrêtent pas.

Le bruit de ce combat, que chaque instant augmente,
Parmi les citoyens a jeté l'épouvante.
Aucun n'ose douter, en ce désordre affreux,
Que le dernier soleil se soit levé pour eux.
Les femmes, les enfans, troupe faible et sans armes,
Remplissent la cité de clameurs et d'alarmes:
Les cris des combattans, les plaintes des blessés,
Tout accroît les terreurs dont ils sont oppressés;
Tout présente à leurs yeux un vainqueur implacable,

Et d'une horrible mort l'image épouvantable.

Au fond de son palais Eudoxie en frémit ;
Mais ce n'est point pour elle, hélas ! qu'elle gémit :
Elle sait que, partout où lutte sa vaillance,
Jornand de la victoire enchaîne l'inconstance ;
Et la mort de Jornand est le premier malheur,
Qu'un aussi grand revers présage à sa douleur.
Elle sort, elle court, incertaine, tremblante,
Portant de tous côtés l'effroi qui la tourmente,
Et sa peur, que redouble un noir pressentiment,
La pousse vers le toit qu'habite son amant.
Par la crainte et l'amour sa pudeur est vaincue ;
Elle entre... Quels objets viennent frapper sa vue !
Le coursier de Jornand, ses armes, son carquois !
La surprise et l'horreur l'ont saisie à la fois ;
Son cœur ne peut suffir à sa douleur extrême.
Haletante, elle avance..... et l'aperçoit lui-même.
Il est assis. Ses yeux vers la terre baissés,
Ses yeux, baignés de pleurs, y demeurent fixés ;
Dans un chagrin profond son âme est absorbée.
Aux pieds de son amant Eudoxie est tombée.
« Que fais-tu ? d'où te vient cette morne stupeur ?
» Qui peut loin des combats retenir ta valeur ?
» Le Sarrasin triomphe, et ton bras se repose !

» Viens, viens, de nos revers ton absence est la cause. »

Jornand à cette voix, à cet aspect chéri,
A relevé son front, et sa bouche a souri.
Mais bientôt dans ses yeux éclate la colère.
« Moi, combattre, dit-il; et pour qui? pour ton frère!
» Moi, servir sous Rhamnès! J'ai trop fait pour l'ingrat.
» Tu sais combien de fois j'ai sauvé cet État;
» Tu sais combien je t'aime, et que ma seule envie
» Était de m'élever jusqu'à mon Eudoxie.
» Eh bien! j'ai vainement imploré cet honneur:
» Gendre d'Héraclius et fier de sa grandeur,
» Rhamnès a cette nuit dédaigné l'alliance
» D'un guerrier illustré par sa seule vaillance;
» Et contre nous sans doute armé de son pouvoir,
» Il va me condamner à ne plus te revoir.
» Mais que dis-je! en tombant il me rendra justice:
» L'Arabe est dans nos murs; que Rhamnès l'en bannisse
» Je le livre à son sort; il connaîtra le prix
» Du guerrier qu'ont blessé ses insolens mépris.
» Je ne veux que la mort, je me plais à l'attendre,
» A périr avec lui sous cette ville en cendre.
» Ils tomberont ces murs que je ne soutiens plus;
» Et la mort de Rhamnès expîra ses refus. »

Son amante l'écoute, et demeure interdite ;
De ce refus honteux sa tendresse s'irrite.
Quoiqu'elle eût pressenti cette injuste rigueur,
Son cœur a de Jornand partagé la douleur.
Mais la patrie en elle a repris son empire.
« Ton injure est la mienne, et mon cœur en soupire,
» Dit-elle ; mais l'honneur a tracé ton devoir.
» Jornand de son pays est le dernier espoir ;
» Et Jornand, de mon frère oubliant l'injustice,
» Fera de sa vengeance un noble sacrifice.
» Si Dieu veut que Damas touche à son dernier jour,
» Si nous devons périr, qu'importe notre amour !
» Ne vois plus que ta gloire ou ton ignominie ;
» Et que ta mort du moins soit digne de ta vie.
» Si mon frère et nos murs sont sauvés par tes mains,
» C'est moi qui de Rhamnès combattrai les dédains ;
» Et par ta gloire enfin sa fierté condamnée,
» Ne pourra s'acquitter que par notre hyménée. »

Dans le cœur de Jornand ces mots ont pénétré.
Semblable au voyageur par la soif dévoré,
Qu'attirent d'un bosquet l'ombrage et la verdure,
Et qui d'une eau limpide écoute le murmure,
Par ces accens flatteurs Jornand est consolé :
Par la voix de l'amour l'honneur même a parlé.

Et combien cette voix a sur nous de puissance !
Quel charme impérieux, quelle douce éloquence
De la bonche qu'on aime anime les discours !
Que la raison est forte avec un tel secours!
O femmes ! connaissez, chérissez votre empire ;
Vous parlez, vous priez ; et la vengeance expire.
L'espérance renaît au cœur du malheureux ;
Et la haine fait place aux pensers généreux.
Jornand frémit d'audace et son front se relève ;
De la main d'Eudoxie il a repris son glaive,
Et dans un saint transport la pressant dans ses bras,
Sur son coursier rapide il revole aux combats.
Soulagé du fardeau qui pesait sur son âme,
Jornand est tout entier à l'espoir qui l'enflamme,
Et brûle d'expier son funeste repos.
Mais quel spectacle, hélas ! s'offre aux yeux du héros!

L'Arabe était vainqueur, et semant le carnage,
Déja par deux chemins se frayait un passage.
Ici, foulant aux pieds les morts et les mourans,
Khaled chassait d'Herbis les compagnons tremblans,
Là, poussant de Verdan la phalange timide,
Pénétrait de Dérar la cohorte homicide.
Dérar, après Khaled, est le plus inhumain,
Le plus fier des guerriers qu'a produits l'Yémen,

Et la tribu d'Homer, où sa race domine,
Surpasse en cruauté tous les fils de Médine.
Aux tendres sentimens Dérar est étranger :
Nul ne hait comme lui ; nul, au sein du danger,
Ne joint ainsi que lui l'artifice au courage.
Dans les champs d'Ainadin, son invincible rage,
A de trente ennemis soutenu les efforts,
D'une moitié des leurs peuplé les sombres bords,
Et du reste effrayé précipité la fuite.
Devant lui maintenant tout tremble, tout l'évite.

Mais Jornand se présente ; et mille cris joyeux
A l'aspect du héros s'élèvent jusqu'aux cieux.
Des Chrétiens fugitifs l'audace est ranimée,
Et son nom tout à coup leur redonne une armée.
Un guerrier, qu'en fuyant ils avaient délaissé,
Dans un portique étroit, par vingt glaives pressé,
Lassé d'un long effort, épuisé, hors d'haleine,
Succombait sous le nombre et combattait à peine.
C'était Rhamnès ; ce chef d'un peuple épouvanté
Ne s'était du combat qu'un moment écarté.
Craignant que son départ ne causât sa défaite,
Il avait d'une écharpe enveloppé sa tête.
Oubliant sa blessure, et bravant la douleur,
Rhamnès avait repris le poste de l'honneur ;

Et, le fer à la main, voulait perdre la vie.

Jornand a reconnu le frère d'Eudoxie.
Il vole à son secours, il ne se souvient plus
Des indignes affronts que sa flamme a reçus;
Et ne songe pas même, en courant le défendre,
Au prix que sa valeur avait droit d'en attendre.
Il part, comme un lion, qui, de sang altéré,
S'élance au voyageur dans les bois égaré;
Son coursier, agitant sa flottante crinière,
En tourbillons épais fait voler la poussière.
Il s'annonce en frappant. Son glaive impétueux
Enfonce des vainqueurs les rangs tumultueux;
S'abreuve de leur sang, les disperse, les tue;
Dégage enfin Rhamnès, qui, surpris à sa vue,
Et, fuyant les regards de son libérateur,
Baisse un front orgueilleux que couvre la rougeur.

Jornand le voit, s'éloigne; et, suivant sa victoire,
Au superbe Rhamnès laisse parler sa gloire.
Les femmes, les enfans, rassurés par sa voix,
Rentrent dans leur demeure; et du haut de leurs toits,
Lancent de toutes parts les flèches meurtrières,
L'eau, le bitume ardent, les tisons et les pierres.
Par cet orage affreux dont ils sont accablés,

Des Arabes surpris les rangs sont ébranlés.
Chacun du bouclier songe à couvrir sa tête;
Vers la porte en tremblant leur foule se rejette.
Dérar, dont une pierre a brisé le cimier,
Voit bientôt sous un dard expirer son coursier,
Se sent frappé lui-même ; et, pâlissant de rage,
Des trésors de Damas regrettant le pillage,
Entraîné par la foule indocile à sa voix,
Fuit devant les Chrétiens pour la première fois.

Jornand, impatient d'achever sa défaite,
Presse de ces brigands la honteuse retraite.
Des soldats de Dérar il purge les remparts;
Et jusque dans leur camp ramenant les fuyards,
Entrainant de Chrétiens un confus assemblage,
Veut porter dans ce camp la flamme et le ravage.

Mais d'un pareil triomphe il s'est en vain flatté.
Tandis que ce héros, par sa fougue emporté,
Croyait toucher au but où tendait son audace,
Et qu'un peuple en désordre, accouru sur sa trace,
Suivait du Barrady les rivages sanglans,
Des combattans nouveaux ont paru sur ses flancs.
D'un pas ferme, et gardant une sage ordonnance,
Aux sons du tambourin leur phalange s'avance.

La perle et le corail ont paré leurs habits.
Sur leurs carquois dorés éclatent les rubis,
L'émeraude en croissant s'arrondit sur leurs têtes,
Du feu des diamans rayonnent leurs aigrettes ;
Et les Chrétiens surpris, les voyant de plus près,
Des filles d'Ismaël reconnaissent les traits.

Digne sœur de Dérar, et non moins téméraire,
Kaula les amenait au secours de son frère ;
Kaula, dont la beauté ravissait tous les yeux,
Eût passé chez les Grecs pour la reine des dieux.
Aux cris des Sarrasins qui fuyaient vers la plaine,
Elle a saisi sa lance, et, d'une voix hautaine;
Des filles d'Yémen excité la valeur.
« Tremblez, a-t-elle dit, tremblez pour votre honneur:
» N'attendez point ici les injures mortelles,
» Que vient vous apporter un ramas d'infidèles.
» Il vaut mieux sous leur glaive aller finir vos jours,
» Qu'assouvir dans leurs bras leurs infâmes amours:
» Armez-vous, prévenez un indigne esclavage,
» Ma main vous donnera l'exemple du courage. »

Ces femmes, à sa voix, tressaillant de fureur,
Poussent le cri de guerre et marchent au vainqueur:
Et sur un triple rang étroitement serrées,

Lui présentent le fer de leurs lances dorées.
Dans les rangs désunis des guerriers de Damas,
Leur choc impétueux a porté le trépas,
Avant que de Jornand la vaillance avertie
Ait secouru sa troupe en désordre assaillie.
Par un autre danger ses jours sont menacés
Dérar a rallié ses guerriers dispersés :
Et, tout couvert du sang qu'épanche sa blessure,
Revient aider sa sœur à venger son injure.

Jornand à ces périls oppose un front altier ;
Et groupant sa phalange autour de son coursier,
Tandis qu'à l'attaquer le Sarrasin s'apprête,
Revole vers Damas assurer sa retraite.
Des filles d'Ismaël il rompt le bataillon,
De leurs corps expirans parsème le vallon,
S'ouvre un chemin sanglant dans leur troupe enfoncée;
Et, gagnant à la hâte une étroite chaussée,
Dont un double marais protége les glacis,
Se tourne, et d'un air fier attend ses ennemis.

Le farouche Dérar, que la vengeance anime,
N'a pu voir sans rugir échapper sa victime ;
Et les premiers éclats de sa vaine fureur,
En discours insultans sont tombés sur sa sœur.

« Dans l'Yémen, dit-il, ramène tes compagnes.
» La houlette à la main, errez sur nos montagnes!
» Animez par vos jeux les fêtes du hameau,
» Et que vos faibles doigts reprennent le fuseau. »
Il dit; et l'orgueilleux, que sa blessure irrite,
Vers le chef des Chrétiens soudain se précipite.
Tel est un sanglier qu'une flèche a percé:
Sa bouche est écumante et son poil hérissé;
Tous ses membres sanglans de vengeance frémissent,
De ses rugissemens les forêts retentissent;
Et d'un œil furieux il semble dévorer
Le chasseur dont le trait vient de le déchirer.

Kaula baisse les yeux, et le suit en silence.
L'arc vengeur dans sa main a remplacé la lance;
Et son orgueil, blessé de reproches amers,
Veut dans le sang chrétien effacer ses revers.
Mais le trait, qu'à Jornand l'amazone destine,
S'égare, et du coursier va frapper la poitrine.
Le coursier, de ses cris effrayant les échos,
Lutte contre la mort, bondit sous le héros.
En efforts impuissans sa force est épuisée:
Des ruisseaux de son sang la terre est arrosée:
Il tombe, et sous son poids le sol a retenti.

De Jornand renversé les soldats ont frémi;
Mais des arçons sanglans le héros se dégage;
De ce faible revers s'irrite son courage.
Il rassure sa troupe ; et le fer à la main,
Aux fougueux Musulmans il ferme le chemin.
Les deux partis alors disputent cette arène,
Où sept couples guerriers peuvent lutter à peine.
Le sang des deux côtés à grands flots est versé :
Aucun des deux n'avance, aucun n'est repoussé ;
Et Jornand et Dérar, également terribles,
Dans ce combat tous deux se montrent invincibles.
Tels deux rocs, détachés de deux sommets voisins,
L'un vers l'autre ont roulé du haut des Apennins ;
Et, heurtés à grand bruit au fond de la vallée,
Font jaillir leurs éclats sur la terre ébranlée.

Que faisait cependant le chef des Musulmans?
Khaled, suivant le cours de ses saccagemens,
Ignorant un revers à sa gloire funeste,
Des bataillons d'Herbis exterminait le reste.
Environné de morts, et de sang abreuvé,
Déja près du palais il était arrivé ;
Et, flattant son orgueil d'une victoire entière,
Il pensait du Prophète y planter la bannière.
Mais aux cris de terreur de ses rangs élancés,

Il tourne vers les siens des regards courroucés,
Et bientôt à travers une foule tremblante,
Le pâle Obeïdah devant lui se présente.
« Ignores-tu, dit-il, que Dérar est blessé,
» Et des murs de Damas honteusement chassé.
» J'ai vu mes compagnons entraînés dans sa fuite :
» Jornand victorieux s'attache à leur poursuite;
» Nos femmes, nos trésors appellent tes secours. »

Khaled en blasphémant interrompt ce discours;
Maudit ses lieutenans, et tremble pour sa gloire.
Mais forcé malgré lui d'arrêter sa victoire,
Il recule à pas lents, se replie en vainqueur,
Et toujours aux Chrétiens imprime la terreur.
Ainsi d'un long combat un dogue se retire,
Protégé par l'effroi que sa victoire inspire,
Et menaçant encor la meute qui le suit :
S'il s'arrête, tout tremble, et s'il revient, tout fuit.

Les Arabes, enfin, repassent les murailles,
Où leur rage a semé d'horribles funérailles.
Khaled, qui le dernier a quitté les combats,
Vers les bords du Pharphar précipite leurs pas.
Dans son camp menacé ses frayeurs le rappellent :
Il craint pour les trésors que ses tentes recélent,

Qu'au prix de tant d'exploits, de périls, de sueurs,
Ont du Tigre au Liban recueillis ses fureurs.
Mais la crainte bientôt a fait place à la joie.
Il apprend que Jornand a manqué cette proie;
Que le héros chrétien, vers Damas rejeté,
Devra la mort peut-être à sa témérité.
« O Mahomet, dit-il en levant son épée,
» Rends-moi cette victime à mon bras échappée;
» A mon zèle, à ma foi, réserve ce laurier! »
Il ranime à ces mots l'élan de son coursier;
Et, brûlant de rejoindre un héros qu'il abhorre,
Il tourne vers les lieux où Dérar lutte encore.

Mais Jornand, qui de loin a vu de ses remparts,
Descendre de Khaled les nombreux étendarts,
Redoutant pour les siens cette attaque fatale
Ne songe qu'à finir une lutte inégale.
Jornand avec honneur se replie à son tour;
Recule en combattant jusqu'au pied d'une tour,
Dont les Chrétiens en foule ont couronné le faîte.
Leurs javelots alors protégent sa retraite;
Et les fiers Musulmans, par ses traits foudroyés,
A trente pas des murs s'arrêtent effrayés.
Dérar, le seul Dérar veut braver cet orage;
Mais son exemple en vain excite leur courage;

Et Khaled à son aide est arrivé trop tard.
Les obscurs souterrains de l'altier boulevard
Ont reçu des Chrétiens l'intrépide cohorte,
Et Jornand sur l'Arabe en referme la porte.

De quels transports joyeux retentit la cité!
Le sauveur de Damas en triomphe est porté :
Tout accourt, tout s'empresse à jouir de sa vue.
Partout de ses clameurs le peuple le salue;
Et le héros, objet de ces marques d'amour,
S'enivre du bonheur que produit son retour.
De son amante alors la flatteuse promesse
Occupait sa pensée et charmait sa tendresse.
Il songeait aux Chrétiens dont il était l'appui,
Aux murs que le Croissant eût profanés sans lui,
Aux périls de Rhamnès, à sa reconnaissance.
La gloire dans son cœur réveillait l'espérance;
Et l'amour, le flattant pour la première fois,
Lui promettait enfin le prix de ses exploits.
« J'ai sauvé, disait-il, mon ennemi, son frère :
» J'ai sauvé ma patrie; il m'en doit le salaire.
» Ma générosité fléchira sa rigueur
» Il ne peut de ses bras rejeter son vengeur :
» Son palais s'ouvrira pour l'amant d'Eudoxie;
» Je vais dans ce palais retrouver mon amie;

» Je lirai mon bonheur dans ses yeux satisfaits ;
» L'hymen à tant d'appas m'unira pour jamais. »

C'est ainsi qu'enivré d'une joie indiscrète,
Il repaît son amour du bonheur qu'il souhaite ;
Et gagne sa demeure, où, depuis un moment,
L'esclave d'Eudoxie attendait son amant.
En quels regrets, ô ciel ! cette ivresse est changée !
De quel message affreux cette esclave est chargée !
Jornand, qui de son front observe la pâleur,
Le malheureux Jornand est saisi de terreur ;
N'ose lui demander ce qu'il brûle d'apprendre ;
L'interroge en tremblant, et frémit de l'entendre.
« Vos malheurs sont comblés, a-t-elle dit enfin :
» Le frère d'Eudoxie a réglé son destin.
» Eudoxie, arrachée à l'amant qu'elle adore,
» Est contrainte à serrer des liens qu'elle abhorre ;
» Et son frère en rentrant vient de fixer le jour,
» Qui doit à vos désirs l'enlever sans retour. »

Jornand reste immobile, et sa langue glacée
Sur mille objets confus laisse errer sa pensée.
Bientôt sa voix éclate et cède à sa fureur.
« Lâche tyran, dit-il, exécrable oppresseur,
» Quel moment choisis-tu pour tramer ma ruine ?

» Je te sauve la vie, et ton bras m'assassine !
» Sans moi, sans mon secours, ingrat, que serais-tu?
» Aux pieds d'un Sarrasin tu serais abattu :
» L'enfer qui te vomit eût repris sa victime;
» L'État serait purgé d'un tyran qui l'opprime ;
» Et, libre de ton joug, maîtresse de sa foi,
» Eudoxie aujourd'hui s'unirait avec moi.
» O pitié malheureuse ! ô victoire funeste !
» Vous causâtes ma perte, et mon cœur vous déteste. »

A cette esclave alors Jornand a raconté
Ce qu'a fait pour Rhamnès sa générosité.
Il veut que, sans tarder, cette esclave fidèle
Retourne à son amante en porter la nouvelle.
Mais bientôt, n'écoutant qu'un affreux désespoir,
Lui-même avec la nuit il prétend la revoir.
« Je braverai, dit-il, l'autorité suprême
» D'un tyran qui me hait, que j'abhorre moi-même.
» Je veux à mon rival, à des nœuds odieux,
» Arracher Eudoxie, ou périr à ses yeux. »
L'esclave à ses projets oppose en vain l'image
Des horribles périls où son amour l'engage,
Ce palais entouré d'armes et de soldats,
Qu'un maître impitoyable interdit à ses pas..
L'amour dans ses fureurs ne connaît plus d'obstacles.

Quand il n'espère plus, il rêve des miracles;
Et l'esclave, à Jornand contrainte de céder,
Vers sa maîtresse enfin promet de le guider.

Dans quel trouble mortel, dans quelle impatience
Il attend qu'au palais ramenant le silence,
La nuit prête à ses pas son voile protecteur!
Que le jour à son gré s'écoule avec lenteur!
« Amour, s'écriait-il, prends pitié de mes peines.
» Prends pitié d'Eudoxie, et viens briser ses chaînes.
» Mets un terme à des maux que toi seul as causés.
» Protége deux amans de tes feux embrasés.
» A mes hardis projets, Amour, daigne sourire. »
L'audace de Jornand plaît au dieu qui l'inspire;
Ennemi des tyrans qui l'osent outrager,
L'Amour dans tous les temps fut prêt à se venger;
Et voulant de Rhamnès tromper la vigilance,
Il vole du Sommeil implorer l'assistance.

Aux portes des enfers, dans un sombre réduit,
Que d'une ombre éternelle enveloppe la nuit,
Où jamais du zéphir n'a pénétré l'haleine,
Et sur le noir duvet d'une couche d'ébène
Qu'environne à longs plis de sa triple épaisseur,
De quatre rideaux noirs l'immobile hauteur,

Le dieu, ceint de pavots, dont sa main est remplie,
Repose mollement sa tête appesantie.
Là d'une aile rapide est arrivé l'Amour;
Et le silence a fui de cet obscur séjour.
Le Sommeil, à ce bruit, entr'ouvant la paupière,
A du flambeau divin reconnu la lumière;
Et, se plaignant du dieu qui trouble son repos,
Détourne en soupirant ses yeux à demi-clos.

« Pardonne, dit l'Amour, si ma voix indiscrète
» Ose se faire entendre au fond de ta retraite.
» D'un héros qui m'est cher je t'apporte les vœux:
» Viens m'aider à servir ses desseins amoureux;
» A tromper un tyran qui le gêne et m'offense;
» A remettre en ses bras l'objet de sa constance. »
Il dit, et du Sommeil le front s'est relevé;
Sur sa couche trois fois pesamment soulevé,
Trois fois il y retombe; et l'Amour qui l'entraîne,
Dans le vague des airs le soutient avec peine.
Sur l'aile des zéphirs ils traversent les cieux,
Et tournent vers Damas leur vol silencieux.
Le soleil a déja terminé sa carrière,
Et dans les mers de Tyr replongé sa lumière.
La nuit, qui du Liban obscurcit les sommets,
Sur la ville et le camp étend son voile épais.

Sommeil ouvre alors une main nonchalante;
s pavots qu'il portait la grêle assoupissante
mbe sur le palais, pénètre jusqu'au lit
ì Rhamnès a caché sa honte et son dépit.
e ses gardes lassés s'endort la vigilance;
t sous son toit enfin règne un profond silence.

Chant Troisième.

Qui n'a point de l'attente éprouvé le tourment!
Qu'il est lent à venir ce fortuné moment,
Où celui, que l'amour de ses flammes dévore,
Doit voler dans les bras de celle qu'il adore!
Que de fois n'a-t-il pas, dans sa fougueuse ardeur,
Du temps appesanti gourmandé la lenteur!
Dans quel trouble mêlé de crainte et d'espérance,
Il appelle l'instant que son esprit devance!
Combien de fois son cœur a rêvé les plaisirs,
Que l'amour a promis à ses brûlans désirs!
De quels attraits divins il pare sa maîtresse!
Quels noms doux et flatteurs lui donne sa tendresse!
Vaines illusions! l'instant n'est point venu;
Pour lui peut naître encore un obstacle imprévu;
De l'amour qui le flatte il redoute un caprice,
Des plaisirs qu'il rêvait il se fait un supplice.

Mais que ne souffre point un amant malheureux!

Sans relâche accablé de pensers douloureux,
Jornand ne peut calmer l'effroi qui le tourmente.
Nul espoir ne se mêle à sa pénible attente ;
Et quand arrive enfin le moment souhaité,
Par un trouble mortel son cœur est agité.
Il part ; l'amour le guide et soutient son audace ;
Une sombre chlamyde a couvert sa cuirasse
Et le fer protecteur dont son bras est armé.
A son amour en vain le palais est fermé.
Une porte, où l'attend une esclave empressée,
Est ouverte sans bruit et sans bruit repoussée.
Aux gardes du tyran ses pas sont dérobés :
Sur eux à pleines mains les pavots sont tombés.
Tout est calme, tout dort... mais son amante veille;
Elle prête, à sa porte, une timide oreille :
Tressaille au moindre bruit, au murmure des vents;
Elle compte les pas, calcule les momens.
Il frappe, se dit-elle, il se fait reconnaître ;
On ouvre; il s'introduit; il vient; il va paraître.
Par ces pensers flatteurs son cœur est occupé,
L'absence est oubliée, et le temps est trompé.

Dans l'ombre enfin murmure une rumeur légère ;
Vers la tendre Eudoxie on marche avec mystère.
C'est lui, c'est le héros par son cœur attendu :

Son cœur l'a deviné ; ses yeux l'ont reconnu.
De son appartement la lumière incertaine
Avait jeté dans l'ombre une clarté soudaine.
Sa pudeur voulait fuir, l'amour retient ses pas.
Elle nomme Jornand, et tombe dans ses bras ;
Et, songeant à l'hymen dont elle est menacée,
Dans les bras de Jornand elle reste oppressée.
Il l'appelle, il l'appelle; elle ne l'entend plus.
La douleur tient long-temps ses esprits suspendus ;
Mais, soulevant enfin son humide paupière,
Son œil, baigné de pleurs, se rouvre à la lumière,
Se fixe sur Jornand ; et, parmi des sanglots,
Sa défaillante voix laisse échapper ces mots :

« C'en est fait, cher amant, mon heure est arrivée ;
» C'en est fait, pour jamais je te suis enlevée.
» Un autre veut demain me traîner à l'autel,
» Et recevoir de moi le serment solennel
» Qu'à toi seul j'ai promis, qu'à toi seul je dois faire.
» Je n'ai pour échapper aux rigueurs de mon frère,
» Aux horreurs d'un hymen si contraire à nos vœux,
» Que le dernier asile ouvert aux malheureux.
» J'abhorre ton rival ; et cette main glacée
» Saura se dérober à sa flamme insensée.
» Jure-moi cependant de conserver tes jours :

» De tes nobles destins n'interromps pas le cours;
» A me survivre, ami, que ton cœur se résigne.
» Si de ton dévoûment mon frère n'est plus digne,
» Tu dois tout aux Chrétiens, à l'État désolé,
» Au Dieu qui sur ces bords s'est pour nous immolé.
» Livreras-tu Damas au joug de l'infidèle,
» Et la montagne sainte, et la ville immortelle!
» Protége ces climats contre le Sarrasin;
» Et s'il faut que Solime et les bords du Jourdain
» Subissent de ses lois la rigueur infamante,
» Viens par un beau trépas rejoindre ton amante. »

Elle dit, et sanglotte; et de pleurs humecté,
Sur le sein de Jornand son front s'est rejeté,
Et, telle qu'une fleur que le soc a touchée,
Ou qu'une nuit d'hiver sur sa tige a penchée,
Languissante, abattue, et toute à son ennui,
Elle se livre aux bras qui lui servent d'appui.
Ces larmes, ces discours, cette douleur amère
Redoublent de Jornand l'amour et la colère.
« Toi, mourir! répond-il; non, tu ne mourras pas.
» C'est à d'autres qu'à toi de craindre le trépas:
» Nomme ce malheureux qu'un frère te destine;
» Que m'importent Khaled, César, la Palestine!
» J'ai ta vie à défendre, un rival à punir;

» Et mon bras jusqu'à lui saura bien parvenir. »

D'Eudoxie à ces mots la voix s'est ranimée;
Mais d'un pareil éclat son âme est alarmée.
Elle craint qu'emporté par son ressentiment,
Rhamnès n'ose attenter aux jours de son amant.
« Abjure, poursuit-elle, une espérance vaine :
» Ton rival est puissant, et ta perte est certaine.
» Des gardes assidus, veillant sur ses destins,
» Avant d'être accomplis puniraient tes desseins.
» Tu connais ce Verdan, ce chef sans renommée,
» Qu'attendait pour vengeur la Syrie opprimée;
» Et qui dans Aïnadin, par Khaled ravagé,
» Laissant ses étendards et son camp égorgé,
» Vint, dans nos murs témoins de ce combat funeste,
» Cacher de ses soldats le misérable reste.
» C'est à lui que Rhamnès m'ose sacrifier :
» A la honte d'un lâche on veut m'associer.
» Que dis-je! pour mieux plaire au tyran qui m'opprime
» C'est trop peu d'un revers; il a promis un crime.
» Il pense dans un piége attirer le vainqueur,
» Et par l'assassinat réparer son honneur.
» Oui, demain, sur la foi d'une trève jurée,
» L'Arabe doit venir dans la forêt sacrée
» Qu'entoure le Pharphar de ses flots sinueux.

» Tout assure à Verdan ce triomphe honteux :
» Si dans l'art des combats éclate sa faiblesse,
» Il a dans les forfaits signalé son adresse.
» Khaled à ses complots ne saurait échapper :
» Des assassins cachés l'attendent pour frapper.
» Verdan ira les joindre, et sa main sanguinaire
» Me viendra sans remords recevoir pour salaire. »

Jornand à ce discours a frissonné d'horreur.
Instruit de ce complot qui révolte son cœur,
Il en doutait encore; et s'indigne en lui-même
Qu'on ait mis à ce prix la main de ce qu'il aime.
Il va, revient, s'arrête : immobile, muet,
Il semble méditer un sinistre projet.
Tout à coup de son front s'éclaircit le nuage;
Ses yeux sont animés d'espoir et de courage;
Son âme se complait dans ce nouveau dessein;
Ces mots entrecoupés s'échappent de son sein;
« Oui, par de tels périls mon âme est éprouvée;
» Je sais où de Khaled la tente est élevée,
» J'y descends; par la nuit mes pas seront couverts;
» Surpris dans le sommeil, je le plonge aux enfers;
» Je dérobe à Verdan son infâme victoire.
» Mais j'y vois des périls qui rassurent ma gloire,
» Et puisqu'un tel exploit peut seul te mériter,

» Le prix en est trop beau pour ne pas le tenter. »

Il veut fuir ; après lui son amante se traîne ;
Dans ses bras éperdus son amante l'enchaîne ;
Et, le sein oppressé des plus vives terreurs,
Elle oppose à Jornand ses craintes et ses pleurs,
D'effroyables dangers que la peur exagère,
Un tyran qui jamais ne vaincra sa colère.
Du héros attendri le cœur s'est ébranlé ;
Les larmes de l'amour n'ont point en vain coulé ;
Il embrasse Eudoxie ; et reposant sur elle
Des yeux où la tendresse à la douleur se mêle :
« Tu veux mourir, dit-il ; et tu ne souffres pas
» Que, pour te mériter j'affronte le trépas ;
» Vainqueur, je suis à toi ; vaincu, je te devance ;
» Et n'ai plus qu'une nuit à pleurer ton absence.
» Demain, dans un séjour où n'est point le malheur,
» Aux pieds du trône, où siége un dieu consolateur,
» Tu viendrais avec moi recommencer la vie,
» Et retrouver la paix qu'un frère t'a ravie.
» Mais tu le veux, je cède.... il nous reste un moyen ;
» Et mon cœur douterait des sentimens du tien,
» S'il craignait qu'à mes vœux ton âme fût rebelle. »

Sa voix devient alors et grave et solennelle ;

Eudoxie en tressaille ; et ses yeux inquiets
Attendent que Jornand explique ses projets.
« Un ami, poursuit-il, te vint de la nature ;
» Ses droits étaient sacrés ; mais son cœur les abjure.
» Tu n'as plus d'autre ami, d'autre soutien que moi ;
» Ose dans ce péril te commettre à ma foi ;
» A la face du Dieu, dont la croix triomphale
» Orne ici de ton lit la pompe virginale,
» Prononçons de l'hymen les sermens respectés ;
» Et fuyons loin des murs par Rhamnès habités ;
» Leur vaste enceinte encor n'est pas toute fermée.
» Malgré l'altier Khaled et sa nombreuse armée,
» La porte de Kaisan reste ouverte à mes pas ;
» C'est par-là, quand la nuit interrompt les combats,
» Que je vais de l'Arabe observer la conduite,
» Les gardes l'ouvriront sans soupçonner ma fuite.
» Tu prendras d'un guerrier les trompeurs vêtemens;
» Nous fuirons vers Solime ; et ces fiers Musulmans,
» Ces ennemis de Rome et du Dieu que j'adore
» Sur son tombeau sacré me trouveront encore. »

De quel trouble, Eudoxie, a tressailli ton cœur!
Chaque mot de ton front augmente la rougeur;
L'amour a consenti ; mais la pudeur hésite ;
Jornand tombe à ses pieds : il presse, il sollicite,

Il atteste sa gloire et sa sincérité,
Dieu, vengeur du parjure, et la nécessité;
Et n'osant d'Eudoxie expliquer la contrainte,
Frissonne tour à tour d'espérance et de crainte;
Mais un tendre regard, un soupir indiscret
Ont enfin de l'amour révélé le secret.
Heureux et transporté d'une brûlante ivresse,
Du nom sacré d'épouse il nomme sa maîtresse;
Jure de la servir, de protéger ses jours,
De finir ses malheurs, de l'adorer toujours;
Et ses yeux enflammés, et son oreille avide,
Toute son âme attend qu'une amante timide
Répète le serment qu'il vient de proférer,
Et qu'Eudoxie enfin ne peut plus différer.
Par l'amour et l'exemple Eudoxie entraînée,
Aux mains de son amant remet sa destinée;
Et reniant un frère auteur de ses ennuis,
D'une tremblante voix prononce : Je te suis.

Que ces mots prononcés en des temps plus propices,
Pour le cœur de Jornand auraient eu de délices!
Qu'ils sont doux les transports d'un cœur vraiment épris,
Qui de ses feux constans reçoit enfin le prix!

Qu'ils sont doux les transports d'une femme adorée,

Quand, cédant à l'amour dont elle est pénétrée,
Au délire d'un cœur qui luttait malgré soi,
Dépouillant par degrés la contrainte et l'effroi,
L'œil humide et le sein palpitant de tendresse,
Ouvrant enfin son âme à l'amant qui la presse,
De son heureux vainqueur elle comble les vœux;
Et, laissant échapper ses plus secrets aveux,
Prodiguant les sermens d'une longue constance,
D'un bonheur éternel savoure l'espérance!

Mais cet espoir si doux, cet avenir flatteur,
Ces rêves séduisans de joie et de bonheur,
Nos amans fugitifs n'en goûtent point les charmes.
A leurs transports d'amour se mêlent trop d'alarmes:
Ils sentent les périls qui les vont assiéger,
Et leur seule douceur est de les partager.
Près de quitter les lieux qu'embellit sa naissance,
L'asile où dans la paix s'écoula son enfance,
Tous ces objets, témoins de ses premiers plaisirs,
Ouvrages de ses mains, charme de ses loisirs,
De la triste Eudoxie hésite le courage :
Un long ruisseau de pleurs sillonne son visage;
Et ces objets sacrés, que parcourent ses yeux,
Reçoivent tour à tour ses pénibles adieux.
Elle s'éloigne enfin... sa fuite est chancelante;

Le bruit le plus léger la glace d'épouvante;
Et son bras, agité d'un prompt frémissement,
Arrête à chaque pas le bras de son amant.
Ce palais, que la nuit a rempli de son ombre,
Se peuple à ses regards de fantômes sans nombre.
Elle respire à peine, et la moindre terreur
D'un noir pressentiment fait tressaillir son cœur.
Du héros cependant l'ingénieuse adresse,
De sa triste compagne enhardit la faiblesse;
Et murmurant tout bas quelques mots consolans,
Hors du palais enfin guide ses pas tremblans.

Le toit de son époux vient de s'ouvrir pour elle.
« C'est ici, lui dit-il, que ton amant fidèle,
» Des autels de l'hymen espérait t'amener;
» Et je ne t'y conduis que pour l'abandonner.
» Fuyons : il en est temps; la nuit est avancée,
» Et la troisième veille est déja commencée.
» Hâtons-nous; que du jour les premières lueurs
» Nous trouvent loin des bords où campent nos vainqueurs. »
D'Eudoxie à ces mots déliant la coiffure,
Détachant les rubis qui formaient sa parure,
Jornand a sur son front entassé ses cheveux.
Sous un casque d'airain il en presse les nœuds;
Et d'un large manteau la couvrant tout entière,

Met dans ses faibles mains une lance légère.
On croirait voir Vénus, que le dieu des combats
Se plaît à revêtir des armes de Pallas.

Malgré les noirs soucis que sa fuite lui cause,
Un sourire a paru sur ses lévres de rose.
Les soins de son époux et son déguisement
Semblent de ses frayeurs la distraire un moment.
Sur un coursier docile elle monte avec grâce;
D'une fière amazone elle affecte l'audace;
Et Jornand applaudit à cet air belliqueux,
Du foyer nuptial ils s'éloignent tous deux :
Jornand veille sur elle; et sa main caressante
Flatte l'heureux coursier qui porte son amante.

Un jeune compagnon de ses nobles travaux
A voulu s'attacher à ses destins nouveaux.
Cet écuyer fidèle est le seul qui l'escorte,
Et bientôt de Kaisan ils atteignent la porte.
La sentinelle avance; et, la pique à la main,
A ce groupe inconnu vient ferme le chemin.
Au cri qu'elle a poussé la garde a pris les armes
Mais le nom de Jornand dissipe les alarmes.
« Ouvrez, dit-il au chef, je vais des Sarrasins
» Avec ces deux guerriers observer les desseins :

» Vers l'aurore naissante épiez ma retraite,
» Et qu'à me soutenir votre garde soit prête. »

Le chef à cette voix s'incline avec respect.
Jornand est trop connu pour leur être suspect :
À ces traits de valeur la garde accoutumée,
Laisse fuir le héros et l'espoir de l'armée.
Eudoxie en tremblant reçoit sa liberté ;
Cet abandon, ce calme et cette obscurité,
Redoublent les terreurs dont son âme est émue.
Dans un morne silence, et l'oreille tendue,
Elle écoute l'espace, interroge la nuit,
Et regarde souvent l'amant qui la conduit.
Jornand lit dans son cœur, et sa voix l'encourage ;
Il combat en riant des craintes qu'il partage.
« Vois, dit-il, tous ces feux épars dans les vallons ;
» Là, sont des Musulmans dressés les pavillons.
» Leur armée innombrable, en deux camps divisée,
» Laisse entre eux à nos pas une retraite aisée,
» Un chemin que le fleuve a couvert de ses eaux.
» J'ai toujours sans péril traversé ces canaux :
» Leurs bords nous sont connus, et nous serons tes guides.
» Ne cains rien... » A ces mots, des javelots rapides
Sifflent à son oreille ; et poussant de grands cris,
Sort du fond des marais un essaim d'ennemis.

Le coursier de Jornand, renversé sur l'arène,
Presse de tout son corps le héros qu'il entraîne.
L'écuyer, dont un dard a déchiré les flancs,
Roule du haut du sien sur les cailloux sanglans,
L'autre, dont Eudoxie a saisi la crinière,
Se débat en soufflant, se rejette en arrière;
Et, pesant sur le mords par ses dents arrêté,
Vers les murs de Damas s'enfuit épouvanté.

Aux cris que jette au loin la tremblante Eudoxie,
La porte s'est rouverte et la garde est sortie.
Au-devant de ses pas les soldats ont couru;
L'impétueux coursier s'est alors abattu,
Et dans leurs rangs surpris la jette sans haleine.
Son casque, son manteau sont restés dans la plaine;
Ses traits, ses vêtemens, et ses cheveux épars,
Des gardes empressés attirent les regards.
Leur chef la reconnaît; il frissonne à sa vue;
Et cherche à ranimer son âme suspendue.
Elle respire enfin, un soupir déchirant
S'échappe avec effort de son sein haletant;
Ses yeux se sont rouverts; et sa vue égarée
Parcourt tous ces guerriers dont elle est entourée;
Ses gestes, ses regards paraissent s'informer
Du héros que sa voix se refuse à nommer.

Sa voix, que la douleur et la peur ont glacée,
Ne peut qu'en sons plaintifs exprimer sa pensée.

Le soldat la devine, et d'un commun accord,
Tous ont nommé Jornand et demandé son sort.
Ce nom a ranimé sa force et son courage;
Elle frémit, se lève; et s'ouvrant un passage :
« Venez, venez, dit-elle, il faut le secourir; »
Et frappée à l'instant d'un affreux souvenir,
« Non, je l'ai vu tomber, mon époux est sans vie. »
Eudoxe à ces cris retombe évanouie;
Et tandis que, muets et tremblans pour ses jours,
Les soldats à ses maux prodiguent leurs secours,
Qu'ils plaignent à l'envi la douleur qui l'accable,
Du fond d'un bois voisin sort un cri lamentable.

On s'étonne, on écoute, on s'apprête à marcher;
Ces accens douloureux semblent se rapprocher;
On court à cette voix qu'on a cru reconnaître;
Dans le cœur des soldats l'espoir vient de renaître.
Mais cet espoir flatteur est bientôt dissipé.
Jornand aux Sarrasins n'avait point échappé :
De son jeune écuyer c'était la voix mourante;
Il pressait de ses mains sa blessure saignante,
Se traînait vers Damas, et par des cris plaintifs,

Implorait vainement des secours trop tardifs.
Les soldats affligés, soutenant sa faiblesse,
Le déposent mourant aux pieds de la princesse.
« C'est vous! dit-il, le ciel a veillé sur vos jours....
» Mais vous ne verrez plus l'objet de vos amours....
» Pressé par son coursier..... entravé par les rênes,
» Ils l'ont pris sans défense... ils l'ont chargé de chaînes
» Et moi.... trop affaibli pour sauver ce héros....
» J'ai vu...» La froide mort l'interrompt à ces mots;
Et loin de ce spectacle Eudoxie entraînée,
Aux murs qu'elle fuyait est enfin ramenée.

Elle marche à pas lents, sans but et sans dessein,
Inonde de ses pleurs son visage et son sein,
Et, penchant vers la terre un front calme et livide,
Obéit en silence à la main qui la guide.
Tel, lorsque avec fracas se heurtent dans les airs
Les nuages grondans, les vents et les éclairs,
Si la foudre en éclats tombe et frappe la terre,
Un calme plus affreux pèse sur l'atmosphère.
Telle était Eudoxie en sa morne stupeur;
Nul penser, nul désir n'agitait plus son cœur;
Tout son être, abîmé dans sa douleur profonde,
Semblait se détacher de la vie et du monde.

Des chants religieux tout à coup entendus,
Sont venus ranimer ses esprits abattus.
Son front s'est relevé, son âme se réveille :
A ces divins accords elle prête l'oreille ;
Et cherchant le lieu saint d'où les chants sont partis,
Elle a d'un monastère aperçu les parvis.
De ce pieux concert la suave harmonie,
Répand dans tous ses sens une nouvelle vie.
Des maux qui l'oppressaient a fui le souvenir ;
Et ses yeux, où les pleurs viennent de se tarir,
Ont cru voir, dans l'éclat de sa gloire éternelle,
Le Dieu consolateur dont le temple l'appelle.

Des soldats étonnés elle a quitté les bras,
Et vers le saint portique a dirigé ses pas.
« Laissez-moi, leur dit-elle, en ce pieux asile :
» Je rends grâce à vos soins; mon âme est plus tranquille.
» J'ai besoin de prier ; et de l'astre du jour
» Au pied des saints autels j'attendrai le retour. »
C'est ainsi qu'à leurs yeux ses projets se déguisent ;
Mais ce cloître est l'asile où ses maux la réduisent.
Elle espère y braver l'orgueil de son tyran,
Et l'odieux amour du perfide Verdan.

Elle entre ; et sa présence au fond du sanctuaire,

Des vierges du Seigneur interrompt la prière.
Ses traits dans ce séjour n'étaient pas inconnus :
Ses bienfaits jusqu'à lui s'étaient même étendus;
Et parfois visitant ces vierges révérées,
Elle mêlait sa voix à leurs hymnes sacrées.
Mais au sein de la nuit, dans cet isolement,
Ses habits en désordre et son abattement,
Ce front . qui des douleurs avait gardé l'empreinte
Tout en elle excitait la surprise et la crainte.
Leur respect cependant n'osait l'interroger;
Et se justifiant par le commun danger
Cachant de son époux la perte irréparable ,
Prévoyant des Chrétiens la chute inévitable;
« Je viens prier, dit-elle , et mourir avec vous :
» Ce jour est le dernier qui va luire pour nous.
» Des ennemis du Christ triomphe la puissance;
» Et contre eux désormais nous sommes sans défense.
» Ce temple est le tombeau que j'ai voulu choisir. »

Les filles du Seigneur l'écoutent sans pâlir :
Leurs fronts silencieux s'inclinent devant elle;
Et plaçant dans leurs rangs leur compagne nouvelle,
Soumises sans se plaindre aux volontés des cieux,
Les vierges ont repris leurs chants religieux.

Chant Quatrième.

❧

Ces vierges, qu'aux autels attachait un saint zèle,
N'y portaient point encore une chaîne éternelle;
L'hymen et ses douceurs, le monde et ses attraits
N'étaient point pour toujours fermés à leurs regrets;
L'aveugle fanatisme, aux droits de la nature,
N'avait point fait encor cette cruelle injure;
Et craignant d'outrager les lois de la raison,
Nos lois ne changeaient point leur asile en prison.
Dieu n'avait point permis qu'en ces tristes abîmes
La superstition entassât ses victimes;
Et leur fit à jamais, par un cruel devoir,
D'un moment de faiblesse un tourment sans espoir.
Le seul zèle inspirait leur pieux sacrifice;
Et d'un père inhumain l'orgueilleuse avarice
Ne leur imposait pas le cloître et ses rigueurs,
Pour enrichir un fils des larmes de ses sœurs.
De leur maître céleste épouses volontaires,
Soumises sans contrainte à leurs règles austères,

De leurs saintes maisons elles goûtaient la paix;
Et les pleurs du remords ne l'altéraient jamais.

Mais ce calme, Eudoxie, était loin de ton âme;
L'espoir, dont un héros avait nourri ta flamme,
Les nœuds, qu'un même jour a formés et détruits,
Les malheurs accablans que ta fuite a produits,
Le sort de ton époux, les dangers qui le pressent,
L'horrible incertitude où ces périls te laissent,
Les cruels souvenirs que tu chasses en vain,
Tous les secrets affreux que renferme ton sein,
Sont autant d'aiguillons qui, rouvrant tes blessures,
De ton cœur déchiré réveillent les tortures.
Tel sur un voyageur, qui, d'un rocher glacé,
Dans un profond abîme est tombé fracassé,
S'acharnent des vautours, dont ses mains impuissantes
Ne peuvent repousser les serres pénétrantes;
Épuisé par la faim, par le froid engourdi,
Il se tord sur le roc où son corps s'est meurtri;
Et les bourreaux ailés, dont le bec le déchire,
Prolongent sans pitié son horrible martyre.

L'infortuné Jornand n'a pas moins à souffrir;
Jornand dans son malheur aurait voulut mourir.
Du terrible Dérar il était la conquête.

Dérar, qui lui devait sa dernière défaite,
Que des murs de Damas il avait repoussé,
Qu'arrachait au sommeil son orgueil offensé,
Dérar avec transport avait saisi sa proie;
Il la couvait des yeux, l'accablait de sa joie;
De gardes, de liens entourait le héros;
Et du nom de Jornand fatiguait les échos.

Cet illustre captif le suivait en silence;
Semblait voir ces transports avec indifférence;
Et s'oubliant lui-même en d'aussi grands malheurs,
Souffrait pour son amante, et plaignait ses douleurs.
Sur la foi des guerriers dont la vaine poursuite
Du coursier d'Eudoxie avait pressé la fuite,
Il savait que ses jours étaient en sûreté;
Mais de Rhamnès pour elle il craint la dureté;
Il tremble que Rhamnès n'acquitte sa promesse,
Et ne livre à Verdan l'objet de sa tendresse.

Cependant à travers le camp des Musulmans,
Dérar fait retentir ses joyeux hurlemens.
Dans la tente, où Khaled au sommeil s'abandonne,
Dérar se précipite, et Khaled en frissonne;
Il s'éveille, il se lève; et les deux bras armés,
Il jette autour de lui ses regards enflammés.

Tel s'élançant au bruit qui frappe sa tanière,
Un lion furieux hérisse sa crinière,
Rugit, aspire l'air de ses naseaux brûlans,
Et roule avec fierté ses yeux étincelans.
« C'est lui, criait Dérar, c'est lui que je t'amène,
» Le héros de Damas et l'objet de ta haine,
» L'effroi de nos soldats, l'auteur de mes revers;
» Jornand enfin, Jornand est tombé dans mes fers.
» Je ravis aux Chrétiens leur dernière espérance;
» Demain tous leurs trésors seront en ta puissance,
» L'infidèle demain verra sur ses remparts
» Flotter de Mahomet les sacrés étendarts. »

Khaled, qui de Dérar partage l'allégresse,
Exalte sa valeur, admire son adresse;
Jette sur son captif des regards curieux;
Et croit rêver encor ce qui frappe ses yeux.
« Fier Chrétien, lui dit-il, que cherchait ton courage?
» Quel projet contre nous avait formé ta rage?
» N'est-il plus ni repos, ni sommeil pour ton bras,
» Pensais-tu dans la nuit surprendre mes soldats,
» Et porter dans mon camp ta fureur clandestine? »

« L'amour seul, dit Jornand, a causé ma ruine;
» Nul projet glorieux ne m'avait excité;

Et mon bras contre toi n'avait rien médité.
Épris d'une beauté dont Rhamnès est le frère,
Dédaigné par l'ingrat, et fuyant sa colère,
J'emmenais mon amante aux rives du Jourdain,
Dérar à nos coursiers a fermé le chemin;
Les soldats de Rhamnès ont repris Eudoxie;
Et le ciel à ta rage abandonne ma vie;
Venge-toi de Jornand, la mort plaît à mes vœux. »

Khaled, le contemplant d'un regard dédaigneux,
souri de pitié, d'orgueil et de surprise;
Une femme, dit-il, vous trouble et vous divise!
Veux-tu de Mahomet reconnaître la loi?
Foi de Khaled, demain, cette femme est à toi.
Vois-tu ce drapeau noir, qui flotte sur ma tête,
Qu'au vallon de Béder déploya le Prophète,
Et qu'aux champs de Muta je repris aux Césars?
Il flottera demain sur vos altiers remparts.
Ces Chrétiens que tu fuis céderont à mes armes;
Et déja ton Rhamnès, pressé par ses alarmes,
Par la voix de Verdan me demande à traiter.
J'irai, je l'ai promis, et veux bien l'écouter;
Mais il doit me connaître, et prévoir ma réponse;
L'Alcoran ou la mort, voilà ce que j'annonce.
Cet arrêt te regarde; et tu n'as qu'à choisir.

» Veux-tu rester Chrétien ; ta tête va bondir ;
» Veux-tu croire à mon Dieu ; fidèle à ma promesse,
» Je te comble d'honneurs et te rends ta maîtresse. »

Dans quel étonnement Jornand est demeuré !
A quels pensers confus son esprit est livré :
Quels sentimens divers se heurtent dans son âme!
Il peut se réunir à l'objet de sa flamme ;
Contenter son amour, braver son oppresseur ;
Mais de quel prix, hélas ! paîra-t-il son bonheur?
Au Dieu qu'il a servi fera-t-il cette injure?
Souffrira-t-il les noms de traître et de parjure,
Le mépris, qui partout suivra cet abandon,
Qu'attirera sur lui cet infâme pardon?
Et dans sa piété son épouse constante,
Voudra-t-elle d'un cœur, dont la foi chancelante
Aura dans les périls succombé sans effort?
Il en rougit de honte, et se voue à la mort;
Lorsque la jalousie, en son cœur élancée,
De l'espoir de Verdan tourmente sa pensée,
Lui montre ce rival, de sa perte joyeux,
Consommant sur sa tombe un hymen odieux.
Il frémit au penser du rival qu'il abhorre ;
Son sang a bouillonné ; sa langue hésite encore.
Telle au gré des autans qu'a déchaînés l'hiver,

Roule sur les rochers, tourbillonne dans l'air
Une feuille légère à sa tige enlevée.
Enfin son dieu l'emporte, et sa gloire est sauvée :
Il ne trahira point son culte, son devoir,
Mais du lâche Verdan il trompera l'espoir.
« Bois mon sang, répond-il au fils de l'Arabie,
» Frappe, plutôt qu'à Dieu je renonce à la vie;
» Mais avant de mourir je sauverai tes jours. »
L'Arabe, en frissonnant écoute ce discours;
Son fer, qui de Jornand allait trancher la tête,
Dans ses barbares mains, immobile, s'arrête.
« Achève, a-t-il crié d'une terrible voix. »
« Khaled, a répondu le soutien de la Croix;
» La paix où l'on t'invite est une œuvre du crime;
» Des assassins cachés t'attendent pour victime.
» Verdan les a choisis, Verdan dont ta valeur
» Combla dans Ainadin l'éternel déshonneur.
» Il adore Eudoxie, et cette infortunée
» A lui payer ta mort est déja condamnée.
» Fais retomber sur lui ce complot infernal,
» Et qu'au tombeau du moins j'entraîne mon rival. »

Dans le sein de Khaled gronde une sourde rage,
Comme aux flancs ténébreux d'un horrible nuage,
D'un orage effrayant menaçant les moissons,

Le tonnerre en grondant roule sur les vallons :
« J'irai, dit-il, j'irai; mais malheur au perfide.
» Choisis quelques amis, Dérar ; sois-en le guide :
» Au piége où l'on m'attend surprends les scélérats;
» Que le divin Prophète accompagne tes pas.
» Va, ce n'est point en vain que ce chef des fidèles,
» M'a nommé dans les camps le fléau des rebelles.
» Le Dieu qu'il annonça veut, par nos saintes mains,
» Arracher l'Orient aux enfans des Romains.
» Dans leurs lâches complots je vois leur impuissance;
» Et nos drapeaux bientôt flotteront sur Byzance,
» Si les faibles Césars n'ont plus, comme Damas,
» D'autre appui que la fourbe et les assassinats.

» Et toi, qui m'as sauvé de ce lâche artifice,
» Toi, que de Mahomet la bonté protectrice,
» Au salut de mes jours avait prédestiné,
» Vis, Chrétien; je te rends ce que tu m'as donné.
» Tu seras le premier d'une secte ennemie
» A qui mon bras vengeur aura laissé la vie;
» Et le fer de Khaled s'étonne d'épargner
» Un sang, où dès long-temps il voulait se baigner.
» Sur ma foi cependant repose sous ma tente;
» Et lorsque du soleil la clarté renaissante
» Aura de ton rival éclairé le trépas,

» Vers les champs du Jourdain tu porteras tes pas.
» Sur le tombeau du Christ tu pourras nous attendre;
» Contre nous, dans dix jours, tu pourras la défendre,
» Cette Jérusalem, ces augustes remparts,
» Vers qui de Mahomet se tournaient les regards ;
» Où ce prophète-roi, dont j'achève l'ouvrage,
» Voulait que l'univers lui portât son hommage.
» Mais aux murs de Damas garde-toi de rentrer :
» Je suis quitte envers toi; crains de m'y rencontrer.
» Ce fer, que n'ont jamais arrêté les prières,
» Y mêlerait ton sang à celui de tes frères. »

Il dit ; et, retombant sur son lit de repos,
Livrant à ses guerriers la garde du héros,
Écartant les soucis qui troublaient sa pensée,
Abandonne au sommeil sa paupière affaissée.

Empressé d'accomplir ses ordres souverains,
Dérar a dans son camp choisi dix assassins ;
L'impatient Dérar, plein d'une horrible joie,
Marche vers l'embuscade où son ami l'envoie.
Aux lieux où le Pharphar, grossi par vingt ruisseaux,
Aux flots du Barrady venait joindre ses eaux,
Une île, qu'ombrageaient de sourcilleux platanes,
Séparait la cité des tentes musulmanes.

La rage des combats avait jusqu'à ce jour,
De cet heureux bosquet respecté le contour.
Le crime va souiller cette rive fleurie ;
Dérar va dans ces bois porter sa barbarie.
Du gîte des Chrétiens les Arabes instruits,
Sont au bord du Pharphar en silence conduits ;
Quittent leurs vêtemens, les couvrent de feuillage;
Le cimeterre aux dents se glissent du rivage;
Et, sans bruit, à pas lents s'avancent dans les flots.
Le sommeil aux Chrétiens prodiguait ses pavots;
Et, par une imprudence au crime peu commune,
Ils confiaient leur garde à la seule fortune.
Par l'habile Dérar, surpris, enveloppés,
Ils sont tous à la fois par le glaive frappés ;
L'un pousse un cri plaintif, et son âme s'exhale;
L'autre va s'éveiller sur la rive infernale.
Ceux-là, plus malheureux, s'agitent en hurlant,
Et soulèvent à peine un glaive chancelant :
Dérar, d'un coup plus sûr, les rejette sans vie.
Les victimes enfin manquent à sa furie;
Sa troupe, des vaincus revêtant les habits,
Dépose au fond des eaux leurs cadavres meurtris.
Du carnage avec soin elle efface la trace;
Sur le gazon lavé se repose à leur place;
Et, dès le jour naissant ses homicides mains,

S'élevant sans remords vers le Dieu des humains,
Attendent que l'auteur de ce noir stratagême,
Au piége qu'il dressa vienne tomber lui-même.

Le soleil luit enfin, et s'emparant des cieux,
Sur les monts syriens s'élève radieux.
Les deux rivaux, qu'ensemble éveille la vengeance,
Accourent, enflammés d'une même espérance,
Vers le bosquet paisible où le piége est tendu.
De ses pompeux habits Verdan est revêtu;
Verdan pour l'hyménée a formé sa parure;
L'or et les diamans brillent sur son armure;
Sous un riche harnais son coursier hennissant,
Frappe à coups redoublés le sol retentissant,
S'élance dans le fleuve, et les ondes bruyantes
Sous ses bonds inégaux jaillissent écumantes;
Sur les rives de l'île un élan l'a porté:
A son coursier superbe il rend la liberté;
S'avance, voit le piége; et, trompé par les armes,
Dans l'épaisseur du bois pénètre sans alarmes.

Sa fierté s'en accroît; certain d'un prompt secours,
A son ressentiment il donne un libre cours.
Dès l'instant que Khaled se présente à sa vue,
Du nom de scélérat l'orgueilleux le salue.

« N'es-tu point las, dit-il, d'égorger les Romains?
» N'as-tu point dans le sang assez trempé tes mains?
» Le meurtre, pour ton dieu, serait-il une fête?
» Le culte du brigand, que tu nommes prophète,
» Exclut-il la vertu, la sainte humanité?
» Entre le ciel et toi n'est-il point de traité? »

Le Sarrasin l'écoute, et contenant sa rage :
« Est-ce bien toi, Verdan, qui m'oses faire outrage?
» Dit-il; de tes discours réprime la hauteur.
» Quels exploits t'ont appris à parler en vainqueur?
» Des plaines d'Ainadin ne perds pas la mémoire;
» Et par d'autres moyens viens relever ta gloire.
» Quelle est cette vertu dont tu fais vanité?
» Est-ce bien aux Romains de parler d'équité?
» Est-ce bien aux Chrétiens de vanter leur clémence?
» Eux aussi par le glaive étendent leur croyance;
» Et, vouant l'incrédule au feu de leurs enfers,
» Ils voudraient à leur Christ asservir l'univers.
» Ose épargner aux tiens une guerre mortelle,
» Et que nos fers ici décident la querelle.
» Si tu meurs, que nos lois s'étendent sur Damas :
» Si Khaled est vaincu, nous quittons ces climats. »

L'Arabe dit, recule; et, mesurant la terre,

Fait aux yeux de Verdan briller son cimeterre.
Mais Verdan se refuse à ce noble combat.
« De mes jours, répond-il, je dois compte à l'État ;
» Et loin de les risquer contre un sang infidèle... »
L'étranger interrompt cette injure nouvelle ;
Et d'un bras irrité saisissant le Chrétien :
« Ce champ boira, dit-il, ou mon sang ou le tien ;
» Défends-toi, misérable!... » Et, bouillant de colère,
Du pommeau de son glaive il le pousse en arrière.

Verdan s'arme à la fin ; mais à son ennemi
Il oppose en tremblant un bras mal affermi ;
Recule, et de sa garde implorant l'assistance,
« A moi ! s'écriait-il, cet Arabe m'offense. »
A peine à sa terreur ces mots ont échappé,
Des soldats de Dérar il est enveloppé.
Il ne reconnaît plus son escorte homicide :
De la mort sur ses traits est l'empreinte livide ;
Il frissonne, il chancelle ; et muet, consterné,
Aux genoux de Khaled il tombe prosterné,
« Non, non, dit le vainqueur : c'est ton heure suprême ;
» Le coup qui t'assassine est parti de toi-même.
» Va joindre les brigands qu'appelait t'a frayeur :
» Va ; la pitié jamais n'exista dans mon cœur. »
Dérar frappe à ces mots ; et son glaive rapide

Jette aux pieds de Khaled la tête du perfide.
On arrache la pourpre à son corps expiré ;
Des lambeaux teints de sang le soldat s'est paré ;
Et le joyeux Dérar, d'une main triomphante,
Place au bout de son fer cette tête sanglante.

A cet affreux signal, l'armée a tressailli ;
Par de bruyans transports Dérar est accueilli ;
A flots tumultueux les bataillons accourent,
Se le montrent de loin, le contemplent, l'entourent;
Comme on voit un essaim, au retour du printems,
S'agiter, frapper l'air de ses bourdonnemens,
De son vol vagabond environner sa reine,
Et s'arrondir en globe à la tige d'un chêne.

A l'aspect de Khaled leurs cris ont redoublé ;
Il parcourt tout ce peuple en tumulte assemblé;
Le récit des périls, qu'évita son adresse,
Passe de bouche en bouche, ajoute à leur ivresse.
Il fait bondir sous lui le superbe coursier
Du traître, dont son bras porte le bouclier.
Des cheveux, détachés du front de son Prophète,
Ont paré le turban dont il couvre sa tête ;
Et le tissu de lin, dont son corps se revêt,
Fut aux champs d'Honaïm bénit par Mahomet.

Ces signes, révérés des peuples d'Idumée,
Le rendent invincible aux yeux de son armée :
Il s'en flatte lui-même ; et sans craindre un revers,
Ses soldats le suivraient au bout de l'univers.

D'une nouvelle ardeur l'orgueilleux les enflamme ;
Le sage Obéïdah, Serjabil, Abdérame,
Tous les chefs de l'armée entourent le héros.
« C'est demain, leur dit-il, qu'est le jour du repos :
» C'est aujourd'hui, croyans, que la bonté divine,
» De ces remparts altiers nous promet la ruine :
» Purifiez votre âme, et venez le prier. »
Dans le fleuve à ces mots il entre le premier ;
Et, jetant sur son corps les flots d'une onde pure ;
Croit avoir de son âme effacé la souillure.
Pour remplir ce devoir par l'apôtre dicté,
Dans les flots après lui ce peuple s'est jeté :
Tout le fleuve en bouillonne, et ses eaux fugitives
Semblent gémir du sang qui va souiller ses rives.

Khaled, levant alors et les mains et les yeux,
« Souverain créateur de la terre et des cieux,
» Dit-il, être éternel dont nous vengeons la gloire,
» Toi par qui Mahomet nous promit la victoire,
» Couronne nos exploits ; soutiens tes défenseurs ;

» Écrase par nos mains tous ces blasphémateurs,
» Dont le culte idolâtre et les dogmes impies.
« Osent t'associer des dieux que tu renies. »
Vers ses guerriers enfin reportant ses regards,
« Abraham, poursuit-il, a fondé ces remparts;
» Et du Dieu d'Abraham j'y rouvrirai le temple.
» Marchons; si je péris, Dieu vit et vous contemple,
» C'est par lui qu'à vos bras le glaive fut remis;
» Et le glaive est pour nous la clef du Paradis. »

Paradis! Paradis! répètent ses cohortes;
Et Damas en tremblant les revoit à ses portes.
En vain pour repousser ces lions acharnés,
Des lances des Chrétiens les murs sont couronnés.
En vain leurs javelots, comme un épais nuage,
Ont des fossés profonds défendu le passage.
La mort aux Sarrasins ne cause point d'horreur,
Les dangers ont accru leur fanatique ardeur.
Sous les traits des Romains, les échelles dressées
Reçoivent de Khaled les phalanges pressées.
Les plus audacieux, à peine renversés,
Sont par leurs compagnons à l'envi remplacés.
Dérar de la muraille atteint déja le faîte;
Et du lâche Verdan faisant rouler la tête,
Tandis qu'à cet aspect les Chrétiens stupéfaits,

De ce chef massacré reconnaissent les traits,
Dérar comme la foudre au milieu d'eux s'élance;
Sous ses coups imprévus tombe le vieux Lactance.
Nisus croit le venger : par Dérar accablé,
Sur son père expirant Nisus est immolé.
Le vaillant Césinnus, le robuste Alisaire,
Frappés du même glaive, ont mordu la poussière.
Abdérame, Almanzor, élancés après lui,
Courent à ses côtés lui prêter leur appui.
Leur phalange s'accroît... L'échelle inépuisable
Vomit de Sarrasins une foule innombrable.
L'écho répète au loin les clameurs des guerriers;
L'air résonne partout du choc des boucliers;
Le carnage s'étend; et l'horrible mêlée
Mugit, gronde, bondit sur la terre ébranlée;
Les blessés, les mourans, l'un sur l'autre étendus,
Musulmans et Chrétiens renversés, confondus,
Expirent en hurlant sous les pieds qui les foulent :
La mort frappe au hasard; des fleuves de sang coulent.

Khaled, en d'autres lieux signalant sa fureur,
Répand autour de lui le carnage et l'horreur;
Dans le sang des Chrétiens il se baigne avec joie;
La mort fraie à ses pas une sanglante voie.
Tel est un moissonneur, qui, la faulx à la main,

A travers les épis s'ouvre un large chemin.
Léonce et Molossus sont jetés sur l'arène.
Sur leurs corps expirans il égorge Comnène;
Pison voit leur trépas; et sans s'épouvanter,
Aux regards de Khaled il vient se présenter,
Pison, qu'enorgueillit une antique origine,
Frémit que des brigands échappés de Médine,
Viennent bouleverser l'empire glorieux,
Qu'a long-temps défendu le bras de ses aïeux;
Il voit, il reconnaît en rougissant de honte,
Ce Khaled, qui naguère, aux rives de l'Oronte,
Sur les pas de Verdan l'a forcé de plier;
Il le nomme, il l'insulte et l'ose défier;
L'un sur l'autre à la fois courent les deux athlètes;
Leurs fers entrechoqués se brisent sur leurs têtes.
Mais au fier Sarrasin un poignard est resté;
Et sa secte, implacable en sa férocité,
Ne sait point épargner l'ennemi sans défense.
Sur Pison désarmé le Sarrasin s'élance;
Pison le voit, l'attend, et d'un bras vigoureux
Arrête de Khaled le bras impétueux;
Chacun redouble alors et de force et d'adresse,
Chacun lutte avec art, résiste avec souplesse,
Leurs dents grincent; leurs cous de rage sont gonflés;
Tous deux d'un même choc à la fois ébranlés,

ombent comme un rocher qu'a frappé le tonnerre;
ais Khaled plus heureux touche à peine la terre;
us lui de ses genoux il presse le Romain;
uatre fois du poignard il lui perce le sein,
: des mains d'un Arabe arrachant une lance,
a par d'autres forfaits illustrer sa vaillance.

Chant Cinquième.

***

Quel spectacle d'horreur, quel tableau déchirant,
Offre aux yeux d'un guerrier son pays expirant,
Quand ses bras enchaînés ne peuvent plus défendre
Ni le toit paternel qu'il voit réduire en cendre,
Ni ses amis mourans, ni l'autel de ses dieux,
Ni la tombe sacrée où dorment ses aïeux !
Il retentit long-temps dans son âme attendrie,
Le cri, le dernier cri de sa triste patrie.
O des cœurs généreux fantôme révéré !
Culte de la patrie, amour pur et sacré !
Fanatisme sublime et seul digne de l'homme,
Tu fis seul la splendeur de la Grèce et de Rome ;
Source des grands exploits et des grandes vertus,
Tes feux ne brûlent point dans les cœurs corrompus.
Mais au nom de patrie un cœur noble palpite,
Un juste orgueil l'anime, un saint transport l'agite;
L'esprit, le sentiment, tout s'agrandit en lui.
Heureux de l'honorer, fier d'en être l'appui,

Il ne vit que pour elle ; et s'oubliant lui-même,
Mourir pour elle enfin est sa gloire suprême.
Mais la voir succomber sous le fer étranger,
Contempler ses revers sans pouvoir la venger,
Sans confondre son sang dans le sang de ses frères.
C'est là pour un héros le comble des misères.

Tel était de Jornand le supplice abhorré.
Captif, chargé de fers, de gardes entouré,
Il contemplait au loin sa ville désolée,
Par le fer musulman flétrie et dépeuplée.
Au faîte des palais, au sommet des remparts,
De l'Arabe à ses yeux flottaient les étendards ;
Les fleuves, teints de sang, attestaient ce ravage ;
Ils roulaient à ses pieds les débris du carnage ;
Et les airs, lui portant les cris de ses vainqueurs,
De leur farouche ivresse aigrissaient ses douleurs.
Il pleurait ses revers et sa fuite imprudente ;
L'image de Verdan et sa tête sanglante,
Comme un spectre hideux qu'a produit le remord,
Venait à chaque instant lui reprocher sa mort ;
Et pour comble de maux, son âme déchirée,
Ignorait le destin d'une épouse adorée.
Mille pensers affreux, qu'enfantait sa terreur,
La lui montraient partout, dans ces scènes d'horreur,

Éprouvant de Rhamnès les fureurs vengeresses ;
D'un Arabe effréné subissant les caresses ;
Ou, sous le fer sanglant d'un vainqueur assassin,
Mourant loin d'un époux qu'elle appelait en vain.

Les filles d'Ismaël, à sa garde commises,
Lui montraient, en hurlant, ses murailles conquises ;
Et l'altière Kaula, riant de ses douleurs,
Par des transports joyeux insultait à ses pleurs.
Jornand tombe à ses pieds ; il gémit, il supplie.
« Romps mes fers, lui dit-il, ou termine ma vie :
» D'un malheureux amant daigne exaucer les vœux ;
» Prends pitié de mes maux ; mon supplice est affreux.
» Si jamais de l'amour tu connus la souffrance... »
« — L'amour ! répond Kaula, je brave sa puissance :
» Des horribles tourmens qu'il te fait éprouver,
» Que le grand Mahomet daigne me préserver. »
« — Plains du moins ces tourmens puisque tu les redoutes ;
» Laisse-moi, poursuit-il, m'affranchir de mes doutes.
» Ce n'est point pour venger les malheureux Chrétiens
» Que j'ose te prier de briser mes liens.
» Damas a succombé : sa perte est consommée ;
» Je n'irai pas moi seul affronter une armée ;
» Mon bras ne peut changer le sort de mes amis,
» Et pour un seul objet je souffre, je frémis.

» Tu vois combien je l'aime, et quel est mon martyre;
» Une même douleur peut-être la déchire.
» Pour te peindre ces maux que tu ne connais pas,
» Songe que mille fois j'ai subi le trépas;
» Que d'avides vautours, me tenant dans leurs serres,
» De mon sang goutte à goutte épuisent mes artères;
» Que des serpens hideux, sur mon sein acharnés,
» Y plongent à loisir leurs dards empoisonnés;
» Ou que ton bras, armé d'une flèche brûlante,
» Promène sur mon corps sa pointe dévorante.
» Oui, voilà mes tourmens; voilà de quel bienfait,
» Barbares, vous payez le sauveur de Khaled.
» A son salut pourtant vous devez votre gloire:
» Le soleil n'eût jamais éclairé sa victoire;
» Le fer, qui l'attendait, ne l'eût point épargné;
» De vos pleurs, maintenant, son corps serait baigné;
» Et Damas, sous vos coups, n'eût point péri peut-être.
» Mon service est trop grand pour l'oser méconnaître:
» Le prix que j'en reçois me force d'en rougir,
» Et ce n'est point à vous, ingrats, de m'en punir. »

Jornand voit à ces mots ses chaînes détachées;
Les filles d'Yémen de ses pleurs sont touchées.
Kaula même soupire, et lui tient ce discours:
« Va, Chrétien, puisses-tu retrouver tes amours!

» Si jamais de ces feux mon âme est enflammée,
» D'un cœur comme le tien je voudrais être aimée.
» Que dis-je ! ma pitié s'intéresse à ton sort ;
» Tes vêtemens romains t'exposent à la mort.
» Cache-toi sous l'habit d'un guerrier d'Arabie ;
» Et trompe des vainqueurs les yeux et la furie. »

Le héros étonné se soumet à ses vœux ;
Sous les plis d'un turban rassemblant ses cheveux,
D'une tunique arabe il couvre sa poitrine ;
Et, prompt à disparaître aux yeux de l'héroïne,
De Damas en tremblant regagne les remparts.
De quel spectacle alors sont troublés ses regards !
Au désordre, à la mort, au pillage livrée,
De Chrétiens égorgés la ville est encombrée ;
De flots de Sarrasins ses murs sont inondés ;
Comme on voit dans les champs des torrens débordés,
Rouler au gré des vents leurs vagues courroucées.
L'air retentit du bruit des portes fracassées ;
Partout le fer en main, les vainqueurs répandus,
Sous leurs toits dévastés poursuivent les vaincus ;
Le tumulte, l'horreur, la flamme et le carnage,
Signalent leur approche et marquent leur passage.

A travers ce désordre et les pleurs et les cris,

Jornand d'un seul objet occupe ses esprits.
Au palais de Rhamnès, dont l'Arabe est le maître,
Son amour le ramène; il y monte; il pénètre
Dans cette même chambre où ces tendres amans
Avaient cette nuit même échangé leurs sermens.
L'Arabe a tout brisé dans sa fureur impie;
Mais au cœur de Jornand tout rappelle Eudoxie.
Il se jette éperdu sur ces objets chéris;
De pleurs et de baisers il couvre ces débris,
Il nomme son épouse, il l'implore, il l'appelle.
Rien ne répond, hélas! à sa douleur mortelle;
Et ces murs, ces débris, qu'il interroge en vain,
Lui laissent d'Eudoxie ignorer le destin.

Mais hélas! dans son cloître Eudoxie enfermée,
N'entendait que les cris de l'une et l'autre armée.
Rhamnès et ses guerriers, long-temps victorieux,
Bravaient d'Obeïdah les assauts furieux,
Près du temple, où cachée aux regards de son frère,
Eudoxie attendait la fin de sa misère.
Trois fois les Sarrasins, par leur chef entraînés,
Ont chassé des parvis les Chrétiens consternés;
Et trois fois de Rhamnès les efforts héroïques
De cette foule impie ont purgé les portiques.
Mais bientôt, de Khaled apprenant les succès,

Obeïdah s'avance et s'adresse à Rhamnès :
« Dieu, dit-il, dans nos mains a livré tes murailles,
» Sauve les malheureux échappés aux batailles.
» De Khaled triomphant craignez les attentats ;
» Des fureurs de Khaled sauvez-vous dans mes bras. »

« Oui, lui répond Rhamnès, je cède à ta clémence,
» Elle est de nos malheurs la dernière espérance.
» Protége les foyers, les biens et les autels
» Des Chrétiens, qui voudront sous leurs toits paternels
» Asservir au tribut leurs familles captives.
» Mais s'il est des guerriers, qui, nés sur d'autres rives
» Veuillent quitter les murs où vous allez régner,
» Qu'il leur soit, comme à moi, permis de s'éloigner.
» Antioche est le port que choisit mon naufrage :
» Daigne servir ma fuite et m'ouvrir un passage. »

Obeïdah le jure ; il atteste la loi
Du Dieu qui des traités leur impose la foi.
Rhamnès baisse son glaive, et ses guerriers l'imitent.
Bientôt de tous côtés vers eux se précipitent
Des femmes, des vieillards, des prêtres, des enfans,
Que pressent de Khaled les soldats triomphans.
Heureux de protéger cette foule éperdue,
Obeïdah les calme et leur ouvre une issue ;

De ses propres soldats il leur promet l'appui.
Ce peuple fugitif s'incline devant lui;
L'entoure de respects; le bénit; et s'étonne
De voir dans un Arabe un vainqueur qui pardonne.

Par ce vainqueur humain le cloître protégé,
A reçu dans ses murs tout ce peuple affligé.
Rhamnès le suit; Rhamnès, déplorant sa défaite,
Aux vierges du Seigneur annonce sa retraite;
Toutes veulent le suivre et quitter leurs remparts.
Une seule à l'autel évite ses regards,
Mais ses habits, ses pleurs, ses sanglots l'ont trahie;
Rhamnès a reconnu la tremblante Eudoxie.
Il l'aborde; et, laissant éclater sa fureur,
De reproches sanglans il accable sa sœur;
La foule en vain s'oppose à sa rage cruelle.
« Non, dit-il, la pitié n'est pas faite pour elle;
» Sur les pas d'un perfide elle a fui mon palais.
» Ce traître aux Musulmans a vendu mes projets;
» Dévoilé de Verdan le pieux artifice,
» Et de ma perte ainsi s'est rendu le complice.
» Aux Chrétiens accablés dérobant son secours,
» Du farouche Khaled il a sauvé les jours;
» Et comme à son pays, à son culte infidèle,
» De Mahomet peut-être il défend la querelle. »

Ce discours de sa bouche est à peine sorti,
Que du nom de Jornand le temple a retenti.
Le hasard dans ce lieu venait de le conduire ;
Du sort de son amante on venait de l'instruire ;
Et le peuple, trompé par son déguisement,
Plein d'une sainte horreur, fuyait en le nommant.
« Le voilà, dit Rhamnès, ce traître, ce perfide,
» Cet indigne apostat, ce lâche parricide ! »
Et sur lui tout-à-coup il fond comme l'éclair.
Jornand s'arme à son tour; mais pressé par le fer,
Résolu d'épargner le frère d'Eudoxie,
Il ne songe en cédant qu'à défendre sa vie.
« Laisse-moi, disait-il, ne me provoque pas;
» Je ne veux point, cruel, te donner le trépas,
» Et venger dans ton sang l'épouse qui m'est chère. »
De Rhamnès à ces mots redouble la colère;
L'injure est sa réponse; et ses coups plus nombreux
Fatiguent de Jornand les efforts généreux,
Du héros par degrés s'accroît l'impatience,
Déja même en ses yeux éclate la vengeance;
Le glaive dans ses mains a trois fois hésité.
Tel un taureau fougueux, par un dogue insulté,
Retient en murmurant sa corne menaçante.
Mais il cède à la fin à sa rage croissante;
Et lassé d'épargner l'ennemi qui le hait,

« Tu veux mourir, dit-il, eh bien, sois satisfait »
D'un bras terrible alors il pousse son épée;
Et du sang de Rhamnès la retire trempée.
Rhamnès chancelle, tombe et meurt en l'insultant.
Le peuple épouvanté fuit ce temple sanglant;
Et dans ce grand désordre Eudoxie entraînée,
S'est des murs de Damas en pleurant éloignée.

Vingt fois dans ce combat, qui la faisait mourir,
Entre les deux rivaux elle a pensé courir;
Mais le nom d'apostat l'a vingt fois retenue.
Entre un amant et Dieu, tremblante, irrésolue,
La pieuse Eudoxie a craint de partager
La honte d'un parjure à son âme étranger.
Son honneur maintenant, plus triste et plus sévère,
L'éloigne d'un amant teint du sang de son frère.
Jornand, à ses désirs la voyant échapper,
Brûle de la rejoindre et de la détromper,
D'obtenir le pardon de sa triste victoire;
S'indigne des erreurs dont on souille sa gloire;
Et suit, le fer en main, tout ce peuple alarmé;
Quand de vingt Musulmans les bras l'ont désarmé.
Son turban, son combat cause une erreur nouvelle.
A la foi des traités on le croit infidèle:
Et les vainqueurs, trompés ainsi que les Chrétiens,

Comme un vil criminel le chargeant de liens,
Aux pieds d'Obeïdah le forcent à paraître.

Mais Khaled l'y devance; et sans le reconnaître,
Apprenant de quel crime on punit ce guerrier,
Le superbe s'empresse à le justifier.
« Il a fait son devoir, dit-il, et ma vengeance
» Ne veut point du traité qu'a souscrit ta clémence,
» Qui l'a juré sans moi, l'a juré vainement.
» —Je l'ai juré par Dieu, je tiendrai mon serment, »
Répond Obeïdah qu'indigne ce langage;
« C'est assez de fureurs, c'est assez de carnage,
» Ce peuple à mes bontés a remis son destin;
» Et qui le frappe encor n'est qu'un lâche assassin.
» Dieu pardonne au vaincu qui se rend tributaire;
» Mahomet nous l'ordonne, et ta main sanguinaire
» Trahit de l'Alcoran les préceptes sacrés. »

« Le fer seul m'a soumis ces Chrétiens abhorrés,
Interrompt de Khaled l'implacable furie.
« Ainsi que leurs trésors, Dieu m'a livré leur vie.
» Moi seul, dans leur cité j'ai droit de commander;
» Et de leur sang impur je la veux inonder.
» Suivez-moi, Musulmans, égorgeons ces esclaves. »
De Jornand à ces mots il brise les entraves;

Et sur lui de plus près attachant ses regards,
» Je t'avais dit, Chrétien, d'éviter ces remparts? »

A ce nom de Chrétien les Arabes s'étonnent;
Et le fougueux Khaled, dont les membres frissonnent,
Dont le glaive terrible est prêt à s'élancer,
« Est-ce le sang des miens que tu viens de verser? »
Dit-il..... Mais le héros, reprenant son audace,
Regarde sans pâlir le fer qui le menace:
Et bravant de Khaled l'injuste emportement,
Expliquant son retour et son déguisement,
Le trépas de Rhamnès, la fuite d'Eudoxie,
Rappelant à l'ingrat le bienfait qu'il oublie,
Il ose à l'ennemi dont il sauva les jours,
Redemander encor l'objet de ses amours.

Khaled en rougissant baisse le cimeterre,
Et d'une voix, pareille aux éclats du tonnerre,
« Quoi! toujours cette femme! elle a donc des appas,
» Que cent autres beautés ne remplaceraient pas.
» Eh bien! sois Musulman; et je vais te la rendre;
» Fût-elle dans Byzance; oui, j'irais la reprendre;
» Suis-nous, si tu le veux; mais songe, si tu viens,
» Que mon culte et mon Dieu sont devenus les tiens. »
Il dit; et son exemple, entraînant ses cohortes,

Sur les pas des Chrétiens ils repassent les portes.

Jornand demeure, hésite ; et ses esprits glacés
Pèsent les derniers mots par Khaled prononcés ;
Mais l'espoir de s'unir à celle qu'il adore,
D'effacer dans son cœur une erreur qu'il déplore,
Et de fuir avec elle en trompant ses vainqueurs,
L'espoir plus glorieux de venger ses malheurs,
Ont fixé les pensers de son âme incertaine.
Sur les pas de Khaled, s'élançant dans la plaine,
Il arrive au moment, où l'Arabe orgueilleux
Atteignait des Chrétiens les rangs tumultueux.
Herbis, qui dirigeait leur paisible retraite,
Aux cris du Sarrasin se détourne et s'arrête.
« Sur nos pas, lui dit-il, quel dessein t'a conduit ?
» Du traité de Rhamnès n'es-tu donc pas instruit ?
» La foi d'Obeïdad protége notre fuite. »

Des reproches d'Herbis le superbe s'irrite.
« Obeïdah ! dit-il, n'a rien à commander ;
» Je suis chef de l'armée, et tout doit me céder.
» Une sœur de Rhamnès est par vous retenue ;
» Il faut qu'à l'instant même elle nous soit rendue ;
» Jornand est mon ami, Jornand est son époux.
» Satisfais à ses vœux, ou vous périssez tous. »

6...

« —Jornand! répond Herbis; elle n'est point sa femme.
» Elle est libre, chrétienne; et ce parjure infâme... »
Ce mot est le dernier qu'Herbis a proféré :
Sous le fer de Khaled il tombe massacré;
Et dans les rangs chrétiens, que moissonne leur rage,
Khaled et ses brigands reportent le carnage.

Femmes, enfans, vieillards, tout périt sous leurs coups;
Jornand s'efforce en vain d'arrêter leur courroux;
Il vole après Khaled, il l'appelle, il supplie,
Quand soudain à ses yeux se présente Eudoxie.
« La voilà! criait-il, daignez la protéger :
» C'est elle; la voilà! craignez de l'égorger. »
Et vers elle en criant l'infortuné s'élance.
Vœux tardifs! vains efforts! inutile espérance!
Pareil au malheureux, qui du haut d'une tour,
De son dernier vaisseau contemplant le retour,
Voit tout à coup l'orage, et la foudre, et Neptune,
Dans les gouffres de l'onde engloutir sa fortune,
Par un coup trop fatal qu'il ne pouvait prévoir,
Jornand a, dans le port, vu périr son espoir.
De sa funeste erreur Eudoxie est victime;
Honteuse d'un amour dont on lui fait un crime,
Craignant d'un apostat l'approche et les secours,
Pour mieux s'y dérober, elle attente à ses jours;

Lève un poignard, se frappe ; et de son sang baignée,
Dans les bras de Jornand elle tombe indignée.

« Qu'as-tu fait ? lui dit-il, pourquoi douter de moi ?
» Mon cœur n'avait trahi ni mon Dieu, ni ma foi. »
Et sa langue, à ces mots, par l'horreur est glacée ;
Ses sens sont égarés, sa poitrine oppressée ;
En sanglots déchirans s'exhalent ses douleurs ;
Et son visage pâle est inondé de pleurs.
Eudoxie a rouvert sa paupière affaiblie ;
Elle pleure, elle cherche à retenir la vie ;
Étend vers son époux sa défaillante main ;
Et le nom de Jornand s'échappe de son sein.
Jornand, qu'a ranimé cette voix gémissante,
Saisit avec transport la main de son amante ;
La couvre de baisers, la porte sur son cœur,
Qu'agite un doux penser d'espoir et de bonheur :
Le malheureux Jornand, dans son nouveau délire,
Sur la bouche qu'il aime a cru voir un sourire.
Sur les yeux d'Eudoxie il attache ses yeux ;
Mais Eudoxie, hélas ! les tourne vers les cieux ;
Et d'une faible voix par la douleur troublée,
« Sois Chrétien, lui dit-elle ; et je meurs consolée. »
« — Oui, je le fus toujours, s'écriait son amant :
» Pour tromper de Khaled l'affreux ressentiment,

» J'avais pris dans son camp ce vêtement funeste.
» Il causa ton erreur ; mais mon Dieu que j'atteste,
» Ce Dieu qui voit mon âme, et qui doit la juger,
» Sait l'horreur que je porte au dieu de l'étranger. »

A cet aveu fatal, qui rassure Eudoxie,
Une voix lui répond : « Tu blasphèmes, impie ! »
Et par un bras terrible, au même instant poussé,
Dans le cœur de Jornand un glaive est enfoncé.
Du barbare Khaled ce crime était l'ouvrage.
Cet altier Musulman, fatigué de carnage,
Revenait sur ses pas ; et, pour les secourir,
Cherchait les deux époux qu'il voulait réunir.
Mais l'aveu de Jornand lui semblait un parjure :
De son dieu sanguinaire il a vengé l'injure ;
Et maintenant tranquille, en sa férocité,
Retirant froidement son glaive ensanglanté,
Il contemple Eudoxie ; et l'œil fixé sur elle,
Laisse échapper ces mots : « Elle était vraiment belle ! »

Jornand, qui dans son cœur sent pénétrer la mort,
D'Eudoxie avec joie a partagé le sort ;
De ses bras affaiblis il l'entoure, il la presse.
Mais ces cœurs, où vivait une même tendresse,
Qu'un regard autrefois agitait de plaisir,

Ont, en se rapprochant, eu peine à tressaillir.
Un prêtre, qu'un Arabe, en sa course inhumaine,
Avait d'un coup terrible étendu sur l'arène,
Écoute et reconnaît ces époux malheureux.
Sur la terre, avec peine, il se traîne vers eux :
C'était le vieux prélat, dont la Syrie entière,
Honorait les vertus et le saint ministère.
De ses cheveux blanchis, par les ans dépouillé,
De poussière et de sang son front était souillé;
Et les flocons neigeux de sa barbe imposante,
Recouvraient de son sein la blessure saignante.

Sa défaillante voix, qu'interrompt la douleur,
Semble de ces amans ranimer la chaleur.
« Priez, dit le vieillard; et que devant son maître,
» Votre âme, chers enfans, se dispose à paraître...
» Il est l'unique espoir de votre affliction....
» Priez....; et recevez ma bénédiction. »
Jornand et son épouse, appuyés l'un par l'autre,
Penchent leurs fronts tremblans sous la main de l'apôtre;
Leur voix en sons plaintifs s'efforce de prier;
Mais cet effort pénible est, hélas ! le dernier.
Tous trois ont épuisé le reste de leur vie :
De leur sang confondu la source s'est tarie;
Sur la terre sanglante ils retombent tous trois;

Et leurs derniers soupirs s'exhalent à la fois;
Et dans l'éternité, leurs âmes rassemblées,
Vers le trône de Dieu s'élèvent consolées.

FIN DU SIÉGE DE DAMAS.

Sédiuv,

OU

LES NÈGRES.

POÈME.

1826.

PRÉFACE.

Dans ce mélange de vexations et de flétrissures, de turpitudes et de cruautés, de préjugés et de catégories, qu'avait imposés à la société humaine l'empire de la force et de la sottise, la traite des Nègres est sans contredit l'héritage le plus avilissant que cet empire ait légué à notre siècle. Son origine présente cette double bizarrerie qu'elle date précisément de l'époque où la civilisation renaissante luttait contre la barbarie du moyen âge, et que la plus grande découverte du génie européen fût la cause de ce trafic homicide où furent violées toutes les lois de la nature, de la morale et de la religion. Quand les avares déprédateurs de l'Amérique se furent partagé la terre et l'or qu'ils venaient d'acquérir par le glaive et la donation de l'impur Borgia, trop fiers ou trop

lâches pour cultiver les plaines brûlantes qu'ils avaient dépeuplées, ils demeurèrent stupidement affligés de l'inutilité de leur conquête, et cette affliction, où le remords n'entrait pour rien, fut la première peine de leurs crimes.

Impatiens toutefois d'exploiter leur sanglant héritage, ils tournèrent les yeux vers un peuple innocent et pacifique, qui, placé par la nature sous les feux de l'équateur, leur parut plus propre que les serfs d'Europe à supporter les fatigues de cette exploitation et les rayons ardens du soleil américain. Il m'est pénible de placer à la tête des promoteurs de cet infâme système un nom que les hommes sont accoutumés à prononcer avec une sorte de vénération. Le vertueux Las-Casas, l'apôtre de la tolérance, celui qui, six ans plus tard, devait être le défenseur des Mexicains, et l'accusateur de leurs bourreaux, désigna les côtes d'Angole et de Guinée comme la pépinière des cultivateurs de l'Amérique dont la conquête lui semblait une atroce injustice.

Remarquons cependant que s'il eut l'idée

d'appliquer ce système aux nouvelles colonies, l'esclavage des Nègres avait précédé de trente-deux ans la découverte de Christophe Colomb. C'est au prince Henri de Portugal qu'appartient l'idée première de cette importation de chair humaine. C'est pendant la minorité d'Alphonse V que Lopez d'Azévédo vint sérieusement exposer au sacré collége que les peuples infidèles, établis sur les côtes d'Afrique, en étaient les possesseurs injustes; et pas un cardinal n'eut assez d'esprit pour rire au nez de cet ambassadeur, quoiqu'ils eussent dans leurs rangs le fameux Æneas Sylvius Piccolimini. Le principe ne fut pas même contesté; et Félix V, qui, après avoir quitté la pourpre ducale pour la bure de l'ermite, avait abandonné la besace pour la tiare, donna au petit souverain d'une province d'Ibérie tous les peuples, rois et empires qu'il pourrait découvrir depuis Ceuta jusqu'aux extrémités de l'Indostan. Il autorisa par sa même bulle de 1440, les princes portugais à traiter les Nègres en esclaves, et Lisbonne devint le premier marché public de ces Africains

expatriés. Ferdinand-le-Catholique en fit passer, dès l'an 1510, dans les Antilles ; et cet essai, que Las-Casas ne pouvait ignorer, lui inspira sans doute la pensée d'étendre et multiplier l'emploi de ces victimes de l'avarice.

Le plan de cet odieux commerce fut pourtant rejeté par le cardinal Ximenès, qui se montrait ainsi, peut-être sans le savoir, plus chrétien que le chef de l'Église. Mais le cardinal Adrien, que le crédit et les intrigues de Charles-Quint, son élève, devaient plus tard faire asseoir sur le saint-siége, revêtit de son approbation un plan que condamnaient toutes les lois divines et humaines ; et un seigneur de Chiévres obtint en 1516 du ministère espagnol le privilége exclusif de la traite, qu'il revendit pour 23,000 ducats à des marchands génois.

La nature de l'homme noir devint alors le sujet d'une longue et ridicule controverse. Les théologiens furent fort embarrassés de concilier les principes du christianisme qui proscrivait l'esclavage, avec la bulle du pape qui l'autorisait. Ils avaient cru devoir justifier le massacre

des premiers possesseurs de l'Amérique en décidant que ces malheureux n'étaient que des orang-outangs, et le féroce Sépulvéda n'avait pas même vu un péché véniel dans la destruction de quelques millions d'hommes. Ils se hâtèrent également de calmer les scrupules des partisans de la traite, en rejetant dans une autre espèce de singes les Africains qui devaient en être les victimes. Paul Jove, qu'il faut distinguer des misérables ergoteurs qui remplissaient les universités d'alors, prit la peine de réfuter ces décisions théologiques, et parmi les sottises qu'on lui opposa de toutes parts on remarque une lettre d'un certain chevalier Goës, qui déclara que les Africains méritaient d'être traités en bêtes, parce qu'ils parlaient arabe et qu'ils étaient circoncis. Ce raisonnement était de la même force que celui de saint Dominique, qui pensait justifier le massacre des Albigeois par le refus qu'ils faisaient de manger des œufs et du fromage. Les imbéciles qui provoquent la résurrection de ces terribles casuistes n'en rediront pas moins, pour la centième fois, que les moines nous ont conser-

vé les lumières de la vieille civilisation. Il y a je ne sais combien de sottises pareilles qui se propagent de siècle en siècle, et qui trouvent toujours des bouches pour les redire et des oreilles pour les recueillir.

Arbitre souverain de ces disputes, le pape vengea les Américains et les Nègres de l'opinion absurde qui les retranchait de notre espèce. Mais Sa Sainteté n'avait malheureusement ni assez de pouvoir pour rendre la vie aux victimes de la férocité castillane, ni assez de bon sens pour reconnaître qu'en laissant aux Nègres le titre d'hommes qu'ils avaient reçu de la nature, le vicaire de Jésus-Christ ne devait point les condamner à une servitude perpétuelle. Son zèle pour ces malheureux se borna à prendre soin de leur âme, et il recommanda à ses missionnaires de leur offrir le baptême en échange de leur liberté, sans s'apercevoir davantage qu'en les faisant chrétiens il ajoutait au crime de leur asservissement.

L'Amérique fut donc repeuplée aux dépens des nations africaines. Des milliers de noirs

vendus par leurs frères, allèrent périr de misère et de fatigue sur la glèbe de nos colonies, pour assouvir la cupidité des héritiers de Cortez et de Pizarre, et pour fournir aux nouvelles jouissances des sybarites de l'Europe. La consommation de ces malheureux est épouvantable à calculer. Le travail et le climat en dévoraient le quart tous les ans. La Jamaïque allait même jusqu'au tiers; mais nous avions de la cochenille pour nos fabriques, du café pour nos desserts, du sucre pour nos compotes; et nous ne songions point à cette incohérence dégoûtante que présentait au milieu de la civilisation moderne la dégradation systématique d'une portion de notre espèce.

Cette indifférence ne fut point entièrement partagée par l'Angleterre. Quelques années avant la révolution qui, en donnant la couronne à la maison d'Orange, affermit la paix et la liberté dans cette île, une nouvelle de mistriss Behn, intitulée *Oronoko, ou l'Esclave royal*, avait fait verser des larmes sur la destinée de ces bannis; et en 1699, le poète Southern, trans-

portant sur la scène cet épisode romanesque, avait pour ainsi dire popularisé l'intérêt qu'il avait inspiré à ses lecteurs. Mais les Anglais s'essuyaient les yeux, et cinglaient vers les côtes de Guinée. L'Afrique n'en payait pas moins un tribut annuel de cent mille Nègres à l'Amérique; et ce monument de la vieille barbarie est resté debout sur les ruines de tant d'autres, qu'a renversés la philosophie du dix-huitième siècle, et que la stupidité de ses nouveaux adversaires croit pouvoir relever comme une borne ou une enseigne abattue. Il est même remarquable que les chefs de cette philosophie, si active dans ses investigations, se soient à peine occupés des malheurs et des crimes dont ce commerce homicide affligeait une moitié de notre globe. On ne trouve point dans Voltaire deux pages entières sur un pareil sujet. Quelques lignes de physiologie sur les Africains, quelques mots de philantropie sur leur avilissement, ont épuisé tout ce qu'il avait dans l'esprit et dans le cœur pour cette race infortunée. Cette insouciance est facile à concevoir. La traite et le sort des Nègres

étaient pour nous un malheur étranger dont l'éloignement nous dérobait le hideux spectacle ; et les blancs avaient à secouer tant de chaînes qu'il leur était difficile de songer à l'esclavage des noirs.

Quelques soldats du bataillon philosophique nous firent seuls observer qu'à vingt journées de nos plages il existait des marchés d'esclaves dont la honte rejaillissait sur l'humanité tout entière. Mais ce n'est point de l'université de Cambridge que partit le signal de l'attaque, comme l'a dit M. le duc de Broglie dans l'éloquent discours qu'il a prononcé sur cette plaie de la société humaine ; c'est d'une petite ville du duché de Clèves, c'est de Xanten que M. de Paw, auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, les Égyptiens et les Chinois, publia, vers le milieu du dernier siècle, une dissertation sur la traite des Nègres ; et l'érudition originale de ce chanoine philosophe flétrit l'impudente barbarie de nos marchands de chair humaine. L'abbé Raynal, dans son Histoire des deux Indes, n'oublia point d'étaler toutes les horreurs de ce trafic, et de vouer les oppres-

seurs des nègres à l'exécration des siècles et aux vengeances de l'avenir.

C'est après lui qu'arriva la dissertation latine du jeune élève de l'université de Cambridge ; et sept ans après, un quatrième ecclésiastique, l'abbé Grégoire, publia ses Philippiques contre l'esclavage des noirs et la tyrannie de leurs maîtres. Les malheurs de Saint-Domingue ayant suivi de près les déclamations de cet orateur, on ne manqua point de lui attribuer cette catastrophe. Les oppresseurs de l'humanité n'avoueront jamais qu'ils sont les premiers, les seuls auteurs des révoltes que provoque leur oppression. Ils s'en prendront toujours à ceux qui la signalent. Du fond de l'abîme sanglant où les précipite leur tyrannie, ils accusent les gens de bien qui leur en montraient le danger, comme les criminels qui, en écoutant leur arrêt de mort, sont toujours tentés d'en accuser les avocats généraux qui ont provoqué les vengeances de la justice.

Le plus constant, le plus heureux de ces amis de l'humanité fut le célèbre Wilberforce, qui depuis trente ans ne cesse de combattre pour

cette noble cause. Thomas Clarkson, auteur du *Cri des Africains*, une foule d'autres écrivains ou orateurs se lancèrent après lui dans l'arène; et leurs efforts leur acquirent en Angleterre une si grande popularité, que le gouvernement a été forcé de réaliser le rêve de la philosophie, en proscrivant la traite des noirs comme un commerce indigne des nations civilisées.

On a voulu voir dans cette décision du parlement britannique et dans l'acharnement des Anglais à la soutenir, un piége tendu à la bonne foi, à la générosité qui font la base de notre caractère national. On a supposé à l'Angleterre l'intention secrète d'anéantir le faible reste de nos colonies, et d'attirer ainsi dans ses ports le monopole de leurs denrées. Je ne prétends point laver la conscience des ministres anglais de ces sortes d'imputations. Je sais trop que leur philantropie n'est jamais exempte d'égoïsme; que leur politique a deux poids et deux mesures; que les paroles qu'ils font porter à Pétersbourg ou à Vienne ne ressemblent pas toujours à celles qui retentissent dans le divan de Constantinople ou

dans les congrès de Washington; qu'ils ont mystifié l'Europe de cent manières, et qu'ils la tromperont encore si leur intérêt l'exige. Il y a si peu d'analogie entre leurs discours et les pratiques de leurs agens, entre leurs principes sur la légitimité et l'usurpation de tant de colonies qu'ils auraient dû restituer à leurs maîtres; ils ont changé tant de fois à notre égard, comme à l'égard des héros de la Grèce; ils ont trahi tant de fois les espérances qu'ils avaient données aux partisans des Hellènes, que je suis prêt à croire tout le mal qu'on voudra dire et penser de leur politique. Quoique enveloppée de certaines paroles mystérieuses qui pourraient servir, au besoin, à justifier un changement de système, la dernière déclaration de lord Liverpool, sur les Grecs, est d'une cruauté si révoltante, qu'il est difficile de prêtér le moindre sentiment d'humanité au cabinet dont il a été l'organe. Le plus libéral de leurs ministres ne m'a jamais paru qu'un Castlereagh masqué; et je ne crois pas plus à la tendresse de ces messieurs pour les nègres, qu'à leur amour pour la liberté.

Mais Wilberforce et le peuple anglais sont purs des restrictions mentales de ces jésuites politiques. Il ne s'agit point d'ailleurs de ce que veut et pense leur ministère ; il s'agit seulement de ce que l'humanité réclame ; et ses paroles ont été si hautes et si puissantes, qu'elles ont soumis à leur ascendant cette réunion de rois et d'hommes d'État qui s'étaient rassemblés à Vienne pour partager les dépouilles d'un grand homme, et qui suffisaient à peine pour combler le vide qu'il laissait en Europe. Qu'a produit cependant la déclaration de ce congrès? Les plages de l'Afrique en sont-elles moins dépeuplées? Les bazars des Antilles sont-ils moins remplis d'esclaves? Non sans doute; la traite subsiste, les négriers se jouent de la rigueur des lois, de l'indignation de nos philantropes et des châtimens du ciel. C'est en vain que les plus éloquens de nos orateurs font retentir nos deux tribunes des expressions de leur juste colère, que les nobles dénonciations de M. de Staël ont signalé la source du mal, que l'Académie a invité les muses françaises à flétrir ce commerce homicide, que

la société de la morale chrétienne s'efforce tous les jours d'en poursuivre l'abolition. Cette ligue de gens de bien n'a produit jusqu'ici que de beaux vers et de belles périodes. Des hommes n'en sont pas moins achetés à quelques pas de nos comptoirs d'Afrique, et revendus sous les yeux des administrateurs coloniaux.

Je viens mêler ma voix aux cris impuissans de ces défenseurs de l'humanité; et je ne me flatte point d'une victoire plus efficace. Mais j'aurai rempli un devoir, et le temps fera le reste. Le temps est le grand justicier de ce monde; il le délivrera des négriers, des congrégations et des jésuites. Le poème que j'offre au public n'est point une simple déclamation philosophique. Ce sont des faits recueillis par l'histoire et mis en ordre dans une action dramatique. La tragédie d'Oronoko dont j'ai parlé plus haut, et dont j'ai lu seulement l'analyse dans les lettres de l'abbé Leblanc sur l'Angleterre, m'a fourni les deux premiers caractères de ce poème; et c'est dans l'histoire de la Jamaïque que j'en ai puisé les détails.

Une partie des horreurs que je retrace, n'appartient point à notre époque. Les mœurs des colons se sont adoucies; leur conduite envers les nègres est moins sanguinaire et moins oppressive. Mais elle n'est pas moins flétrissante; l'esclavage subsiste; et ce qui fut pendant trois cents ans, peut encore se reproduire. J'ai donc voulu peindre le sort des nègres depuis leur départ des côtes d'Afrique, jusqu'à leur mort dans les Antilles; et pour frapper plus fort, pour retracer tout ce que leur situation a de pénible et d'odieux, je me suis reporté à un siècle de notre temps. C'est en 1692, et à la Jamaïque, sous le gouvernement du comte d'Inchiquin, que je place l'action de ce poème. L'ouragan terrible dont j'ai décrit les ravages, la révolte des noirs, l'irruption des nègres-marrons, le massacre d'un grand nombre de blancs, tout est rigoureusement historique. Ayant besoin de raconter de grands malheurs et de grands crimes pour intéresser le législateur à en détruire la cause, je me serais fait un scrupule d'en inventer. La mort même de mon héroïne, si contraire

à nos idées sur la vertu des négresses, a pour elle l'autorité de l'histoire. Ce fait s'est passé sous le gouvernement du colonel Doyley; et je l'ai rattaché à mon sujet. Puissé-je arracher quelques larmes à mes lecteurs, et contribuer enfin à l'anéantissement d'un commerce et d'un esclavage qui nous déshonorent!

SÉDIM,

OU

LES NÈGRES.

Chant Premier.

Sur un rocher, battu des flots amers,
Cap orageux, qui de la Jamaïque
Ferme le golfe et domine les mers,
Était assis un banni de l'Afrique.
Tel qu'un démon échappé des enfers,
L'œil éclatant de plaisir et de rage,
Le noir Sédim contemplait le ravage
D'un ouragan qui vengeait ses revers,
Et dévastait l'exécrable rivage
Où son orgueil avait reçu des fers.
Il souriait au bruit de la tempête.
Ce ciel en feu, ces tonnerres grondans

Dont les éclats se croisaient sur sa tête,
Ces airs chargés de nuages ardens,
Ce jour de mort lui semblait une fête.
Il se plaisait aux longs mugissemens
Des vastes flots de la mer mutinée,
Que soulevait jusqu'en ses fondemens
Des aquilons la fureur déchaînée.

Un sourd volcan, sous les ondes caché,
Bouleversait leurs abîmes liquides;
L'eau bondissait en montagnes humides;
Et l'Océan, de son lit arraché,
Dans les cités, les savanes tremblantes,
Précipitait ses vagues écumantes.
Par les autans les vaisseaux ballotés,
Au gré des flots, l'un par l'autre heurtés,
Brisaient leurs mâts, dispersaient leurs cordages,
Et sur les rocs, sur les sables jetés,
De leurs débris couvraient l'onde et les plages.
Des vents fougueux les épais tourbillons
Roulaient au loin les forêts abattues.
Les noirs torrens, que vomissaient les nues,
De l'île entière inondaient les vallons.
Ses champs couverts de moissons opulentes,
Ses verts coteaux, ses bosquets parfumés,

Ses bananiers et leurs fruits embaumés,
Et ses roseaux aux tiges succulentes,
Ses cocotiers et leurs grappes pesantes,
Les arbrisseaux, dont le riche Indostan
Avait doté ce fertile rivage,
Tout périssait, et l'horrible ouragan
Confondait tout dans son aveugle rage.

L'île tremblait sous les pieds des colons.
Des flancs ouverts de la terre ébranlée
Sortait la flamme; et du sommet des monts
D'immenses rocs roulaient dans la vallée.
Là, se creusaient des abîmes fumans;
Ici, des lacs dont les bouillonnemens,
Les flots de soufre et les ondes fétides,
Portaient au loin leurs vapeurs homicides,
Et dans les champs, les cases, les cités,
Se débordaient en torrens empestés.
De ces volcans les fureurs intestines
De Port-Royal soulevaient les remparts.
Ses toits, ses murs croulaient de toutes parts;
Ses habitans, femmes, enfans, vieillards,
S'engloutissaient dans ses vastes ruines;
Ou, sur la plage, errans et dispersés,
Saisis d'horreur, la démarche tremblante,

Les bras tendus, les cheveux hérissés,
Frappaient les airs de leurs cris d'épouvante.

Dans ce désordre on ne distinguait plus
Les noirs, les blancs, les maîtres, les esclaves.
Plus de gardiens, de prisons, ni d'entraves.
Par le malheur, par l'effroi confondus,
Ils fuyaient tous, et tous à la tempête
Ne songeaient plus qu'à dérober leur tête.
A ces clameurs, à ce choc d'élémens,
Au bruit des mers, des vents et du tonnerre,
Des eaux, des feux qui déchiraient la terre,
Se confondaient les cris, les hurlemens
Des noirs requins, des immenses baleines,
Que l'Océan rejetait dans les plaines;
Et des marais chassés par la terreur,
Erraient partout d'effroyables reptiles,
De longs serpens, d'énormes crocodiles,
Qui, dépouillant leur sauvage fureur,
Contre la mort ne trouvant plus d'asiles,
Caressaient l'homme; et, rampant à ses pieds,
Le suppliaient de leurs yeux effrayés.

Le peu de jour, que sous leurs voûtes sombres
Laissaient percer ces nuages affreux,

Deux fois des nuits avait chassé les ombres ;
Et l'ouragan, dans son cours désastreux,
Tonnait encor sur ces bords malheureux.
Tout s'abîmait, et le triste insulaire
Croyait toucher à ce jour de misère,
Où, confondant les terres et les mers,
Et des soleils dispersant la poussière,
Un dieu vengeur devait, en sa colère,
Dans le chaos replonger l'univers.

Dans les horreurs de ce vaste naufrage,
Le seul Sédim conservait son courage.
Tous ces fléaux, ces bouleversemens,
Ces fugitifs et leurs gémissemens,
Ces corps épars et roulés par l'orage,
Tout ce désordre, image des tourmens,
Qu'avaient jetés dans son âme sauvage
L'exil, l'amour, le malheur, l'esclavage,
Étaient pour lui des spectacles charmans ;
Et d'un concert la douce mélodie,
D'un pré fleuri l'aspect délicieux,
Eût moins flatté cet esclave orgueilleux,
Que l'infernale et terrible harmonie
De cet orage, où s'offrait à ses yeux
Le dernier jour du monde et de sa vie.

Un seul espoir flattait son cœur altier.
De l'univers attendant la ruine,
Il n'implorait de la bonté divine
Que la faveur de mourir le dernier ;
Et quand finit ce désastre effroyable,
Quand le soleil, à travers les brouillards,
Jeta sur l'île un rayon secourable,
Avec horreur détournant ses regards,
Le fier Sédim, dans sa haine implacable,
Maudit le ciel, qui, trompant son désir,
Lui refusant le reste des victimes,
Sauvait cette île, et fermait les abîmes
Où cet esclave eût voulu s'engloutir.

« Reprends ta foudre! achève ton ouvrage,
» S'écriait-il en écumant de rage.
» De ta fureur n'arrête point les coups.
» Venge, grand Dieu, les races africaines;
» Fais sans relâche éclater ton courroux
» Sur les tyrans qui nous donnent des chaînes.
» S'il en survit, leur supplice est trop doux.
» Frappe, extermine une race cruelle.
» Que des volcans les feux soient rallumés.
» Anéantis cette île criminelle.
» Que sous les flots ses bords soient abîmés,

» Et que la mer roule et gronde sur elle. »

Un habitant de ces tristes climats,
Dont la frayeur avait tourné les pas
Vers le rocher où contre sa patrie
Du fier Sédim s'exhalait la furie,
Entend ses cris ; et tressaillant d'horreur,
Il interrompt la sombre frénésie
De cet esclave aigri par le malheur.
Il n'était pas de ces colons avares,
Que la fierté du sang européen,
La soif de l'or transformaient en barbares ;
Il était bon, doux, charitable, humain.
Il connaissait, il soulageait les peines,
Plaignait le sort de ce peuple africain,
Dont les sueurs fécondaient ses domaines ;
Et du sensible et généreux Sulton
Jamais les noirs n'avaient maudit le nom.

Mais de Sédim l'âme ardente et hautaine,
Pour tous les blancs nourrit la même haine.
Leur seul aspect irrite ses fureurs.
Sur le colon il jette un œil farouche,
Reprend sa rage, et les souhaits vengeurs
Que l'infortune arrachait à sa bouche.

Le jeune Anglais à ce fougueux transport,
D'un cœur sensible oppose la clémence,
Cherche à calmer son affreuse démence,
Flatte sa peine et déplore son sort.
« Viens, lui dit-il, je te ferai connaître
» Qu'il est des blancs dignes de ton respect.
» Souffre mes soins, supporte mon aspect :
» Dis-moi ton nom, dis-moi quel est ton maître;
» S'il est cruel, s'il a pu t'irriter,
» Mes soins touchans t'apaiseront peut-être :
» Je suis Sulton, et je veux t'acheter. »

Ce mot fatal, garant de sa misère,
De l'Africain redouble la colère.
« Nous acheter ! nous vendre ! justes dieux !
» S'écriait-il, quel trafic odieux !
» Et l'homme ainsi peut traiter ses semblables !
» Qu'êtes-vous donc, tyrans insatiables,
» Qu'ont enrichis nos infâmes travaux ?
» Que sommes-nous, bourreaux impitoyables ?
» Votre fierté, qui se rit de nos maux,
» Nous associe aux plus vils animaux
» Dont vous peuplez vos prés et vos étables.
» Mais sous ce tient noirci par l'équateur,
» Est une chair plus blanche que la tienne.

» Un sang humain coule sous cette ébène;
» Et dans mon sein je sens qu'il est un cœur. »

A ce discours ; par ses dents acérées,
De son bras noir les chairs sont déchirées ;
Et sur l'Anglais, dont le cœur s'est troublé,
Du fier Sédim le sang a ruisselé.
« Tiens, lui dit-il, sont-ce des chairs humaines?
» Est-ce un sang noir qui jaillit de mes veines ?
» Il vaut le sang dont vous êtes si fiers,
» Car il bouillonne au penser d'une injure.
» S'il est souillé, ce n'est que par vos fers ;
» Et quel que soit ton rang et ta nature,
» Il a peut-être une source plus pure.
» Ce noble sang qui coule sous tes yeux,
» Me vient des rois et ne cède qu'aux dieux.
» Ce front altier, courbé par l'esclavage,
» Du diadème attendait les honneurs.
» Ce bras, flétri par les plus vils labeurs,
» S'est signalé dans les champs du carnage;
» Et ce captif qu'insultent vos dédains,
» Que dans vos fers ont jeté vos complices,
» Dont tu prétends acheter les services,
» D'un grand royaume aurait fait les destins. »

Ces derniers mots sont un trait de lumière,
Et de Sulton réveillent la pitié.
Il plaint les maux qu'à cette âme si fière
A dû causer l'orgueil humilié.
De ses transports il ressent la justice.
Il la console ; il flatte ses douleurs ;
Et, lui tendant une main protectrice,
Veut de sa bouche apprendre ses malheurs.

Sédim se calme, et son fougueux délire
Cède aux bontés du généreux colon
Dont la pitié soulage son martyre.
Il voit des pleurs dans les yeux de Sulton,
Pleure lui-même ; et sa colère expire.
Sur le rocher ils sont assis tous deux;
Et recueillant ses souvenirs affreux,
Laissant tomber des regards moins sévères,
Sédim ainsi raconte ses misères :

« Aux champs d'Afrique, et non loin de ses mers,
Au centre heureux d'une plaine féconde,
Que la Formose enrichit de son onde,
Parmi des bois aux rameaux toujours verts,
D'un grand empire immense capitale,
Benin s'élève ; et sa splendeur royale,

Son peuple heureux, son commerce et ses arts,
De l'étranger étonnent les regards.
De mes aïeux dont la race y domine
La nuit des temps a caché l'origine.
Leur souvenir est cher à leurs États ;
Et quand aux champs l'ennemi nous appelle,
Le roi puissant de ce peuple fidèle
Peut commander à cent mille soldats.

» Depuis trente ans y gouverne Serame ;
Et de vingt fils qui lui devaient le jour
Je fus long-temps le plus cher à son âme :
Sa confiance attestait son amour.
Dans les combats je guidais son armée ;
Et mes exploits, ma haute renommée,
M'avaient rendu l'idole de sa cour.
Gloire et plaisirs entouraient ma jeunesse.
D'un chaste hymen je goûtais la douceur.
Aux champs d'Ardra, soumis par ma valeur,
J'avais conquis une jeune princesse ;
Et ses appas, sa grâce enchanteresse,
Sa modestie, avaient séduit mon cœur.
Non, les beautés que cette île recèle,
A mes regards n'offrent point ses attraits,
Et si le ciel, en la formant si belle,

D'un teint d'albâtre eût recouvert ses traits,
Votre univers n'eût point vu son égale;
Et tous les blancs, tombant à ses genoux,
Auraient pensé, comme son triste époux,
Que Zénida n'eut jamais de rivale. »

L'Anglais tressaille et rougit à ce nom;
Son embarras à peine se déguise.
Son cœur troublé, glacé par la surprise,
Craint d'éveiller un funeste soupçon.
Mais l'Africain est tout à ses alarmes;
Ses yeux baissés sont voilés par les larmes;
Il n'a point vu le trouble de Sulton.
« L'hymen, dit-il, m'entraîna dans l'abîme.
En un instant s'écroula mon bonheur;
Et, de l'amour innocente victime,
Ma Zénida partagea mon malheur.
L'affreux Bengo, premier né de mes frères,
Par ses regards embrasé comme moi,
La poursuivit de ses vœux adultères;
Et Zénida, qui me gardait sa foi,
Que de Bengo révoltait l'insolence,
Contre un amant qui la glaçait d'effroi
De son époux implora l'assistance.
Par mon aspect le traître confondu,

A mes genoux déplora son offense.
Je vis ses pleurs, et mon cœur fut ému.
De mon épouse il loua la constance,
Il me promit d'oublier ses appas.
Je lui fis grâce, et plaignis sa souffrance :
Mais le cruel ne me pardonnait pas !

» Dès ce moment sa sombre jalousie
Contre mes jours arma la calomnie.
Il m'accusa de trahir mon devoir,
De méditer la perte de mon père,
Et d'aspirer au suprême pouvoir.
Sur Zénida rejaillit sa colère;
Et ses agens répandaient en secret
Que les conseils d'une femme étrangère
Poussaient mon cœur à ce lâche forfait.
Mon père y crut : ma perte fut jurée;
Et quand j'appris ces bruits injurieux,
Ma Zénida, dans un piége attirée,
Portant les fers d'un rival odieux,
Aux blancs d'Europe allait être livrée.

» Hors de Benin poussé par ma terreur,
Jurant au Ciel de venger mes disgrâces,
Au bord des mers je volai sur ses traces ;

Je vis ces blancs, et reculai d'horreur.
Je les connus ces traitans homicides,
Ces étrangers, qui, d'esclaves avides,
Nous ont appris ces marchés criminels.
Je le connus ce commerce exécrable,
Où les humains vendus par leur semblable,
Étaient voués à des fers éternels.

» Mille captifs, étendus sur la plage,
A leurs foyers par la force arrachés,
Divers de sexe, et d'ans, et de langage,
Chargés de fers, l'un à l'autre attachés,
Poussaient des cris de douleur et de rage.
De cent pays enfans déshérités,
De leurs parens maudissant l'avarice,
Ou de leurs rois les lâches cruautés,
Ou des combats le funeste caprice,
Il en était, qui, nés loin de nos mers,
Du centre ardent de la terre africaine,
Sous le tropique, à travers les déserts,
Deux mois entiers avaient porté leur chaîne.
Leurs pieds sanglans, leurs membres décharnés,
Leur corps meurtri, leur plaintive agonie,
Tout accusait l'avide tyrannie
Des vils marchands qui les avaient traînés.

L'un regrettait ou sa femme ou sa fille ;
L'autre, son fils, son père ou son époux.
Pour eux, hélas ! n'était plus de famille,
Tous ces rapports, ces sentimens si doux,
Leurs nœuds d'amour, de sang et de patrie,
Leurs vains projets, leurs usages, leurs goûts,
Le cours entier de leur première vie,
Tout à la fois venait d'être dissous.
Ils respiraient; et par vous et pour vous
Leur existence était anéantie.

» L'exil, les fers étaient leur avenir.
Ils n'avaient plus que des maîtres avares ;
Et quand leurs cris fatiguaient les barbares,
De leurs regrets on osait les punir.
Un seul espoir soulageait leur martyre;
Et j'en ai vus se calmer et sourire;
Mais le trépas allait briser leurs fers.
Ils se disaient, en tressaillant de joie,
Qu'en succombant au poids de leur revers,
A leurs tyrans ils volaient une proie;
Et que du moins au sein de leur pays
Reposeraient leurs membres affranchis.

» Et cependant, à ce spectacle horrible,

A tant de maux, à tant de cris plaintifs,
L'Européen froidement insensible,
Le fouet en main, marchandait ces captifs;
Et sur les mers, complices de ses crimes,
Flottaient en paix les pavillons hideux
Des noirs vaisseaux dont les flancs caverneux
Devaient au loin transporter ces victimes,
Et qu'aurait dû plonger dans les abîmes
Le Dieu vengeur de tant de malheureux.
Oui, le grand Être oublia sa justice,
Quand il permit qu'un nocher Lusitain,
Dans nos climats poussé par l'avarice,
Vînt nous porter ce trafic inhumain.

» De votre Europe ignorant l'existence,
Nos Africains, dans leur douce indolence,
Ne rêvaient point des destins plus heureux.
Leurs goûts, leur vie, étaient simples comme eux,
Leur pauvreté leur semblait l'abondance.
Une cabane, un troupeau peu nombreux,
Quelques sillons, qu'ils labouraient à peine,
Un bois, un pré, composaient leur domaine;
Et ces trésors suffisaient à leurs vœux.
L'or, qu'en nos champs a semé la nature,
Était pour eux sans prix et sans danger.

La beauté même était loin de songer
Qu'il pût jamais lui servir de parure.
Ce Lusitain est venu tout changer.

» Ces fruits d'Europe et de son industrie,
Ce luxe infâme et ces besoins nouveaux,
Que nous porta sa lâche perfidie,
Ont de vos mœurs infesté ma patrie,
Et transformé nos peuples en bourreaux.
Ce vil brigand qu'épargna le tonnerre,
Dans nos États éternisa la guerre.
Pour acquitter vos présens corrupteurs,
Pour repeupler ces climats destructeurs,
Des Africains nous dépeuplons la terre.
Au jour fatal où l'un de vos vaisseaux
Nous montre au loin sa voile menaçante,
Dans nos cités, dans nos champs, nos hameaux,
Règnent partout le crime et l'épouvante.
Le père s'arme et tremble pour ses fils,
Le voyageur dans sa route surpris,
Le malheureux, le faible est sans défense.
Plus d'amitié, de paix, de confiance :
Les Africains, l'un de l'autre ennemis,
Prennent le glaive, et courant au pillage,
De leurs larcins désolent leur rivage ;

Et tous ces maux, fléaux de mon pays,
D'un Lusitain sont l'exécrable ouvrage.
Non, pour flétrir ce trafic désastreux,
Cet assassin, ce vendeur de ses frères,
N'existent point des noms assez honteux;
Et vos enfers n'ont point assez de feux
Pour expier son crime et nos misères. »

Chant Deuxième.

SULTON s'empresse à calmer ce transport,
Et tourmenté de frayeurs incertaines,
De Zénida veut connaître le sort.
« Poursuis, dit-il, le récit de tes peines :
» Ce nom si cher, si douloureux pour toi,
» Est-il commun aux beautés africaines ?
» Vit-elle encore ? as-tu brisé ses chaînes ?
» Qu'est devenu cet objet de ta foi ? »
« — Qui ? Zénida ? je ne l'ai plus revue,
Reprend Sédim ; j'ignore son destin.
Dans cette foule éplorée, éperdue ;
Mes yeux, mes cris la demandaient en vain,
Quand mon rival vint s'offrir à ma vue.
Qu'en as-tu fait ? criai-je à l'inhumain ;
Qu'à mon amour Zénida soit rendue.
Et, m'accablant d'un superbe dédain,
L'affreux Bengo répond : Je l'ai vendue.

A cet aveu, qui me glace d'horreur,
Le désespoir s'empare de mon cœur.
Pareil au tigre, à l'hyène sauvage,
Qu'en nos forêts attire le carnage,
Plein de vengeance, écumant de fureur,
Je cours, je vole à mon indigne frère,
Et, dispersant les soldats effrayés
Que le perfide oppose à ma colère,
Je le poignarde et l'étends à mes pieds.
Mais des soldats par un blanc ralliés
Autour de moi le cercle se resserre;
Et par le nombre accablé, renversé,
Meurtri de coups et de chaînes pressé,
Je me retrouve aux genoux de mon père.

» Le vieux Sérame avait suivi mes pas,
Et, m'accusant des plus noirs attentats,
Sans écouter mes pleurs ni ma défense,
Me reprochant ma gloire et mon amour,
L'indigne sang versé par ma vengeance,
Il me condamne et me vend à son tour.
Trop sûr des maux que m'offrait l'esclavage,
C'est vainement que j'implorais la mort.
Mon roi, mon père avait quité la plage,
Et des captifs dont j'avais plaint le sort

Tous les tourmens devenaient mon partage.
Désespéré, brisé par la douleur,
Roulant mon corps sur l'arène brûlante,
Je crus sentir l'atteinte déchirante
De cette mort, espoir de mon malheur,
Quand l'étranger, le maître de ma vie
Vint m'arracher au rivage natal,
Quand sous mes pieds pressés d'un nœud fatal,
Se déroba le sol de ma patrie.
Dans un esquif emporté malgré moi,
Noyé de pleurs et palpitant d'effroi,
Je voyais fuir cette terre chérie;
Et sur ses bords fixant mes tristes yeux,
Mes cris plaintifs lui portaient mes adieux.
Ces cris bientôt fatiguèrent mon maître.
Un frein d'acier pressé contre mes dents
Le délivra de mes gémissemens;
Et le rivage où Dieu m'avait fait naître,
Où les honneurs, la gloire, les amours,
La veille encore embellissaient mon être,
A mes regards disparut pour toujours.

» D'un noir vaisseau l'enceinte sépulcrale
Du ciel enfin me déroba l'aspect.
En m'engouffrant dans cet abîme infect,

Je crus tomber dans la nuit infernale.
Oui, l'inventeur de ces cachots flottans
Eut le démon pour maître et pour complice;
Et de l'enfer les pâles habitans
N'éprouvent point l'effroyable supplice
Que votre orgueil impose à des vivans.

» Là, sur un pont plus dur que votre ébène,
Dans un caveau, dont le sombre contour
Ne recevait qu'un vain reflet du jour;
Assis, courbés, respirant avec peine
Un air brûlant qu'infectait notre haleine,
Trois cents captifs, l'un par l'autre pressés,
Par nos tyrans venaient d'être entassés.
Quand, rejoignant la rive maternelle,
Mon âme enfin repassera les flots,
Le fossoyeur, sur ma couche éternelle,
Accordera plus d'espace à mes os.
De ma prison mon front touchait le faîte,
Les durs anneaux d'une barre d'acier
Serraient mes pieds, et les nœuds d'un collier
Contre le bord avaient fixé ma tête.

» Là, de poussière et de sueur couverts,
Privés d'espoir, haletans, immobiles,

Plus accablés du poids de nos revers,
Nous exhalions des plaintes inutiles.
Je souffrais moins des alimens grossiers
Que nous plaignait un intérêt sordide,
Du vil limon, du breuvage fétide
Qu'on présentait à nos brûlans gosiers.
La faim, la soif, étaient notre espérance;
Et le soutien d'une telle existence
N'avait de prix qu'aux yeux de nos geôliers.

» Je crus un jour échapper à leur rage.
De l'Océan tourmenté par l'orage
Les flots bruyans roulant sur le vaisseau,
Envahissaient notre humide caveau.
De cet enfer les portes se fermèrent.
Deux jours entiers sans air, sans alimens,
Abandonnés à d'horribles tourmens,
La faim, la soif, la peste nous minèrent.
Je crus toucher à mes derniers momens;
Mais la tempête et les flots s'apaisèrent.
Un air plus doux, par l'orage épuré,
Rendit la vie à mon sein altéré.
Avec effroi nos geôliers nous comptèrent.
Des trois cents noirs dans ce gouffre étendus,
Un tiers au moins ne sentait plus ses chaînes.

Depuis long-temps délivrés de leurs peines,
Mes deux voisins ne me répondaient plus.
Il n'en restait qu'une poussière impure.
Déja les vers en faisaient leur pâture;
Et par mes bras vainement repoussés,
Pesaient sur moi leurs cadavres glacés.
Mon œil jaloux vit tomber leurs entraves;
Leurs corps infects roulèrent dans les mers;
Et j'enviai le sort de ces esclaves.
Dont le trépas avait brisé les fers.

» D'autres fléaux accrurent nos misères.
D'un air fétide effet contagieux,
Un mal cuisant enflamma nos paupières,
Brûla nos cils et dessécha nos yeux.
A trente noirs la lumière ravie
Ne leur laissa qu'une inutile vie;
Et nos tyrans, chez qui l'amour du gain
Avait détruit tout sentiment humain,
Perdant alors l'espoir de les revendre,
Au sein des flots furent précipités
Ces malheureux qui ne pouvaient leur rendre
L'or et le pain qu'ils leur avaient coûtés.
Votre île enfin termina ce voyage.
Des cris joyeux annoncèrent la plage.

On m'arracha de cet affreux tombeau,
Et, le cœur plein de nouvelles alarmes,
Du jour, du ciel insensible à mes larmes,
En gémissant je revis le flambeau.
Ce lieu d'exil, où Dieu veut que je meure,
Ne m'annonçait que de nouveaux malheurs.
Je savais trop qu'en changeant de demeure
Je ne faisais que changer d'oppresseurs.
Nus, dépouillés de nos simples tuniques,
Dans un bazar par le fouet rassemblés,
Comme un troupeau d'animaux domestiques,
A vos regards nous fûmes étalés.
Aux froids calculs de l'avare insulaire
Furent soumis nos prix et nos destins.
Nos pieds, nos dents, nos poitrines, nos mains,
Tout fut l'objet d'un examen sévère;
Et dans le temps que mes yeux incertains
Dans cette foule essayaient de connaître
Pour quel tyran le Ciel m'avait fait naître,
Un fer rougi, dans mes chairs enfoncé,
Me fit sentir que le nom de mon maître
Sur mon épaule était déja tracé.

» Blake est son nom, et ce nom doit suffire.
Dans l'île entière on connaît sa rigueur;

7.....

Et tous ses noirs, d'accord pour le maudire,
Ne prononçaient son nom qu'avec horreur.
A nos travaux il n'est point de relâche.
Le jour si long l'est moins que notre tâche;
Et si la houe échappe de nos bras,
Si du soleil la chaleur accablante
Nous fait tomber sur la glèbe brûlante,
Le fouet vengeur qu'on attache à nos pas
Vient réveiller notre force expirante.
Heureux encor, si par la nuit rendus
Au vil grabat qui nous sert de repaire,
Un doux breuvage, un repas salutaire
Y ranimait nos esprits abattus!
Mais des colons l'avare indifférence
Nourrit à peine un peuple malheureux,
Qui, s'épuisant, s'exténuant pour eux,
Dans leurs palais entretient l'abondance.
Une racine, et des fruits sans saveur
Que d'un valet dédaigne l'insolence,
L'eau du torrent, voilà la subsistance
Qui de nos bras ranime la vigueur.
J'ai vu cent fois des noirs, des misérables,
Que de la faim déchiraient les tourmens,
Sous vos égoûts chercher des alimens,
Ravir aux chiens les restes de vos tables,

Et de vos mets broyer les ossemens.
Ah ! s'il est vrai que ton cœur moins avare
De mes pareils soulage les malheurs,
Si mon récit a fait couler tes pleurs,
Arrache-moi des chaînes d'un barbare,
Et de mon sort adoucis les horreurs. »

Cette promesse à Sulton échappée,
Troublait son âme ; et des projets confus,
D'affreux soupçons la tenaient occupée.
Depuis long-temps son cœur n'entendait plus
Les mots plaintifs, les regrets superflus,
Dont son oreille était en vain frappée,
De Zénida le nom fatal et doux
Réveillait seul sa morne inquiétude;
Et, tourmenté par son incertitude,
Contre l'honneur luttait son cœur jaloux.
Trente soleils s'étaient levés à peine
Depuis le jour qu'en sa riche maison
Était entrée une jeune Africaine
Qui du Benin avait quitté la plaine,
Et dont la voix répondait à ce nom.
En un instant embrasé par ses charmes,
Par ses beaux yeux toujours noyés de larmes,
Sulton brûlait de ces feux dévorans

Que le tropique allume dans nos sens;
Et son esclave, à ses vœux insensible,
Par des refus dont il était surpris,
De tant d'appas avait accru le prix,
Et redoublé cette flamme invincible.
Des attentats par Sédim racontés,
De tant d'affronts, de tant d'adversités,
A pu gémir son âme magnanime;
Mais ce captif dont il plaint le tourment,
De son esclave est peut-être l'amant;
Et la céder est un effort sublime
Que la pitié commande vainement.
Au seul penser d'un pareil sacrifice,
Un trouble affreux fait tressaillir son cœur.
De son rival l'amour lui fait horreur;
Et son aspect lui devient un supplice.
C'est vainement qu'à cet enfant des rois
Il a promis une main protectrice;
Malheur, pitié, vous perdez tous vos droits.
Contre l'amour l'honneur en vain murmure;
Et de Sulton, pour la première fois,
Le noble cœur connaîtra l'imposture.
« Je plains tes maux, dit sa tremblante voix;
» Je te promets d'en instruire ton maître:
» Je le verrai, je te prendrai peut-être. »

Sédim frissonne; et de son front hautain
Sur le colon tombe un regard terrible.
« Non, non, dit-il, tu me flattes en vain.
» Tu m'as trompé, jamais un cœur sensible
» N'a palpité dans ton perfide sein.
» Tu sais ma vie, et ta pitié balance!
» Ah! mes malheurs sont trop pesans pour toi.
» Ils troubleraient ton heureuse existence.
» Fuis, tous les blancs sont sans cœur et sans foi.
» Crains le transport dont mes membres frémissent.
» S'il manque un glaive à ma juste fureur,
» Vois sous nos pieds ces vagues qui mugissent,
» De ce rocher mesure la hauteur.
» Crains que mes bras à ton corps ne s'unissent,
» Et qu'avec moi ces flots ne t'engloutissent. »

Sulton recule; et de crainte agité,
Fuit à grands pas cet esclave indocile.
L'aspect hideux d'un énorme reptile,
Qui par hasard dans son gîte heurté,
Aurait dressé sa tête menaçante,
Eût à Sulton causé moins d'épouvante.
Mais sur le roc Sédim était resté,
Et ses yeux seuls poursuivaient le perfide
Qui remportait dans sa fuite rapide

Le doux espoir dont il l'avait flatté.

Sa tête enfin, sur son sein retombée,
Semble fléchir sous le poids du malheur.
Dans ses pensers son âme est absorbée.
Enveloppé de sa morne stupeur,
Seul, immobile, et debout sur la cime
De ce rocher témoin de sa douleur,
Son front est calme, et du liquide abîme
Ses yeux fixés sondent la profondeur.
Du jour qu'un père, abusé par l'envie,
Lui déroba son épouse et ses droits,
Et le bannit de sa triste patrie,
L'infortuné, pour la première fois,
Se voyait libre et maître de sa vie.
D'un seul élan dépend son avenir.
Entre la mort et l'horrible esclavage
Le Ciel, enfin, lui permet de choisir;
Et ses regards contemplent sans frémir
De son néant la consolante image.
Un pas de plus, et ses maux vont finir.

Ce pas est fait; et Sédim vit encore.
Au bord du gouffre un bras l'a retenu;
Et, détournant son regard abattu,

Aux fers honteux d'un maître qu'il abhorre,
L'infortuné se croit déja rendu.
Il se trompait : c'était le vieux Zamore,
Dont les conseils, au milieu des combats,
Avaient jadis guidé ses premiers pas,
Qu'à ses enfans, à la terre africaine,
Avant Sédim on avait enlevé,
Et qu'en touchant la plage américaine,
Aux mêmes fers il avait retrouvé.
Ce noir lui parle, et sa voix le rassure.
Il se retourne, et tombant dans ses bras :
« Pourquoi, dit-il, m'arracher au trépas?
» Ne sais-tu point les tourmens que j'endure ?
» Cruel ami, pourquoi m'y replonger?
» Quand je ne puis supporter l'existence,
» Qu'à mes malheurs il n'est plus d'espérance,
» Est-ce m'aimer que de les prolonger?
» Quels sont tes vœux, ton espoir?—La vengeance, »
Répond Zamore ; et ce mot consolant
Rend à Sédim un calme qui l'étonne.
Son œil altier se relève et rayonne.
Son front s'anime, et dans son cœur brûlant
Comme l'espoir, la vengeance frissonne.

« Près de ces bords, dans les caveaux profonds

» D'un antre obscur où je vais te conduire,
» Poursuit Zamore, unis par leurs affronts,
» Six cents captifs ont juré de détruire,
» D'exterminer le reste des colons
» Qu'ont épargné les feux et les orages
» Dont l'île entière a subi les ravages.
» Dans ce combat de la terre et des airs,
» A la faveur du trouble et des alarmes,
» Mes compagnons ont rassemblé des armes;
» Et cette nuit nous brisons tous nos fers.
» Il en est cent qui, nés dans ton empire,
» Ont raconté tes glorieux exploits;
» Et, nous rangeant sous un fils de nos rois,
» Pour notre chef nous venons de t'élire.
» Un grand secours nous est encor promis.
» Vois-tu ces monts dont la cime azurée
» Domine au loin sur cette île abhorrée?
» Là, nos complots trouveront des amis.
» Là, sont des noirs, qui, sauvés de leurs maîtres,
» Ont par la fuite acquis leur liberté.
» Ils ont repris la foi de leurs ancêtres;
» Ils ont des champs, un fort, une cité.
» Nos messagers ont couru leur apprendre
» Les grands desseins que nous avons formés.
» Ils sont vaillans, ils sont toujours armés;

» A notre voix ils viendront nous défendre;
» Et si le sort trahit notre valeur,
» Ces monts altiers, où le ciel les fait vivre,
» Où nos tyrans n'oseront nous poursuivre,
» Nous offriront la paix et le bonheur. »

«—Le bonheur! non, tu ne peux me le rendre,
» Répond Sédim; il n'en est plus pour moi.
» Sans Zénida je ne saurais l'attendre.
» Mais je te suis, je m'abandonne à toi.
» Viens, la vengeance a réveillé mon être;
» J'ai soif de sang, je veux m'en abreuver.
» Briser mes fers, me venger, c'est renaître.
» C'est le seul bien que je veuille connaître,
» Le seul plaisir que je puisse éprouver. »
A ce discours qu'à son orgueil farouche
Ont arraché ses honteux souvenirs,
Il suit Zamore, et ses cruels désirs
D'un rire affreux font tressaillir sa bouche.

Impatiens de joindre leurs amis,
Se nourrissant de vengeance et de haine,
D'un pied rapide ils traversaient la plaine,
Que des forêts encombraient les débris;
Et d'un torrent grossi par la tempête

Ils côtoyaient le rivage fangeux,
Quand, frappant l'air de ses cris douloureux,
Tendant les bras, et détournant la tête,
A pas pressés accourt au-devant d'eux
Une négresse aussi jeune que belle,
Qu'en rugissant, de sa gueule cruelle
Allait saisir un caïman hideux.
A leur aspect le monstre s'épouvante,
Ouvre en hurlant sa gueule menaçante,
Horrible gouffre armé de triples dents,
Sur les deux noirs fixe des yeux ardents;
Regagne enfin son immonde retraite;
Et la victime, à sa rage soustraite,
Les yeux troublés et la mort dans le cœur,
Tombe à leurs pieds palpitante d'horreur.

Sédim la prend, la relève, et s'écrie:
« C'est Zénida! c'est toi que je revois! »
Et le bonheur dont son âme est remplie,
L'étonnement, ont enchaîné sa voix.
Il ne peut croire à cet heureux prodige,
Doute s'il veille; et d'un rêve trop doux
Craint qu'un seul mot ne rompe le prestige;
Et de ses bras enlaçant son époux,
Comme Sédim, interdite, incertaine,

Le dévorant de ses regards surpris,
D'amour, de joie enivrant ses esprits,
Elle restait sans voix et sans haleine.

A son extase elle s'arrache enfin.
Les mots d'amour, de bonheur, d'allégresse,
Comme un torrent s'échappent de son sein.
« C'est toi, Sédim; oui, c'est toi que je presse.
» Qui me l'eût dit? je fuyais le trépas,
» J'allais mourir, et je suis dans tes bras.
» Depuis le jour où je te fus ravie,
» Des maux sans nombre ont assiégé ma vie.
» Mais que me font mes affronts, mes dangers,
» Et mon exil et ces bords étrangers?
» Je te revois, et mon cœur les oublie.
» Ma liberté, mes honneurs, ma patrie,
» L'autel, la couche où j'ai reçu ta foi,
» Tout m'est rendu, je le retrouve en toi.
» Ne quitte plus ton amante chérie.
» Au sein des monts, à l'abri des forêts,
» Fuyons les fers, les tyrans et le monde.
» Nous vivrons seuls sans trouble, sans regrets.
» Que nous faut-il? une grotte profonde,
» Un lit de mousse, un ruisseau pur et frais,
» Et les doux fruits dont cette terre abonde.

» Viens, les trésors du plus riche colon,
» Ses vains plaisirs, sa couche criminelle,
» La soie et l'or dont brille sa maison,
» Ne valent point le sort où je t'appelle.
» Dérobe-leur ton épouse fidèle;
» Délivre-moi des amours de Sulton. »

. . . .

Le crin du nègre à ce nom se hérisse;
Dans ses regards éclate sa fureur,
La jalousie en son âme se glisse;
Et le soupçon qui détruit son bonheur,
Comme une flèche a traversé son cœur.
« Sulton, dit-il, Sulton serait ton maître ?
» Il t'aimerait! il osait...., et mes yeux
» N'ont point percé ce mystère odieux,
» Quand de mes bras s'est échappé le traître !
» A sa rougeur, à ses lâches refus,
» A ses discours j'aurais dû le connaître;
» Et je l'apprends quand je ne le tiens plus !
» Non, fier rival, le tigre de nos rives,
» En s'abreuvant du sang de l'Africain,
» N'éprouve point des voluptés plus vives,
» Que j'en aurais en m'abreuvant du tien. »

Mais Zénida le flatte et le caresse;

Son doux souris, sa voix enchanteresse
Du fier Sédim apaisent les transports.
« Que fait, dit-elle, une inutile flamme ?
» Ses vains soupirs n'ont point touché mon âme,
» Sois sans terreurs quand je suis sans remords.
» Ta Zénida ne t'a point fait injure.
» J'ai de Sulton méprisé les ardeurs,
» J'ai rejeté ses présens corrupteurs ;
» Et de ses mains je sors fidèle et pure.
» Viens, n'attends point qu'il vienne me chercher,
» Fuis avec moi, cher époux que j'adore... »

« Il est trop tard, s'est écrié Zamore,
» Sulton paraît, et vient te l'arracher. »
Sédim alors entraînant son amante,
Fuit vers les monts par la crainte emporté,
Quand tout à coup, de gardes escorté,
A ses regards son maître se présente.
Le gouverneur, les gérans, les soldats,
Tous les colons échappés à l'orage,
Tous leurs valets avaient armé leurs bras ;
Et, dispersés sur les monts et la plage,
Pour rassembler leurs esclaves épars,
Le fer en main, couraient de toutes parts.
Blacke et Sulton avaient uni leur zèle ;

Et le destin, dont la haine cruelle
De nos amans méprisait les douleurs,
A sur leurs pas conduit leurs oppresseurs.

Dans le torrent Zamore se rejette,
Brave la fougue et la fureur des eaux,
Les caïmans qu'enferment leurs roseaux,
Les plombs mortels qui sifflent sur sa tête;
Et, s'échappant à travers les coteaux,
De ses amis regagne la retraite.
Mais Zénida n'a pu fuir comme lui;
Par la fatigue et la peur harassée,
De son époux elle implorait l'appui;
Et son époux ne l'a point délaissée.
De tous côtés investis par les blancs,
L'espoir s'éteint dans leur âme éperdue;
Pour s'échapper ils n'ont plus une issue.
Des deux colons se rapprochent les rangs;
Et de Sédim la fureur impuissante
Ne peut défendre et venger son amante,
Ni la frapper aux yeux de ses tyrans.

Que fera-t-il dans ce revers funeste?
La mort n'est rien pour son cœur alarmé.
S'il était seul, s'il n'était désarmé,

Il tomberait sur ces blancs qu'il déteste ;
Et, dans leurs sangs signalant sa fureur
Leur vendrait cher sa vie et son honneur.
Mais, qu'est sa vie en ce péril extrême ?
S'il les affronte et périt sous leurs coups,
A son rival il livre ce qu'il aime;
Et le trépas est mille fois plus doux.
Ce seul penser dompte son âme altière.
Il voit Sulton, il tombe à ses genoux ;
Et son orgueil descend à la prière.
« Tu m'as promis un généreux secours,
» S'écriait-il, accomplis ta promesse.
» Tu vois l'objet de mes premiers amours.
» Tu sais mes maux, mon hymen, ma tendresse,
» Ta bienfaisance est mon dernier recours. »

A deux genoux Zénida suppliante,
Joignant les mains, et l'œil de pleurs noyé,
A son époux unit sa voix tremblante,
Et de Sulton implore la pitié.
Vœux superflus ! Sulton l'écoute à peine.
L'aspect, la voix de la jeune Africaine,
Portent la flamme en ses sens égarés.
Son cœur jaloux ne peut dompter sa joie.
Il ressaisit, il enlève sa proie,
Et nos amans sont encor séparés.

Chant Troisième.

Oh ! qui peindrait vos angoisses amères,
Vous, dont l'espoir avait séché les pleurs?
Qui de l'exil oubliant les misères,
Osiez rêver des jours consolateurs?
Non, d'un vautour les morsures cruelles
Ne causent point d'aussi vives douleurs;
Et ces tourmens, ces épines nouvelles,
Le sort jaloux les cachait sous des fleurs.
Jamais destin fut-il égal au vôtre?
Pour aggraver, pour combler vos malheurs,
Sa cruauté vous montra l'un à l'autre.
Chargé de fers, entouré de soldats,
Sédim en vain s'élançait sur les traces
De cette épouse arrachée à ses bras;
Des vils tyrans qui retenaient ses pas,
Les ris cruels outrageaient ses disgraces.
Mais les liens, les menaces, les coups
A sa douleur n'imposaient point silence.

Contre les blancs éclatait son courroux.
Il maudissait leur injuste puissance,
Leurs lois, leurs mœurs, leurs lâches cruautés,
Et, les chargeant de mille atrocités,
Du ciel contre eux invoquait la vengeance.

Blacke l'entend; et son orgueil blessé
Défend les pleurs au malheur qui l'accable:
Et de ces cris, de ces plaintes lassé,
Livre aux bourreaux cet esclave indomptable.
Au tronc d'un cèdre abattu par les vents,
A l'instant même on le traîne, on le lie.
Un dur bâillon dont sa bouche est remplie,
Ferme l'issue à ses cris insultans;
Et sur son dos, sur ses reins, et ses flancs,
D'un fouet armé de pointes meurtrières,
Deux bras nerveux font siffler les lanières.
Sédim gémit sous leurs coups acérés;
Tord en hurlant ses membres déchirés.
Des aiguillons les cuisantes atteintes
En traits sanglans y gravent leurs empreintes,
Et de la chair emportent les lambeaux.
A tant d'horreurs son maître ose sourire;
Et d'un œil sec contemplant ce martyre,
De sa victime applaudit les bourreaux.

Mais le cruel ne veut point qu'elle expire :
Il craint de perdre un noir qu'il a payé;
Et son courroux, fléchi par l'avarice,
Arrête enfin l'effroyable supplice,
Que n'eût jamais abrégé la pitié.

Que dis-je, hélas ! c'est peu de ces tortures.
Un sel cuisant répandu sur les chairs,
Du malheureux aigrissant les blessures,
Ajoute encore aux maux qu'il a soufferts.
Blacke défend qu'on détache ses fers.
Le bâillon même est resté sur sa bouche,
Aucun breuvage, en son sein altéré,
N'éteint la soif dont il est dévoré;
A ses douleurs on refuse une couche;
Et sur le sol d'un cachot ténébreux,
Séjour impur d'insectes venimeux,
Le fait jeter un despote farouche.

Mais la nuit vient, ses voiles protecteurs
Vont à Sédim amener des vengeurs;
Et les tyrans recevront leur salaire.
D'autres malheurs vont peut-être éclater;
Du ciel souvent la justice est sévère.
D'autres forfaits que j'hésite à conter,

Vont retomber sur l'avare insulaire.
Mais la révolte et la férocité
Seront partout les fruits de l'esclavage ;
Et c'est toujours par des accès de rage
Que se réveille un esclave irrité.
Puissans du monde, écoutez cet adage ;
Et qu'à vos lois préside l'équité.

Dans la caverne où, ligués par la haine,
Les Africains s'apprêtaient aux combats,
Et méditaient leur vengeance inhumaine,
Le vieux Zamore a reporté ses pas.
Du noble chef qu'attendait leur vaillance,
A ses amis il conte les malheurs ;
Et ce récit, qui fait couler leurs pleurs,
Ajoute encore à leur impatience.
Pour s'animer contre leurs oppresseurs,
Pour excuser leurs complots sanguinaires,
Tous à l'envi retracent leurs misères.

« Vois, disait l'un, comme ils m'ont tourmenté.
Un plomb brûlant, goutte à goutte injecté,
A sur mon sein creusé ces cicatrices.
Mes faibles bras, par la fièvre abattus,
A mon tyran refusaient leurs services ;

Et, de révolte accusant mes refus,
Il m'en punit par d'horribles supplices. »
L'autre, étendant son poignet mutilé,
« C'est moi, dit-il, c'est la main qui me reste
Qui m'a réduit en cet état funeste.
De ses malheurs, de sa honte accablé,
Un jeune noir avait brisé ses chaînes,
Et de mon maître il fuyait les domaines.
Par les colons repris et condamné,
Ce malheureux à la mort fut traîné :
Et, les bourreaux manquant à leur vengeance,
On m'ordonna d'accomplir la sentence.
J'en eus horreur; et ce fut vainement
Qu'à ce vil prix on mit ma délivrance.
Je repoussai ce bienfait infamant;
Je pris la hache à mon bras présentée,
Et leur montrant que dans l'adversité
Un Africain gardait sa dignité,
Je fis tomber ma main ensanglantée. »

« Ecoutez-moi, s'écriait à son tour
Une négresse au désespoir réduite,
Du riche Hudson esclave favorite,
A trois enfans j'avais donné le jour.
Il me comblait de dons et de tendresses,

A mon amour prodiguait les promesses;
Et j'espérais que notre liberté
Serait le prix de ma fidélité.
L'avare Hudson n'affranchit que la mère;
Pour recouvrer l'or que j'avais coûté,
Deux de mes fils, revendus par leur père,
Furent conduits sur une île étrangère;
Et le dernier, en esclave traité,
Sert de jouet à la malignité
Des petits blancs qui le nomment leur frère. »

« Il vaudrait mieux les exterminer tous,
Répond un autre, et s'ils pouvaient connaître
Le sort affreux qu'ils reçoivent de nous,
Ils maudiraient le sein qui les fait naître.
J'ai fait ce crime, et je m'en applaudis.
Je suspendais, pour allaiter mon fils,
Les durs travaux où j'étais condamnée.
Un blanc me vit, et sa main forcenée
Rompit son fouet sur mes membres meurtris.
Mon désespoir punit son avarice;
Tu ne veux pas que mon sein le nourrisse?
Criai-je au monstre : eh bien! je l'affranchis:
Et contre un roc écrasant sa cervelle,
Je le sauvai d'une chaîne éternelle. »

Chacun ainsi racontait ses affronts ;
Et l'un par l'autre excités au carnage,
Tous à l'envi maudissaient les colons.
Ils n'attendaient pour signaler leur rage,
Que le renfort de ces noirs vagabonds,
Qui, par la fuite échappés au servage,
Vivaient en paix sur la cime des monts.
A leur appel ces noirs ont pris les armes.
Pour eux toujours la vengeance a des charmes,
Et de pillage et de sang altérés,
Trois cents des leurs ont joint les conjurés.

Un Caraïbe est venu sur leur trace.
Il descendait de ces Américains
Qui de ces bords furent les souverains,
Et dont l'Europe avait détruit la race.
Son trisaïeul, témoin de ces horreurs,
De ce désastre avait sauvé sa fille ;
Et par des nœuds dont rougissent nos mœurs,
Renouvelé cette vieille famille,
Que les rochers cachaient à ses vainqueurs.
Son teint cuivré, sa longue chevelure,
Ses yeux saillans et son front aplati
Des Africains distinguaient sa figure ;
Mais avec joie il servait leur parti :

Et dans son cœur n'était point amorti
Le souvenir de son antique injure.

« Exterminez ces vils Européens,
Vengez enfin ma race infortunée,
Disait aux noirs ce fils des Indiens,
En agitant sa flèche empoisonnée.
Qui leur donna nos îles et nos biens ?
Nés loin de nous, étrangers à nos plages,
Leur vanité nous traitait de sauvages,
Et les cruels le furent plus que nous.
Pour vivre en paix dans ces climats fertiles,
De notre sang ils ont couvert nos îles;
Et tout un peuple a péri sous leurs coups.
Mais le travail effrayait leur paresse.
De nos sillons par le meurtre usurpés,
Leur indolence étouffait la richesse.
Les moissons d'or, qu'attendait leur mollesse,
Se refusaient à leurs désirs trompés.
Il leur fallait des esclaves dociles,
Et c'est alors qu'à vos plages tranquilles
Ont apparu leurs vaisseaux ravisseurs;
Que l'Africain vint baigner de ses pleurs
Les tristes champs qu'avait rendu stériles
L'orgueil oisif de nos vils destructeurs.

Leur avarice a fait votre esclavage,
Et leur rigueur prouve leur lâcheté.
Arrachez-vous par un noble courage
Aux durs travaux qui sont votre partage.
A tous les noirs rendez la liberté.
Rendez aux blancs outrage pour outrage,
Crime pour crime; et prenez l'héritage
Que nous vola leur bras ensanglanté. »

Il dit et marche, et les nègres le suivent.
Ces mots affreux, dictés par la fureur,
Ont redoublé leur rage et leur valeur;
Et dans la plaine en silence ils arrivent.
Là s'élevaient, l'un de l'autre éloignés,
Deux pavillons par l'orage épargnés.
Sulton et Blacke habitaient ces domaines;
Et de deux chefs reconnaissant la voix,
Aux deux manoirs s'avancent à la fois
Des révoltés les bandes inhumaines.
L'obscurité protége leurs complots,
Et le sommeil, complice de leurs crimes,
Sur les colons étendant ses pavots,
Livre à leurs coups leurs premières victimes.

Dans ses foyers par Zamore assiégés,

Blacke est surpris, enlevé sans défense,
Et par un peuple altéré de vengeance,
Autour de lui vingt blancs sont égorgés.
Mais pour payer sa longue tyrannie,
Ce fier Anglais a trop peu d'une vie.
De tout son sang s'abreuvent ses bourreaux,
Et leur fureur n'en est point assouvie.
De son cadavre ils sèment les lambeaux.
Tous ses trésors sont livrés au pillage;
Et ses foyers dévastés et sanglans,
Ses ateliers, que la flamme ravage,
N'offrent bientôt que des débris fumans,
Où disparaît la trace du carnage.

Dans les horreurs de cette affreuse nuit,
Parmi les feux, le désordre et le bruit,
Du seul Sédim s'est occupé Zamore.
Il doute, hélas! que Sédim vive encore:
Vers la prison la terreur le conduit.
Mais quel transport succède à ses alarmes,
Quand cet ami, cet enfant de ses rois,
S'offre à ses yeux et répond à sa voix?
Il rompt ses fers, il lui donne des armes,
Et dans les bras de ses libérateurs
L'heureux Sédim oubliant ses douleurs,

Bénit Zamore et le baigne de larmes.
« Ah ! malheureux ! comme ils t'ont déchiré !
» Dit le vieillard en comptant ses blessures.
» Ton sein meurtri, ton corps défiguré.... »

« Viens, répond-il, laisse-là mes tortures :
» Tu me rends libre, et tout est réparé.
» La liberté ! c'est un baume céleste
» Qui se répand sur mes maux adoucis.
» Je ne sens plus leur atteinte funeste.
» Je suis armé, je suis libre, je vis,
» Et la vengeance achèvera le reste. »
Son cœur alors n'a plus qu'un sentiment,
Un seul désir, une seule espérance.
« Viens, poursuit-il, Zénida nous attend :
» Sans Zénida que fait ma délivrance ? »

Il est parti plus prompt que le limier
Qui sur les pas d'un jeune sanglier
Traîne à sa suite une meute aboyante.
Aux cris vengeurs de cet esclave altier
Se précipite une foule bruyante.
Il craint déja qu'un plus heureux vainqueur
A son rival n'ait arraché la vie ;
Son cœur jaloux en tressaille d'envie :

Mais le destin lui gardait ce bonheur.
Le Caraïbe et sa horde impuissante
N'ont point encore étendu leur fureur
Sur le manoir où gémit son amante.
Des noirs absens craignant la trahison,
Sulton veillait, et son bras intrépide,
Bravant leurs cris et leur rage homicide,
Leur vendait cher sa vie et sa maison.
Les serviteurs, animés par leur maître,
Avaient saisi le tube des combats.
Le plomb mortel, que de chaque fenêtre
Faisaient siffler les éclats du salpêtre,
Aux assaillans apportait le trépas.
Déja des noirs fléchissait la constance,
Quand de Sédim l'abord impétueux,
Les cris, l'exemple et l'ardente éloquence,
Ont ranimé leurs efforts belliqueux.
« Quoi! disait-il, le trépas vous étonne!
» Et cet orgueil qui voulait tout dompter,
» Dans le péril ainsi vous abandonne!
» A quelques blancs vous n'osez résister!
» Ah! leurs mépris vous ont rendu justice.
» Que sur vos fronts leur joug s'appesantisse;
» Rentrez aux fers dont vous n'osez sortir.
» La liberté ne se donne qu'au brave.

» Pour être libre, il faut savoir mourir.
» Qui craint la mort est fait pour être esclave.»

Leur crainte cède à ce discours hautain :
Et leur soufflant l'ardeur qui le transporte,
Le fier Sédim, une hache à la main,
De son rival court assiéger la porte.
La mort, les traits en vain tombent sur eux.
Armés de pics, de glaives et de feux,
Après Sédim la fureur les emporte.
Sous leurs efforts, sous leurs coups redoublés;
Les ferremens, les gonds sont ébranlés.
Le bois jaillit sous la hache tranchante.
La porte tombe, et de Sédim vainqueur,
Comme les flots d'un torrent destructeur,
Entre en hurlant la horde triomphante,
Avec la mort, l'épouvante et l'horreur.
Des assiégés le courage chancelle,
Dans leurs foyers au pillage livrés,
De toutes parts ils tombent massacrés;
Aux pieds des noirs leur sang fume et ruisselle.

Dans ce fracas de meurtres, de bourreaux,
De fers sanglans, de pillards, de flambeaux,
Armé d'un glaive et d'une torche ardente,

Sédim enfin découvre son amante ;
Mais dans l'instant où son lâche rival,
Pour lui ravir cette femme adorée,
Levait sur elle une main égarée.
Sédim accourt, prévient ce coup fatal,
Frappe Sulton, le renverse sans vie,
Jette sa torche et vole à son amie.
O désespoir! ô revers imprévu!
Elle recule, et détournant la tête,
Le front baissé, le regard abattu,
De ses deux bras le repousse et l'arrête.
« Fuis, disait-elle en palpitant d'effroi,
» Ta Zénida n'est plus digne de toi.
» Fuis, cette nuit a vu mon infamie.
» La violence a triomphé de moi.
» De ses ardeurs ce monstre m'a flétrie. »

Sédim se tait : la foudre l'a frappé.
D'un froid mortel ses veines sont glacées;
Son œil est morne, et de son cœur trompé
Ont disparu ses plus chères pensées.
Amour, repos, gloire, honneur, liberté,
Tout le bonheur dont il s'était flatté,
Tout a croulé comme un frêle édifice.
Cet avenir n'était qu'un songe heureux

Qu'a du destin dissipé le caprice ;
Et son réveil est le réveil affreux
D'un criminel qu'appelle le supplice.
De son malheur, de sa honte oppressé,
Les bras pendans et le corps affaissé,
L'infortuné parcourt d'un œil stupide
Le lieu fatal où son rêve a cessé,
Et de Sulton le cadavre livide,
Et Zénida, qui, les genoux ployés,
Baisse la tête et sanglotte à ses pieds,
Et tous ces noirs dont les torches funèbres
De cette scène éclairent les ténèbres.

Son désespoir se refuse à leurs soins;
Et, de sa honte évitant les témoins,
Son front bientôt retombe vers la terre.
Mais tout à coup sur ce front rayonnant,
Comme un éclair précurseur du tonnerre,
Brille et s'éteint un sourire effrayant.
Son sein bondit, sa tête est égarée.
D'un projet vague il paraît agité.
Vers son amante il s'est précipité,
De Zénida sa main s'est emparée.
Il la relève et la tient sur son cœur;
Ses tristes yeux la regardent sans haine;

Et Zénida, qui se soutient à peine,
En pleurs amers épanche sa douleur.

« Paix, lui dit-il, Sédim t'a pardonnée.
» Tu n'as trahi tes sermens ni ta foi.
» Mais un autre homme, un blanc t'a profanée;
» Je ne peux vivre avec toi ni sans toi.
» Quitte cette île où tu fus avilie;
» Fuis ces regards qui font baisser tes yeux.
» Je vais te rendre aux champs de tes aïeux:
» N'y parle point de ton ignominie.
» Nous revivrons dans les plaines d'Ardra,
» Loin de ces blancs et de leur terre avare.
» Console-toi, Sédim t'y rejoindra. »
Il dit, l'embrasse, et son glaive barbare
Tombe et s'enfonce au cœur de Zénida.
Aucun regret n'échappe à son amante,
Et, sans effroi prévoyant son dessein,
Elle a souri, victime obéissante,
Au coup fatal qui lui perçait le sein.
La froide mort l'enveloppe et la presse;
Et le cruel, qui dans ses bras sanglans
Tient cet objet d'horreur et de tendresse,
La couvre encor de ses baisers brûlans.

Des Africains la horde frénétique
A d'un œil sec vu ce crime odieux ;
Et de la mort entonnant le cantique,
A la victime ils fesaient leurs adieux,
Quand les clameurs d'une foule alarmée
Et les torrens d'une épaisse fumée
Ont suspendu leurs chants religieux.
Tout se disperse et tremble pour sa vie.
Heurté, pressé, frappant l'air de ses cris,
Chacun s'échappe à travers l'incendie
Qui du manoir embrase les lambris.
Le seul Sédim garde un front impassible,
D'un œil tranquille il a vu leur terreur ;
Et cet esclave, au péril insensible,
Reste long-temps immobile et sans peur.
L'amour enfin l'arrache à sa stupeur.
Il ne veut point que ce manoir en cendre
De Zénida devienne le tombeau ;
Et se courbant sous ce triste fardeau,
D'un toit en feu se hâte de descendre.
O vain espoir ! ô désastre nouveau !

A cette mort, à ces flammes cruelles,
Ses compagnons sont en vain dérobés ;
D'autres malheurs sur eux sont retombés :

Une autre mort moissonne ces rebelles.
Deux fugitifs, à leurs coups échappés,
Dans Port-Royal on porté leurs alarmes.
Le gouverneur, les blancs ont pris les armes;
Et les mutins surpris, enveloppés,
De tous côtés par le glaive frappés,
Des blancs vainqueurs évitant la poursuite,
Vers les rochers précipitent leur fuite.
Le Caraïbe, atteint d'un coup mortel,
Chancelle, tombe, et rend son âme altière,
En maudissant la race meurtrière
Qui lui ravit son foyer paternel.
Non loin des murs que la flamme dévore,
Un plomb rapide a renversé Zamore;
Mais rassemblant un reste de vigueur,
Couvert de sang, brisé par la douleur,
Vers la maison le vieillard fuit encore,
Pour dérober son cadavre au vainqueur.
Il voit Sédim et tressaille de crainte.
« Fuis, lui dit-il, les blancs ont triomphé,
» Fuis, tout est mort.... » Et sa voix s'est éteinte;
Et dans son sang il retombe étouffé.

Sédim regarde, et l'éclat de la flamme,
De toutes parts, fait briller à ses yeux

Des blancs armés le visage odieux.
La crainte enfin pénètre dans son âme;
Mais ce n'est point pour ses jours ni pour soi
Que ce héros a tressailli d'effroi.
La mort lui plaît; et son unique envie,
Le seul espoir qui flattait son malheur,
Le seul projet, qu'en fuyant l'incendie,
Avait formé sa muette douleur,
Était, hélas! de s'arracher la vie
Quand dans la tombe il aurait enfermé
De Zénida le corps inanimé.
Cette espérance à son cœur est ravie;
Et son malheur le force à regretter
L'affreuse mort qu'il venait d'éviter.
Rien à ses yeux n'égale l'infamie
De retomber aux mains de ses tyrans,
D'abandonner aux outrages des blancs
Les restes froids d'une épouse chérie.
« Non, criait-il! non, vous ne l'aurez pas; »
Et tout à coup retournant sur ses pas,
Parmi les feux emportant son amante,
Il est rentré dans la chambre brûlante
Où le cruel, dans un jaloux transport,
A cette amante avait donné la mort.
Là, contemplant cette flamme ondoyante,

Qu'autour de lui roulent les aquilons,
Comme Satan dans sa fournaise ardente
Il reparaît aux regards des colons.
Le gouverneur, qu'étonne son audace,
L'appelle en vain et lui promet sa grâce :
Sédim l'entend, et son regard hautain
Ne lui répond que par un froid dédain.
Bientôt la flamme attaquant sa retraite,
A ses vainqueurs le cachant tout entier,
N'offre à leurs yeux qu'un immense brasier.
Le toit ardent s'écroule sur sa tête ;
Le fier Sédim, dans les feux abîmé,
Rend sans effroi son âme triomphante ;
Et le manoir, le héros et l'amante
Ont disparu dans le gouffre enflammé.

FIN DE SÉDIM, OU LES NÈGRES.

NOTES.

(Page 197, vers 7.)

Le noir Sédim contemplait le ravage
D'un ouragan qui vengeait ses revers...

Tous les détails de ce terrible fléau ont été pris dans l'histoire et la description de la Jamaïque. « Le 7 juin 1692, disent les voyageurs du temps, un tremblement de terre détruisit des villes entières, sépara des montagnes et renversa les forêts. Le feu sortit des entrailles de la terre, des amas d'eau, des gouffres se formèrent. Les murs de Port-Royal furent renversés, l'eau de la mer couvrit les rues; quinze mille habitans y périrent, le reste se sauva dans les cavernes. Une frégate alla heurter contre les murs de la prison. Des baleines échouèrent sur la plage. Les guanas, crocodiles des Antilles, erraient

sur les savanes et les rochers. Ils voyaient l'homme et ne songeaient pas à le dévorer. Le nègre était alors le plus brave, etc. »

(Page 206, vers 22.)

D'un grand empire immense capitale,
Benin s'élève; et sa splendeur royale...

Arthus de Dantzick donne à la ville de Benin onze mille de circuit et cent mille habitans.... Toutes les rues sont droites, longues et larges, remplies de boutiques bien fournies de marchandises d'Europe et d'Afrique. Comme on ne trouve point de pierres dans le pays, les murailles sont d'argile, les toits de roseaux, de paille et de feuilles. L'architecture des principaux édifices n'est pas non plus méprisable. On en voit plusieurs qui, suivant Nyendaal, ne sont pas indignes d'un peuple plus civilisé... Les femmes entretiennent une grande propreté dans les rues, et les habitans de Benin ne le cèdent en rien, à cet égard, à ceux de la Hollande. Dapper ajoute que le roi de Benin peut mettre en un jour vingt mille hommes sur

pied, et avec un peu plus de temps jusqu'à cent mille hommes. *Histoire universelle, tome* 65, *page* 479 *et suivantes.*

(Page 212, vers 15.)

Nos Africains, dans leur douce indolence,
Ne rêvaient point des destins plus heureux.
Leurs goûts, leurs mœurs étaient simples comme eux.

Les habitans de Benin, disait Nyendaal, qui les avait visités en 1700, sont en général d'un bon naturel, doux et civils. On en obtient tout ce qu'on veut quand on les traite honnêtement. Si on leur fait des présens, ils en rendent le double; et si on leur demande quelque chose qui leur appartienne, il est rare qu'ils le refusent, quand ils en auraient même besoin. Mungo-Parck a retrouvé dans les habitans de l'intérieur la même douceur et la même aménité. Nos relations n'avaient corrompu que les habitans des côtes, où le contact des Européens et les résultats inévitables de la traite ont apporté l'avarice, la cupidité, le luxe, et la soif du pillage. Rien n'est plus

touchant que les détails donnés par ce dernier voyageur sur leur caractère hospitalier, sur leur attachement à leur patrie, à leur famille, et sur leur désespoir au départ des malheureux que les marchands de chair humaine vont arracher à leur paisible existence. Mungo-Parck a voyagé avec plusieurs caravanes d'esclaves; et ses récits font tressaillir de douleur et d'indignation tous ceux qui ont le bonheur de ne pas être *hommes* d'état. Cette espèce d'hommes est toujours en dehors de l'humanité; et s'il en est qui aient un cœur, comme Henri IV et Sully, c'est une anomalie dans l'espèce. Ils ont fait avancer par les écrivains à leurs gages que les esclaves transplantés en Amérique l'étaient déja dans leur pays, et que leur situation en devenait meilleure. Thomas Clarkson a victorieusement réfuté ce mensonge. Il prouve d'abord que les Africains achetés par les négriers ne sont pas tous des criminels condamnés, et qu'il y a très-peu d'esclaves en Afrique. « Cet esclavage, » ajoute-t-il, est une condition douce et sup» portable. C'est une sorte de vasselage patriar» cal; et la condition des esclaves y est préféra-

ble, sous beaucoup de rapport, à celle des vassaux dans le moyen âge. Mungo-Parck nous apprend qu'en Afrique des esclaves domestiques ne peuvent être vendus sous le bon plaisir de leurs maîtres. Ils mangent et vivent en leur compagnie dans la simplicité des premiers âges. Les maîtres et les esclaves travaillent ensemble, soit à la maison, soit aux champs; et il n'y a entre eux aucune distinction apparente. Les esclaves regardent leurs maîtres comme des pères de famille ayant sur eux l'autorité paternelle. » L'auteur du *Cri les Africains* examine ensuite leur condition ans nos colonies; et les témoignages historiques e lui manquent point pour en établir la différence, et flétrir les indignes auteurs d'un pareil rgument.

(Page 213, vers 14.)

Au jour fatal où l'un de vos vaisseaux,
Nous montre au loin sa voile menaçante.

« A peine un navire négrier a-t-il jeté l'an-

cre, qu'il en sort la convoitise, l'avarice, la haine, la vengeance et toutes les passions funestes qui agitent le cœur humain. L'arrivée d'un de ces vaisseaux est un appel à tous les crimes. Alors commencent toutes les expéditions incendiaires. Un témoin, interrogé par le parlement britannique, a déposé que dans ces circonstances les Africains ne sortaient jamais qu'armés. Il demanda à l'un d'eux pourquoi il portait des armes sur lui en temps de paix. Sa réponse fut silencieuse, mais expressive. Il montra du doigt le négrier qui était à l'ancre. Les Européens ont poussé l'audace et la perversité jusqu'à enlever eux-mêmes les habitans, quand ils ont pu le faire sans danger et sans crainte de représailles. » *Thomas Clarkson*, *Cri des Africains*, *pages* 9 *et* 11.

(Page 218, vers 19.)

Les durs anneaux d'une barre d'acier
Serraient mes pieds, et les nœuds d'un collier,
Contre le bord avaient fixé ma tête.

Tout Paris a vu les fers que M. le baron de

Staël a rapportés de Nantes, et le plan des entreponts d'un vaisseau négrier chargé d'esclaves. L'imagination recule épouvantée quand on pense que depuis trois cents ans soixante millions d'hommes ont été condamnés à ces tortures par des brigands qui se disent chrétiens; et la philosophie demande si c'est en Afrique ou en Europe qu'habitent les sauvages. Ajoutons que ces fers et ces vaisseaux se fabriquent dans une jolie ville de France, que les fabricans de ces instrumens de servitude ne les cachent pas plus aux agens de l'autorité, qu'ils ne les ont cachés à M. de Staël; et qu'il paraît singulier d'armer des frégates pour courir après les négriers dans l'immensité de l'Océan, quand on les laisse construire et armer à cent lieues du télégraphe qui domine le faîte de l'ancien garde-meuble.

(Page 220, vers 20.)

Au sein des flots furent précipités
Ces malheureux...

Le Rôdeur, navire français, sorti du Havre

le 14 janvier 1819, et de la rivière de Bonny le 6 avril suivant, a fourni un exemple récent de cet acte de barbarie. Une effrayante opthalmie se manifesta parmi les esclaves dont le négrier était chargé. Trente-neuf perdirent entièrement la vue ; et l'équipage les jeta à la mer pour ne pas être forcé de nourrir des malheureux qu'il n'aurait pas pu revendre. Ce fait *du dix-neuvième siècle*, cité en Angleterre par Thomas Clarkson et à la tribune de nos pairs par le duc de Broglie, a été consigné pour la première fois dans la Bibliothéque opthalmologique des docteurs Guillé, Dupuytren et Pariset.

(Page 221, vers 20.)

Un fer rougi, dans mes chairs enfoncé,
Me fit sentir que le nom de mon maître,
Sur mon épaule était déja tracé.

« Ils se servent pour étamper les Nègres, d'une lame d'argent mince, tournée de façon qu'elle forme leur chiffre. Elle est jointe à un petit manche pour la pouvoir tenir, et comme

es chiffres ou lettres se pourraient rencontrer es mêmes en plusieurs habitans, ils les appliquent n différens endroits. On fait chauffer l'étampe ; a chair s'enfle, et quand l'effet de la brûlure est passé, la marque reste imprimée sur la peau sans qu'il soit possible de l'effacer jamais. Ce supplice se renouvelle toutes les fois qu'un nègre est vendu et revendu. » *Voyage aux îles de l'Amérique, édition de* 1722, *tome* 5, *page* 255.

(Page 222, vers 14.)

Mais des colons l'avare indifférence,
Nourrit à peine un peuple malheureux...

Le même voyageur dit qu'en 1701 on ne donnait aux Nègres que des patates. Une foule d'autres assurent que ces esclaves sont si mal nourris qu'on les voit déterrer, dans les immondices, des rogatons et des os dont ils font du bouillon après les avoir broyés. Quant à leur habitation, tout le monde s'accorde à dire que les chiens de nos riches fermiers sont mieux logés que les nègres.

(Page 223, vers 24.)

Sulton brûlait de ces feux dévorans
Que le tropique allume dans nos sens.

« Ceux qui ont cherché les causes de ce goût pour les Négresses, qui paraît si dépravé dans les Européens, en ont trouvé la source dans la nature du climat, qui, sous la zone *torride*, entraîne invinciblement au physique de l'*amour*, dans la facilité de satisfaire sans *contrainte* et sans assiduité ce penchant insurmontable, dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les Négresses, quand l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur, etc.

Raynal, Histoire philosophique, t. 4, p. 234.

(Page 238, vers 15.)

D'un fouet armé de pointes meurtrières,
Deux bras nerveux font siffler les lanières.

Le fouet est la punition habituelle des nègres.

On leur met le dos en sang. On dépouille les chairs de la peau; on jette du poivre pilé et du sel dans les blessures; on y fait fondre et tomber goutte à goutte du plomb ou de la cire à cacheter : et l'on s'étonne que leurs vengeances soient si terribles!

(Page 241, vers 16.)

Je pris la hache à mon bras présentée....

« La même organisation qui les soumet à la servitude par la paresse de l'esprit et le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouïs pour un effort extraordinaire; lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par un vil ministère, en servant de bourreau. » *Raynal, tome 4, page* 220.

(Page 242, vers 11.)

Il vaudrait mieux les exterminer tous,
Répond un autre...

« Quelquefois on voit des mères, désespérées

par les châtimens que la faiblesse de leur état occasione, arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras, et les immoler avec une fureur mêlée de vengeance et de pitié, pour en priver des maîtres barbares. » *Raynal*, *p.* 230.

(Page 243, vers 4.)

Ils n'attendaient pour signaler leur rage,
Que le renfort des nègres vagabonds...

Lorsqu'en 1655, les Espagnols furent obligés de céder la Jamaïque à l'Angleterre, ils y laissèrent un grand nombre de nègres et de mulâtres, qui, las de leur esclavage, réfugièrent leur indépendance dans les montagnes Bleues ou du Lécuvard. Ils s'y donnèrent des lois, fondèrent une ville du nom de Nauny, et en cultivèrent les vallées. Cette contrée, où les blancs les ont vainement poursuivis, est devenue le refuge de tous les nègres qui peuvent échapper à leurs maîtres; et les irruptions de ces *marrons* ont

souvent porté la désolation et le ravage dans cette riche colonie. Le gouverneur Delaunay, désespérant de les soumettre, reconnut, en 1739, l'indépendance de leur tribu, à condition qu'ils ne donneraient plus asile aux déserteurs; mais ils connaissent trop bien la déplorable situation de leurs frères, pour leur refuser la liberté dont ils viennent réclamer le partage. » *Hist. univ.*, *tome* 65, *page* 507 *et suiv.*

(Page 243, vers 12.)

Un caraïbe est venu sur leur trace.
Il descendait de ces Américains...

Les Caraïbes ont été, après les habitans d'Haïti, les premières victimes des Espagnols. Ils possédaient les petites Antilles au moment de la découverte; mais les savans, qui ont la manie de ne pas vouloir que chaque terre produise son monde, leur cherchent une origine sur le continent américain. Cette espèce d'hommes est, pour la couleur, une race intermédiaire entre les blancs et les nègres. On a beaucoup parlé

de leur férocité; et les égorgeurs de leurs peuplades les ont accusés d'avoir mangé six mille hommes de Porto-Ricco en douze années. M. Moreau de Jonnès, qui a fourni, en 1819, au *Journal des Voyages*, une notice sur cette nation, prétend qu'ils ont abandonné cet usage, et qu'ils se bornent à boucaner les membres de leurs prisonniers. Nous avons d'eux des réponses fort sensées aux usurpateurs de leur territoire; elles attestent à la fois leur sagesse, leur apathie et leur intelligence; mais les assassins que l'Europe leur a envoyés, ne leur ont pas donné le temps de nous prouver qu'ils étaient susceptibles de civilisation. A l'époque où j'ai placé l'action de mon poème, le passage des Espagnols n'avait laissé à la Jamaïque que six familles de Caraïbes. Trente ans plus tôt, en 1758, les Français les avaient chassés de la Martinique, dont ils leur avaient long-temps disputé la domination; et ils s'étaient réfugiés aux îles de Saint Dominique et de Saint-Vincent, où, suivant M. de Jonnès, ils pouvaient encore, en 1660, réunir six mille combattans. Les Anglais, dont

la *philantropie* aime beaucoup les peuples qui se soumettent à leurs caprices, ne trouvèrent point cette docilité dans les Caraïbes, et ils se chargèrent d'en exterminer le reste. Leur population n'était plus, en 1732, à la Dominique, que de neuf cent trente-huit individus; et ce même nombre y existait encore en 1763, époque où les Anglais les en chassèrent. Grâces à la protection de la France, ils obtinrent pour asile une moitié de l'île Saint-Vincent, dont le pavillon britannique dominait l'autre; et six à sept mille Caraïbes s'y trouvèrent réunis. Mais les violences et les trahisons que les historiens même de l'Angleterre reprochent à leurs compatriotes, ayant exaspéré cette nation courageuse, et sa reconnaissance pour nous l'ayant jetée dans notre parti pendant les guerres d'Amérique et de la révolution, le cabinet de Saint-James prononça leur arrêt de mort. Ils luttèrent en vain contre six mille Anglais avec une valeur héroïque; la discipline triompha du courage et du désespoir. Une grande partie de ces malheureux fut déportée dans une île déserte où ils périrent

pour la plupart de faim et de misère. Le reste se réfugia sur le continent, où les Espagnols, plus humains que leurs ancêtres, lui permirent de s'établir. La province de Guatimala est maintenant la patrie des faibles débris d'une nation que le glaive européen a poursuivie pendant trois siècles; et l'histoire remarquera que l'Angleterre a porté le dernier coup aux hommes à face cuivrée, au moment où elle se passionnait pour les hommes à face noire; et que les anciens maîtres des Antilles n'ont trouvé le repos que dans les bras d'un peuple qui avait commencé leur destruction.

(Page 252, vers 9.)

Je vais te rendre aux champs de tes aïeux.

Les nègres ne conçoivent pas de bonheur céleste au-dessus de l'idée de revoir leur patrie, où ils croient retourner après leur mort. C'est la seule consolation de leur exil, c'est ce qui mêle tant de joie aux tourmens de leur agonie. Le mou-

rant est embrassé par ses amis, qui le chargent de recommandations pour leurs parens. Ils l'ensevelissent avec des démonstrations d'allégresse; les hommes battent du tambour, les femmes agitent des sonnettes. Ce n'est point le trépas d'un homme qu'ils célèbrent, c'est la délivrance d'un esclave.

(Page 252, vers 14.)

. . . . Et son glaive barbare,
Tombe et s'enfonce au cœur de Zénida.

Ce fait appartient à l'époque où les Anglais s'emparèrent de la Jamaïque. Un nègre, dont la femme avait été violée par un Espagnol, et qui l'apprit d'elle-même, la poignarda en l'embrassant et lui disant qu'il ne pouvait plus vivre avec une femme déshonorée. Il passa aux Anglais et servit sous le colonel Doyley avec un courage héroïque. (*Description de la Jamaïque.*) Je demandais à ce sujet quelques explications au colonel Frémont, un des envoyés de la république d'Haïti. Il me fit sur la jalousie des nè-

gres et de tous les peuples en général, un raisonnement que n'aurait point désavoué le plus éclairé de nos moralistes : « La jalousie, me dit-il, va toujours croissant du nord au midi, et plus on approche de l'équateur, plus cette passion devient et doit devenir terrible. On nous a accusés, poursuivit-il, d'avoir une grande indifférence pour la fidélité de nos femmes et la vertu de nos filles. Que pouvions-nous faire ? Si nous avions eu la force d'empêcher ces atteintes journalières portées à notre honneur, nous aurions eu celle de nous affranchir. C'était une des mille vexations que notre situation politique nous obligeait à supporter ; mais, si nous avons montré tant de férocité dans nos vengeances, c'est que chacun de nous avait à punir le suborneur de sa femme, de sa sœur ou de sa fille. » Cette réponse m'a tellement frappé, que je ne crois pas y avoir changé une syllabe ; mais j'y ajouterai quelques mots. La femme est un être faible qui a besoin de protection, et ce besoin est une des premières causes de la facilité que les blancs ont à séduire ces malheureuses escla-

ves. Les voyageurs qui nous ont appris le peu que nous savons sur l'Afrique, n'ont pas trouvé plus de corruption en ce genre, qu'un habitant de Tombouctou n'en trouverait de Pétersbourg à Madrid; et les historiens de nos Antilles attestent que les négresses sont ordinairement d'une fidélité exemplaire envers les maîtres dont elles partagent la couche. Il en est même qui les ont garantis des révoltes et des conspirations tramées par les esclaves. Pourquoi seraient-elles moins fidèles à leurs compatriotes, s'ils étaient libres et en état de les protéger?

POÉSIES DIVERSES.

9..

Héroïde.

AGNÈS DE MÉRANIE

à son Père *.

Ta fille, cher Berthold, du trône descendue,
A dévoré long-temps la douleur qui la tue,
Et, dans un cloître obscur réduite à se cacher,
Dans ton sein paternel a craint de s'épancher.
Mais grâce au ciel, je touche à mon heure dernière.
Je sors d'un monde injuste; et je dois à mon père,
A la France, à mon nom peut-être détesté,
De faire à tous les yeux briller la vérité.
A l'aspect du trépas mon âme se rassure.

* Agnès, fille de Berthold, duc de Méranie, fut la seconde épouse de Philippe-Auguste, qui répudia, pour l'épouser, Isemberge de Danemarck. Le cardinal Lothaire, devenu pape sous le nom d'Innocent III, excommunia les nouveaux époux, les contraignit de se séparer, et la triste Agnès alla finir ses jours dans un cloître.

Forte de ma vertu, je dirai mon injure;
Et si la calomnie, affligeant tes vieux jours,
De mes ans malheureux avait terni le cours;
Si, contre mon honneur, contre ma renommée,
De mon silence même elle s'était armée,
Tu verras que ton sang, peu fait pour le mépris,
De sa fidélité n'a point reçu le prix;
Et le sage Berthold, rassuré pour sa gloire,
En pleurant mes malheurs chérira ma mémoire.

Mon père, loin de toi, j'ai souffert bien long-temps;
Un orage terrible a fané mon printemps;
Mon front est sans couleur, mes paupières flétries.
Dans mon sein desséché les larmes sont taries.
Pourquoi t'ai-je laissé? Je n'aurais dû jamais
Quitter de mes aïeux le tranquille palais.
Au jour où, t'honorant d'un auguste hyménée,
Tu bénis ton Agnès à tes pieds prosternée,
Lorsque tu me pressais sur ton cœur déchiré,
Mon père, dans tes bras que n'ai-je demeuré!

Mais telle est des humains la triste imprévoyance;
Le destin qu'on m'offrait passait mon espérance,
Quelle autre eût dédaigné l'hommage d'un tel roi?
Au plus grand des héros j'allais donner ma foi.

On enviait mon sort ; partout, sur mon passage,
De ma félicité je lisais le présage.
La Fortune cruelle, apprêtant mes malheurs,
Aveuglait sa victime et la couvrait de fleurs.
J'arrive, je parais aux regards de Philippe,
Je tremblais ; à sa voix ma crainte se dissipe.
Mes prestiges, mes vœux semblent se confirmer.
Je sens en le voyant que je devais l'aimer.
Dans tous mes sens circule une agréable ivresse
Et mon sein agité palpite de tendresse.
Le roi me tend la main, et, flattant mes attraits :
« Princesse, me dit-il, régnez sur les Français ;
» Soyez de mes destins maîtresse souveraine,
» Faites aimer nos lois aux peuples de la Seine.
» Venez, reine, allions en présence des dieux,
» Le sang de Charlemagne au sang de mes aïeux. »

Nous marchons vers le temple, il m'élève à son trône :
De ses royales mains je reçois la couronne.
L'encens fume : un Pontife, au nom de l'Éternel,
Consacre pour jamais cet hymen solennel ;
Sur mon front virginal épanche l'huile sainte.
Les hymnes des chrétiens font retentir l'enceinte ;
Et jusqu'en mon palais tout un peuple à genoux
Par mille cris de joie accueille les époux.

Un essaim de flatteurs à la reine nouvelle
Vient porter son hommage et dévouer son zèle.
Les jeux et les plaisirs embellissent ma cour ;
On m'entoure d'honneurs, on m'enivre d'amour.

D'amour ! séjour affreux où règne l'artifice,
Où des plus beaux dehors s'enveloppe le vice !
Cœurs d'airain, que jamais n'émeut le sentiment,
Au cri des malheureux leur vertu se dément.
La fortune les fixe, et leur foi mercenaire
Paraît en éclatant mendier son salaire.
Je reconnus bientôt ces cœurs astucieux ;
L'affreuse vérité perça jusqu'à mes yeux.
J'appris que dans un cloître Isemberge captive
Consumait dans les pleurs sa jeunesse plaintive,
Et, d'un hymen rompu revendiquant les droits,
De la terre et des cieux armait toutes les lois ;
Que le peuple, en secret touché de sa misère,
Méprisait dans ta fille une indigne adultère.

O toi qui dans son âme as fais germer l'honneur,
Quelle fut à ces coups ma honte et ma douleur !
Aux genoux de mon roi je portai mes alarmes ;
« Calme-toi, me dit-il, Agnès, sèche tes larmes.
» Le ciel a délié des nœuds mal assortis.

» Les sermens que j'ai faits, les ai-je démentis?
» Cette crainte m'afflige et répugne à ma gloire. »
Mon père, je le crus; j'aimais tant à le croire!
J'adorais mon époux; cet époux à son tour
Payait mes sentimens du plus tendre retour.
J'avais fixé Philippe; et ta fille charmée
Savourait à longs traits le bonheur d'être aimée.

Un pontife en mourant fit changer mon destin.
Plus jaloux de ses droits, plus fier que Célestin,
L'ambitieux Lothaire arrive à la tiare,
Et contre mon hymen son orgueil se déclare.
Sur Philippe et sur moi l'anathème est lancé.
A ses devoirs sacrés le peuple a renoncé.
Un légat fanatique a prêché le parjure.
Les morts abandonnés restent sans sépulture.
Par notre souffle impur nos palais sont souillés.
Les temples sont muets, les autels dépouillés;
L'airain n'appelle plus le peuple à la prière,
Et le pain consacré sèche dans la poussière.
D'infidèles prélats, par Lothaire enhardis,
Condamnent des liens que leurs mains ont bénis.
Par quel caprice alors devenais-je coupable?
Le ciel dans ses décrets n'est-il pas immuable?
Et par ses passions un ministre emporté

Change-t-il à son gré l'éternelle équité?

Philippe, à cet orage opposant sa puissance,
Des prêtres mutinés réprime l'arrogance;
D'impôts, de châtimens accable ses sujets;
Brave du Vatican les foudroyans arrêts;
Et, du trône en héros soutenant la querelle,
Veut régner en tyran sur un peuple rebelle.
Mais bientôt de ce peuple il en croit les fureurs.
La superstition le remplit de terreurs;
Je n'ose plus moi-même éprouver sa tendresse.
Mille objets effrayans alarment ma foiblesse;
Tantôt de mon époux je me vois séparer.
Tantôt sous le poignard je le vois expirer.
Par la religion, par l'amour combattue,
Je crains de ce débat et souhaite l'issue.
Il cède enfin, ce roi dont le glaive puissant
Aux rives du Jourdain fit pâlir le Croissant;
Ce roi, dont le nom seul imposait à la terre,
Le vainqueur des Normands, l'effroi de l'Angleterre:
Il cède, et les Français, heureux de mon malheur,
Par des cris d'allégresse outrageant ma douleur,
De fleurs et de festons ornant leur capitale,
Au palais de leur roi ramènent ma rivale.
Mes lâches courtisans, de ma chute effrayés,

Dithyrambe

prononcé sur la tombe du général

FOY.

Foy n'est plus ! Liberté, prends tes voiles de deuil ;
Et qu'un torrent de pleurs sillonne ton visage.
Dans l'éclat de sa gloire, au milieu de son âge,
Ton plus cher défenseur vient d'entrer au cercueil.
Déesse du vieux Tibre et de Sparte et d'Athènes,
Foy n'est plus ! la tribune a perdu son flambeau,
    Et la France son Démosthènes.
Viens pleurer avec nous autour de son tombeau,
O ma patrie, objet de son pieux hommage ;
Toi que, depuis trente ans, s'honoraient de servir
    Son éloquence et son courage ;

Toi, dont l'oreille avide aimait à recueillir
Les prodiges de sa parole;
Au cœur de tes enfans va long-temps retentir
Le coup affreux, le coup dont la Parque l'immole!
Ils répondront par des sanglots
Au cri que va pousser la triste Renommée;
Et les vétérans de l'armée
Rediront en pleurant les exploits du héros.
Vous ne l'entendrez plus répéter vos louanges,
Vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna,
Compagnons de Kléber, guerriers de Masséna,
Vestiges mutilés de nos vieilles phalanges;
A vos impuissans détracteurs,
Vous ne l'entendrez plus opposer votre gloire,
Ennoblir vos revers et devancer l'histoire
Dans ses arrêts consolateurs.
Eh! quelle voix plus digne eût loué ces vainqueurs,
Sous qui tomba cinq fois une ligue d'esclaves?
Le modèle des orateurs
Ne fut-il pas aussi le modèle des braves?
A peine sur nos bords, cernés de toutes parts,
Retentit de Brunswick l'insolente menace;
Il suit de nos vengeurs les nouveaux étendards.
Son âge est oublié par sa bouillante audace,
Et des jeux de l'enfance il vole aux jeux de Mars.

Il a vu Dumouriez, dans les plaines belgiques,
Étouffer sous ses pieds les foudres germaniques,
Qu'agitait sur nos fronts le courroux des Césars.
Il apprit les combats sous Custine et Dampierre ;
Son coursier triomphant souleva la poussière
Des champs d'Hondscote et de Fleurus.
Aux rives de la Sambre il suivit la bannière
De cette phalange guerrière
Où Rome eût retrouvé ses antiques vertus.
Mais qui pourrait compter les jours et les armées
Où le grand citoyen, objet de ma douleur,
Parmi tant de héros et tant de renommées,
A fait de tant d'éclat resplendir sa valeur ?
Son bras de l'Hellespont a défendu les rives ;
Son sang a ruisselé sur les plages captives
Du Tage et du Wahaal, du Danube et du Pô.
L'ennemi, jusqu'au bout, l'a trouvé dans nos lices ;
Et celui dont Jemmape avait vu les prémices,
N'a déposé le fer qu'aux champs de Waterloo.
Il est tombé sanglant dans les champs de carnage
Où les rois ont vengé leur vingt ans d'esclavage,
Où les destins de l'aigle ont fini sous leurs coups.
Ses amis éplorés frémissaient pour sa vie,
Et la fille d'Hilliers, à ce héros unie,
Pleurait le meilleur des époux.

Mais pour lui s'est ouverte une lice nouvelle :
Et ses vertus alors ont fléchi le tombeau.
A de nouveaux lauriers la liberté l'appelle ;
Et la palme de Mirabeau
Aux palmes de Desaix sur sa tête se mêle.
De nos droits menacés éloquent défenseur,
Il laisse aux courtisans encenser la fortune ;
Et tel qu'aux champs de Mars, il s'offre à la tribune
Sans reproche et sans peur.
Aux bienfaits du pouvoir, à son or corrupteur,
Son cœur préfère les hommages
D'un peuple généreux, dont sa noble candeur
N'a jamais acheté ni trompé les suffrages :
Et ceux qu'il a blâmés, ceux qu'il a combattus,
Comme sa loyauté proclament son génie :
Et la haine et la calomnie
Ont comme ses talens respecté ses vertus.
Eh ! qui pourrait flétrir cette noble existence ?
Qu'ils viennent ces mortels dont la servilité,
Dans les fils de la liberté
Ne voit que les enfans de l'impure licence !
Ce tombeau leur dira que cet homme de bien,
Dans ces jours de terreur où périssait la France,
Se fit des opprimés l'intrépide soutien ;
Que le fer des bourreaux fut levé sur sa tête ;

In p. 293 see 3d. leaf following this page

Lui portent cet encens qu'ils brûlaient à mes pieds.
Cette foule rampante, et naguère importune,
Fuit et me laisse en proie à ma triste infortune.
Le désordre est calmé, tous les cœurs sont soumis,
Tout renaît au bonheur : moi seule je gémis.

J'étais mère, Berthold; conçois-tu ma détresse?
Deux enfans me restaient : leur aimable tendresse,
Bégayant sur mon sein des mots consolateurs,
Demandait en riant le sujet de mes pleurs.
Age heureux! âge d'or que suivent tant de peines!
Qu'une autre les instruise aux misères humaines!
C'est bien assez du jour qu'ils ont reçu de moi.
Combien leur avenir m'a-t-il causé d'effroi!
Je voyais, d'une mère injustement flétrie,
Un affreux préjugé leur léguer l'infamie;
Leur père dans mes fils méconnaître son sang;
Ces fils abandonnés, dépouillés de leur rang,
Rougir de ma mémoire, et maudire peut-être
Le sein déshonoré qui leur a donné l'être.

Ainsi, me nourrissant de pensers douloureux,
Je serrais sur mon cœur ces enfans malheureux,
Et payais d'un baiser leur tendre inquiétude,
Quand des accens trop chers frappent ma solitude.

On ouvre... Juste ciel ! c'est lui ! c'est mon époux !
Je sens ma voix s'éteindre et fléchir mes genoux !
Dans ses bras empressés je tombe évanouie ;
Et, lorsque malgré moi je reviens à la vie,
Lui dérobant des yeux que la honte poursuit,
Je voudrais me cacher dans l'éternelle nuit.

« Sur Philippe, dit-il, ose fixer ta vue.
» A mon peuple, il est vrai, ta rivale est rendue,
» Aux plaintes des Français mon orgueil a cédé ;
» Mais aux vœux d'Isemberge il n'a rien accordé.
» Laisse-lui ses honneurs, s'ils peuvent lui suffire.
» Mon cœur tyrannisé reste sous ton empire.
» L'amour n'a pas besoin d'une vaine splendeur. »
Je le repousse alors et recule d'horreur.
Ta fille, rougissant d'un odieux partage,
Accuse sa faiblesse, insulte à son courage ;
Mais je vois les malheurs qui peuvent l'accabler,
Je vois qu'à sa patrie il me faut immoler.
Vainement par des pleurs assiégeant ma constance,
Il veut du peuple encor tenter la résistance,
Renvoyer Isemberge et rouvrir sa prison.
Rien n'émeut ma vertu, n'ébranle ma raison.
Au pied des saints autels je choisis mon refuge ;
Et, m'offrant pour victime à mon souverain juge,

D'un amour vertueux étouffant les ardeurs,
Je demande à la mort la fin de mes douleurs.

Elle a bien lentement miné mon existence.
Mais du repos enfin j'entrevois l'espérance.
Déja de l'Éternel j'éprouve les bienfaits.
De mes derniers momens rien ne trouble la paix.
Mes enfans sont heureux, j'en rends grâce à leur père.
Le pontife romain, par une loi contraire,
D'un hymen réprouvé légitimant les fruits,
A sans dessein peut-être allégé mes ennuis.
A qui me rend l'honneur pardonne une injustice ;
De ma haine en mourant je fais le sacrifice.
La mort vient, je le sens, j'ai peine à prononcer
Les mots qu'en chancelant ma main vient de tracer.
A mes yeux abattus la lumière est ravie;
Et mon dernier adieu s'échappe avec ma vie.

Et que de nos tyrans la trop lente défaite
Fut l'unique salut de ce grand citoyen.
La mort dans aucun temps n'effraya sa grande âme;
Il s'était dès l'enfance instruit à la braver;
Vers sa couche à pas lents il l'a vue arriver;
Les combats, de ses jours avait usé la trame.
Quand la mort l'a frappé, le héros était prêt:
Il consolait encor sa famille attendrie.
Il est tombé sans peur, mais non pas sans regret;
Car il vivait pour la patrie.
Te voilà maintenant sans voix et sans chaleur,
Noble débris de cent batailles,
Magnanime guerrier, vertueux orateur.
Ah! la patrie en deuil marche à tes funérailles,
Et paie à ta mémoire un tribut de douleur.
Du séjour radieux où l'Éternel réside,
Ombre illustre, vois-tu cet immense concours?
La froide vanité, l'ambition perfide
N'y traînent point la pompe et le faste des cours.
C'est un peuple éperdu qui te donne des larmes;
Députés, citoyens, guerriers et magistrats,
Tous les rangs et tous les états,
Sont ici confondus dans les mêmes alarmes.
Reçois l'adieu plaintif de ce peuple attristé,
Et jouis des honneurs que l'avenir t'apprête.

Ce peuple, dont ici ma voix est l'interprète,
Est déja la postérité.
Pour toi vient de s'ouvrir le temple de mémoire,
Et les fastes français enrichis de ta gloire,
T'ont voué dès long-temps à l'immortalité.

FIN DES POÈMES, DES POÉSIES DIVERSES,
ET DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

	Pages.
Préface	1
Parga, poème.	9
Le Siége de Damas, poème en cinq chants.	45
Préface	47
Chant premier.	83
Chant deuxième	101
Chant troisième	123
Chant quatrième	141
Chant cinquième.	161
Sédim ou les Nègres, poème en trois chants	179
Préface	181
Chant premier.	197
Chant deuxième	215
Chant troisième	237
Notes	257
Poésies diverses.	277

Pages.
Héroïde. Agnès de Méranie à son Père. . . . 279
Dithyrambe prononcé sur la Tombe du Général Foy. 289

FIN DE LA TABLE.



